

ODETTE KEUN

---

LES OASIS  
DANS LA MONTAGNE

DEUXIÈME ÉDITION

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM



PARIS  
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS  
3, RUE AUBER, 3

*Prix provisoire : 4 fr. 90 c.*

LES OASIS

DANS

LA MONTAGNE



⊙°∇∩Σ⊙ ⊙°∇°∫Σ∇  
WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

*Ray. Fay any ade*

ODETTE KEUN

# LES OASIS

DANS

# LA MONTAGNE

DU MÊME AUTEUR

LES MAISONS SUR LE SABLE. . . . . 1 vol.

MEDEMOISELLES DAISNE DE CONSTANTINOPLÉ. . . . . 1 —



TH. RIES  
VILLA "SIMONE"  
Boulevard Cote-d'Argent  
MOULLEAU (GIRONDE)

PARIS  
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS  
3, RUE AUBER, 3

143-19. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 10-19.

---

Droits de traduction et de reproduction réservés  
pour tous les pays.

---

Copyright, 1919, by CALMANN-LÉVY

*Au-dessus et tout autour des chers amis  
auxquels je consacre les chapitres suivants, j'offre  
ce livre à l'âme collective de cette race française,  
intelligente entre toutes les races, éternelle travail-  
leuse, éternelle reconstructrice, chez qui j'ai appris  
les leçons souveraines du désintéressement et du  
recommencement, et grâce à laquelle j'ai pu croire  
que l'effort humain est, à tout prendre, une marche  
en avant.*

O. K.

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

# LES OASIS

## DANS LA MONTAGNE

— AURÈS —

---

*A Magdeleine et Bernard Lavergne.*

Mes plus compréhensifs et plus sûrs amis  
— en ardente affection. —

Il existe, dans l'Est algérien, au sud de Constantine et au seuil du désert, une région qui s'appelle l'Aurès. Elle est pleine de montagnes rouges ou brunes, de torrents qui sautent dans leurs déchirures, de rivières gris bleu lorsqu'elles vivent, blanches quand elles se sont desséchées; de forêts vertes de cèdres ou noivrâtres de pins, qui s'en vont par delà de multiples horizons; de villages élevés sur des rocs, comme des bastions, aux confins du monde, ou couchés dans des vallées, comme des joyaux. Elle a des vergers où les jaillissements des jeunes feuillages ont construit un dôme de verdure miraculeux; des jardins auxquels les panaches des palmiers donnent des perspectives de temples byzantins, et où les sérieux oliviers mettent délicatement leur note si attendrie d'argentée lumière. Elle a des étendues épou-

vantables, nues et assoiffées, hérissées de telles pierres qu'on songe aussitôt à un champ de bataille de titans — ou dévorées par un tel soleil qu'on y retrouve l'invincible malédiction du Sahara. Elle a des neiges qui, sur ses hauteurs, reposent en une paix sans changements. Elle possède un visage grandiose, une âme diverse, une histoire tumultueuse, des races dissemblables, des mœurs étranges, des divinités particulières. Elle est riche, souverainement, en souvenirs, en visions et en suggestions. Elle est si peu connue que les Algériens mêmes, lorsqu'on prononce son nom, recourent aux atlas pour voir entre quelles limites le destin l'a placée, et aux livres pour apprendre de quels éléments elle est faite. C'est à peine si on vient de lui donner des routes et quelques bordjs. En plus de sa beauté, qui est immortelle, elle a un caractère farouche qu'elle conserve jalousement, et je crois que longtemps encore de nombreuses générations d'hommes continueront à la juger primitive dans son existence, complexe dans son esprit, attachante par ses secrets, et qu'ils découvriront en elle le principe d'un durable amour. Je voudrais qu'elle trouvât ici l'hommage de l'admiration souvent terrifiée, parfois très douce, profonde et nostalgique entre toutes, qu'elle éveilla en-moi.

Ce fut d'un cœur léger que je décidai d'entreprendre un très court historique de l'Aurès, mais je renonce à décrire les exaspérations violentes que, dans la suite, cette malencontreuse ambition me valut. Elle m'obligea à refaire — ô dieux impitoyables! — l'étude, cette fois minutieuse, de toute cette tumultueuse Afrique du Nord qui ne connut jamais le goût de la paix. Elle le donne au contraire — et de quelle véhémence façon! — à ceux qui la suivent dans sa déconcertante histoire.

Comme de juste, l'Aurès fut peuplé par la race autochtone qui amassa seulement, dans cette formidable citadelle naturelle, des réserves plus inépuisables et féroces que partout ailleurs; livra contre les peuples des successives invasions africaines, des combats plus acharnés; fusionna

moins avec les vainqueurs et conserva mieux, avec ses caractéristiques propres, une indépendance plus longue et une existence plus sauvage. Ces indigènes nous ont laissé des souvenirs de leur passage ici-bas qu'on peut faire remonter jusqu'à l'époque quaternaire : armes et outils de pierre, massues, racloirs, plus tard haches, aiguilles en os, poteries. On en a déduit qu'ils s'habillaient de peaux de bêtes, qu'ils s'ornaient de parures faites de coquilles, de cailloux percés et de rondelles d'œufs d'autruche, — que d'hommes rappelleraient ce temps de leurs vœux ! — qu'ils se tatouaient en rouge et que c'est la chasse qui principalement les nourrissait. Ils avaient des cabanes de branchages, des murs de défense formés de gros blocs non taillés, et ils se servaient souvent, comme demeures, des abris naturels que les montagnes leur offraient. De dures nécessités climatiques les contraignirent dans maints endroits à pratiquer une existence nomade, et ils enterraient leurs morts dans des tombeaux en pierres brutes disposées en cercles, qui n'étaient pas cimentées. Il est vraiment extraordinaire que nous ayons pu recueillir tant de détails intimes sur des gens qui ne nous ont jamais vus<sup>1</sup>...

1. Voir la magistrale petite étude de M. Stéphane Gsell : *L'Algérie dans l'Antiquité*.

Donc, au commencement des temps, il y eut, dans l'Aurès, des Berbères. Et je refuse absolument de leur chercher une autre origine. Ibn-Khaldoun<sup>1</sup>, après avoir énuméré vingt hypothèses différentes au sujet de leur extraction, les avoir critiquées toutes et toutes anéanties, conclut à peu près en ces termes : « Or, tout ceci, ce sont des fables : on ne doit admettre qu'une opinion qui est la nôtre... Elle est la seule qui soit vraie et de laquelle on ne peut s'écarter. Et la voici... » Suit la plus invraisemblable légende : selon lui, les Berbères sont les enfants de Canaan, fils de Cham, fils de Noé... Je reprends pour mon compte l'intransigeante péroraison d'Ibn-Khaldoun, et m'appuyant sur l'incontestable science de M. Stéphane Gsell, je sors avec allégresse du dédale affolant des obscurités, des contradictions, des systèmes incompatibles, des analyses fragiles ou fantastiques, qui tentent de résoudre l'insoluble question des origines berbères, et je dis : « Il faut se résigner à ignorer les événements qui ont créé des liens entre les habitants du Nord-Ouest africain et ceux d'autres contrées. C'est déjà beaucoup que de pouvoir constater ces liens... Les recherches des anthropologistes, des linguistes, des archéologues ont

1. Célèbre historien arabe du XIV<sup>e</sup> siècle.

établi une série de faits importants : a) Parenté physique des indigènes de la Berbérie avec les populations du Sud de l'Europe, d'une part; du Nord-Est de l'Afrique, d'autre part. A la lisière du Sahara, peut-être aussi dans quelques régions de la Berbérie, existence d'Ethiopiens, probablement apparentés à d'autres peuples du continent africain, quoiqu'on ne puisse pas encore s'arrêter à des conclusions précises. Dans la Berbérie même, existence de blonds qui nous rappellent ceux du Nord de l'Europe, sans que nous puissions affirmer qu'ils soient venus de cette contrée;

» b) Parenté de la langue lybique avec d'autres langues parlées dans tout le Nord-Est de l'Afrique. Dans la nomenclature géographique, peut-être des indices de la diffusion d'une ou plusieurs mêmes langues dans le Nord-Ouest africain et dans l'Europe méridionale et occidentale;

» c) Ressemblance des industries paléolithiques anciennes au Sud-Ouest et au Nord-Ouest de la Méditerranée; des industries paléolithique récente et néolithique ancienne dans le Tell et dans le Sud de la péninsule ibérique; de l'industrie néolithique récente au Sahara et en Égypte;

» d) Introduction probable d'Orient en Berbérie

de plusieurs animaux domestiques : chèvre, mouton, à l'époque néolithique ancienne; cheval, chien, dans le cours du second millénaire;

» e) Influences religieuses égyptiennes durant le second millénaire.

» A cette énumération, il est permis d'ajouter les ressemblances de certaines constructions en pierres sèches : dolmens d'Afrique et dolmens élevés dans l'Ouest de l'Europe au troisième millénaire; chouchets d'Afrique et tours de l'âge du bronze dans les îles de la Méditerranée occidentale. On a vu que, malgré l'absence de preuves, nous sommes enclin à faire remonter aux temps préhistoriques l'adoption de ces types de sépultures en Afrique. Nous pouvons ajouter également, mais avec plus de réserve, la presque identité de la céramique berbère moderne à peintures géométriques et de celle qui était en usage au troisième millénaire dans la Méditerranée, depuis la Sicile jusqu'à l'île de Chypre.

» Les ressemblances physiques, la communauté d'origine des langues supposent des migrations importantes, mais il est impossible de dire dans quelle direction, de quelle manière ces mouvements de populations se sont accomplis... Les industries, les types de constructions, les animaux domestiques, les croyances ont pu être propagés sans conquête violente et par un

petit nombre d'individus. Il convient de noter les parentés, les relations, les influences probables, mais non pas d'en faire un faisceau pour échafauder quelque système, car il s'agit de faits s'échelonnant sur une très longue suite de siècles, dont l'histoire nous échappe entièrement<sup>1</sup>. »

Je ne m'inquiète donc plus de savoir d'où certains Berbères tirent leurs larges épaules et leurs hanches étroites, — type ethnique rencontré surtout dans le bassin du Nil; d'où proviennent, chez d'autres, leurs ressemblances avec les peuples du Sud de la France, de la Corse, de la Sardaigne, figures brunes, petites, douées d'énergie et de nerfs; ni enfin comment ont pu se trouver, sur cette terre brûlante, des blonds véritables, carnations pâles qui rougissent au lieu de brunir, yeux clairs gris, glauques, bleus, barbes blondes ou châtain, tailles hautes<sup>2</sup>. Ces derniers se trouvent surtout en Kabylie et dans l'Aurès; leur nombre, quoiqu'on l'ait souvent exagéré, est en vérité souvent considérable, et dans mes voyages à travers l'une et l'autre région, je ne cesserai d'en ressentir de la surprise. Les Aurésiens attribuent leur type à leur

1. Stéphane Gsell : *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, t. I.

2. Stéphane Gsell, *L'Algérie dans l'Antiquité*.

ancestrage romain, mais on ne peut ajouter foi à de pareilles traditions. Les Gaulois, mercenaires de Carthage et de Rome, ne restèrent pas longtemps dans le pays. La race blonde des Vandales, qui avait pénétré sous Genséric en Afrique, disparut du continent après la conquête des Grecs. Du reste, on ne peut affirmer qu'ils aient été surtout de complexion claire. Ce n'est donc pas à eux qu'il faut attribuer l'extension du type blond en Berbérie. Celui-ci est tellement répandu qu'il a forcé les historiens les plus autorisés à admettre qu'il a existé *de lui-même* et depuis des âges trop lointains pour qu'on puisse les fixer.

Quoi qu'il en soit, et d'où qu'ils viennent, les Berbères de l'Aurès furent toujours spécialement turbulents. Tous les vainqueurs de l'Afrique du Nord eurent lieu de s'en apercevoir : Carthage d'abord, qui ne put jamais se les assujettir et qui, indifférente ou découragée d'avance, se contenta de rapports commerciaux, d'alliances, ou d'un service mercenaire, plutôt que de tentatives sérieuses de domination matérielle. Elle ne leur fut pourtant pas malfaisante : les Africains ont été ses élèves en science agricole; elle leur apprit à tirer le vin des raisins et l'huile des olives, à exploiter les mines, et c'est à elle qu'ils durent leurs premiers éléments de civilisation.

Après la chute de l'empire punique, l'occupation romaine de l'Algérie fut lente. Scipion Émilien avait détruit Carthage en 146 : en l'an 40 seulement après Jésus-Christ, les Romains se décidèrent à quitter le littoral qu'ils avaient toujours tenu, et à porter plus avant dans l'intérieur leurs lignes de défense. Cette mesure leur fut imposée en partie par les révoltes des princes vassaux, mais aussi par les déprédations continuelles que commettaient les indigènes barbares des steppes et des massifs montagneux, de l'Aurès surtout. Ils sèmaient la désolation, éparpillaient la guerre et constituaient une de ces menaces constantes que Rome ne put jamais tolérer. Visant le cœur de cette incessante agitation dangereuse, pour préserver son domaine, assurer sa libre communication avec le Tell et le Sud, permettre le développement de ses centres agricoles comme de ses stations commerçantes, Rome précipita enfin ses aigles sur tous les débouchés de l'Aurès, et installa définitivement à Lambèse, vers l'an 144 de l'ère chrétienne, une de ses plus célèbres armées — cette 3<sup>e</sup> Légion Augusta qui, à côté de la lance, mania l'eau et la pierre d'une façon qui nous fait, nous, pauvres petits conquérants étriqués du xx<sup>e</sup> siècle, frémir encore de stupéfaction.

Elle éleva, cette Légion, une œuvre prodigieuse... Déjà, sous Trajan, elle avait bâti la forteresse d'Ad Majores, ainsi que l'attestent les quatre pierres mutilées de Besseriani, et elle fonda Timgad, la populeuse, la fortunée, selon la vieille appellation berbère. Elle projeta quelques-unes des plus grandes voies de l'Afrique romaine : sur Constantine, Sétif, Tébessa et Biskra; elle établit des routes stratégiques faites de tours de guets et de fortins, qui bloquèrent étroitement et surveillèrent avec puissance les vibrantes et incoercibles montagnes; et c'est d'elle qu'irradièrent les colonnes de répression et les postes militaires détachés, disséminés, à titre de garnisons temporaires, dans l'Aurès même. On en voit encore les traces dans de nombreux villages, des plaines et des vallées, et la Légion ouvrit, pour les relier les uns aux autres, des chemins muletiers durables, et jeta sur les oueds des ponts de maçonnerie qui surent résister même au tourbillonnement des formidables crues d'hiver. Sur les crêtes qu'elle explora, elle mit son calme sceau altier : je me rappelle l'émotion que me valut, dans les gorges de Tighanimine, l'inscription qui révèle son passage — immortel témoignage d'un labeur qui dépasse en solidité celui de ma propre civilisation. Elle est si indissolublement mêlée à l'histoire

de l'Aurès, qu'elle en a accru toute la beauté. Pour moi, un des plus grandioses attraits du massif réside précisément dans l'effort de toutes ces vies humaines qui contribuèrent, il y a si longtemps, avec ténacité, dignité et ordre, à le discipliner et l'enrichir, et qui l'animent encore, à travers les âges, par le fier rappel de leur travail passé. Elle construisit à Lambèse, son ultime quartier général, un camp dont les ruines gardent encore de la majesté. Je sais qu'en bonne logique je ne devrais guère en parler ici, mais il y a des souvenirs qui sont plus forts que toute raison, et telles que je les vis un soir, roses, mauves et grises, sous un ciel de pourpre noirâtre, tailladé par les livides balafres d'une lumière qui luttait encore avant d'être terrassée, les pierres du camp me parurent être la plus adéquate figuration d'une puissance qui jeta ses bases, certes, dans l'iniquité, avec la plus tranquille assurance que les hommes aient jamais vue, mais qui a façonné pour toujours l'univers entier.

Je ne sais cependant si l'Empire, bien qu'à tout prendre il ait réussi à maintenir les Aurésiens dans une relative dépendance, prit comme tâche d'améliorer leur situation matérielle. Il est vrai que le génie de Rome tira le maximum possible de leur terre — riche en ce temps-là

et encore saturée de phosphates de chaux — et le massif tout entier fournit le spectacle d'une colonisation extrêmement développée. Dans les montagnes mêmes surgirent des villages et des fermes, s'étendirent des champs de blé et d'orge, s'épanouirent d'innombrables essences d'arbres fruitiers, s'implanta l'élevage du bétail et se multiplièrent ces pressoirs d'huile dont en maints endroits les indigènes se servent encore. Les travaux hydrauliques furent particulièrement poussés. Les Romains aménagèrent des sources, construisirent des aqueducs, creusèrent des puits, dotèrent chaque ferme d'une citerne. Ils établirent dans les ravins des montagnes, dans les vallées, à l'orée des plaines, des barrages de toutes dimensions qui ordonnaient la course des torrents et l'épanchement des eaux des pluies. Ils créèrent des réservoirs où les troupeaux pouvaient boire. Le long des cours d'eau, pour irriguer des niveaux différents, des séguias à ciel ouvert furent pratiquées : en parcourant la vallée de Rassira, on peut voir, creusés à hauteur régulière dans les falaises de Roufi, les petits trous noirs qui contenaient les taquets des canaux extérieurs. Ils réglèrent même l'usage de l'eau selon un mode qui se retrouve encore aujourd'hui dans les coutumes de répartition des tribus indigènes.

Mais est-ce à dire que ces résultats de la colonisation romaine profitèrent aux Aurésiens? Ils acquirent, sans aucun doute, sous leurs maîtres opiniâtres et travailleurs, cette science de la culture arbustive qui, jusqu'à nos temps, les fait presque exclusivement vivre. L'exemple des colons les fit s'attacher davantage à la terre, pratiquer des habitudes plus sédentaires. Avec les ouvriers européens, espagnols et italiens, véritables serfs enfermés dans les opulentes villas des propriétaires romains qui ressemblaient à des forteresses, ils apprirent la façon de mettre le sol en valeur et à tailler, je le veux bien, des pierres pour construire des demeures plus humaines que les abris de bêtes qu'ils habitaient. Mais en dehors de cette formation technique, de ces pauvres salaires, quelle part purent-ils prendre à la civilisation supérieure ou aux richesses que les Romains extrayaient de leur sol à eux? Et n'est-il pas inéluctable que, dans toute tentative de colonisation, se répète la même histoire<sup>1</sup>! Je ne sache pas que les Romains eurent moins de venin, furent moins fatalement exploités et durs que les colons des nations

1. Il est juste de faire ici une réserve pour la colonisation exceptionnelle du Maroc qui, au delà de toute possibilité de contestation, est pratiquée surtout dans l'intérêt des indigènes.

modernes d'Europe. De tout temps, la terre des autres fut au plus hardi, au mieux instruit, à celui qui sut prendre et retenir, au plus puissant envahisseur, et d'ici un ou deux siècles, jusqu'à ce que les magnifiques conceptions nées de la guerre actuelle aient effectué leur gigantesque révolution, la philosophie des colons, d'où qu'ils revendiquent leur origine, ne se modifiera point, je pense, d'une très sensible manière.

A toutes ces raisons, qui expliquent peut-être en partie pourquoi le régime romain, malgré quelques effets heureux, n'exerça pas sur l'Aurès une grande influence, il faut ajouter des considérations d'ordre plus psychologique.

L'histoire de l'Aurès est celle même de l'indiscipline. Les montagnards unissaient du courage physique, de l'endurance, un esprit agressif, de l'avidité perpétuellement inassouvie, à un idéal démocratique très réel, un besoin de gouvernement direct, une passion de l'égalité qui, d'une part, les rendaient irréductibles, et, de l'autre, les maintenaient dans la fatale, l'invétérée impuissance de se créer une unité nationale. Ils avaient l'impossibilité presque organique de se soumettre : ils ne se coordonnèrent point et, partant, par la plus inéluctable loi logique, ne firent aucun progrès. On peut leur appliquer, en les retournant, les fameuses paroles de Fustel de

Coulanges à l'endroit des Gaulois : « Ils n'eurent pas assez d'intelligence pour comprendre que la civilisation valait mieux que la barbarie. »

Au VI<sup>e</sup> siècle, Procope fait des Maures de la petite Kabylie une description qui, point par point, à l'exception du dernier détail, peut s'adresser non seulement aux Aurésiens de l'époque romaine, mais à ceux de l'époque française, en l'an 1918 de Notre Seigneur Jésus-Christ : « Ils habitent hiver comme été dans des huttes où l'on étouffe. Ni la neige, ni les chaleurs torrides de l'été ne leur font abandonner ces pauvres retraites. Ils couchent sur le sol; les plus fortunés s'étendent sur une toison, quand ils l'ont sous la main. Ils ne changent pas de vêtements suivant les saisons; en tout temps, ils ne sont vêtus que d'une tunique grossière et d'un vieux manteau d'une étoffe aussi rude. Ils n'ont ni pain, ni vin, ni quoi que ce soit de bon. Le blé, l'épeautre, l'orge leur servent de nourriture, mais ils n'en font ni bouillie, ni farine; ils mangent le grain tout cru, à la façon des bêtes. » Ils avaient en effet gardé leur langue gutturale, leur accent fruste, leur costume de laine épaisse. Ils continuaient à se servir de plats en bois, de poteries primitives. Leurs abris ne changeaient point — cabanes, cavernes, et maisons en moellons de

boue séchée. Les monuments de leurs morts étaient toujours des dalles et des blocs de pierre brute, amassés sans art ni soin. Insoucians et misérables, ils erraient en gardant leurs troupeaux, et semaient en automne un peu de grain afin de vivre pendant l'année à venir. Leur seule ambition était de descendre de leurs roches comme des cascades et de piller les villes prospères, les fermes superbes qui encerclaient leurs contreforts.

Lorsque donc, au III<sup>e</sup> siècle, la puissance de Rome et l'ordre qu'elle avait maintenu se mirent à vaciller, il était à prévoir que les Aurésiens donneraient enfin libre cours à ces violents instincts, ces brûlants désirs d'action, de destruction et d'indépendance que, pendant deux cents ans, ils avaient dû — quoique intacts en grande partie — refouler. Ils parcoururent les montagnes, coupèrent les routes, rançonnèrent les campagnes. L'insécurité fut permanente : autour des villages, des châteaux et des villes maintenant fortifiées, il fallut élever contre eux des tours où, nuit et jour, des veilleurs guettaient...

La question de leur conversion au Christianisme est très débattue. Au point de vue religieux, ils avaient certes évolué. Leurs totems originels furent abandonnés d'abord pour le culte égyptien du soleil, de la lune et des ani-

maux; puis ils acceptèrent les dieux puniques et le paganisme romain. Il n'y a donc point de raison pour conclure qu'il n'y eut jamais parmi eux des adeptes chrétiens. Probablement qu'au cours des mutuelles persécutions auxquelles se livrèrent les fanatiques sections de l'Église africaine, les dissidents se réfugièrent dans l'Aurès, perpétuelle citadelle de mécontents, et y firent des essais de propagande. Mais il serait puéril de croire que les tatouages en croix que portent les visages des Aurésiennes ont une provenance catholique. La croix n'est nullement un emblème chrétien : on la retrouve même sur les monuments de l'Égypte<sup>1</sup>.

A vrai dire, le Christianisme des Berbères n'a pu être ni très complet, ni très convaincu, car ils se laissèrent islamiser par les Arabes avec une facilité singulière. On ne trouva pas chez eux la moindre velléité de mourir en martyrs de la foi. Personnellement, il me semble possible que les efforts des missionnaires chrétiens les

1. M. de Lartigue fait à ce sujet une remarque pour une fois originale (*Monographie de l'Aurès*). Il dit que Genséric, étant arien très convaincu, trouvait contraire à sa conscience de s'allier à des infidèles. Comme pourtant il avait besoin des Berbères, il concilia sa conscience avec ses intérêts en imposant aux indigènes de se graver une croix sur le front, les joues ou la main, et les avides Berbères, pour être admis aux pillages vandales, y consentirent. Selon M. de Lartigue, ce serait là, en partie, l'origine des croix tatouées des Aurésiens.

aient juste assez ébranlés pour les rendre aptes à recevoir une doctrine autre que le paganisme, et que les Arabes profitèrent de ces dispositions... Même si cette hypothèse est fautive, je ne pourrai jamais croire que les Aurésiens furent autre chose que des chrétiens hérétiques : il suffisait qu'une religion fût celle de leur gouvernement pour qu'ils la rejetassent avec furie. Du reste, ils ne sont point une race mystique, mais une race imprégnée de religiosité et invinciblement portée aux cultes naturistes. Même leur islamisme fut tiède, et les musulmans orthodoxes leur reprochent toujours d'être à moitié indifférents.

Dans tous les cas, s'ils furent jamais chrétiens, leur Christianisme ne modifia guère leur caractère, car, lorsqu'en 429 Genséric se précipita sur l'Afrique, les habitants de l'Aurès, qui n'avaient pas le moindre attachement pour leurs maîtres romains, se rallièrent d'autant plus facilement au roi vandale que ses méthodes étaient absolument conformes à leurs goûts et à leurs pratiques. Et après que les Vandales se furent affaiblis et que leurs expéditions maritimes eurent pris fin, les Aurésiens, qui n'entendaient point renoncer si vite à tout nouvel espoir de razzias, s'attaquèrent aux provinces africaines que les Vandales avaient dépouillées de leurs fortifications, et détruisirent, dans les plaines,

les belles cités auxquelles toujours ils avaient porté envie, Theveste, Bagai, Thamugadi, Lambèse... Car ils avaient beau revendiquer un frénétique amour de leurs montagnes, la vie paisible, plus facile surtout, de leurs voisins des plateaux et des côtes ne manquait pas de leur inspirer une jalousie infiniment réelle, et, chaque fois qu'ils le purent, ils tentèrent de remonter vers le fécond littoral. Ils s'approchaient de Constantine et menaçaient de balayer les Vandales eux-mêmes, quand, soudain, en 533, sous Bélisaire, les Grecs entrèrent en jeu, culbutèrent les Vandales, et se tournèrent ensuite contre les Aurésiens. Fidèles à leur tempérament, ceux-ci ne purent accepter ces nouveaux maîtres, cependant légitimes héritiers de Rome.

Suit une furieuse époque de luttes contre l'eunuque Solomon, ce général byzantin d'une énergie si miraculeuse, qui a eu l'honneur de sauver, dans cette malheureuse Afrique, les maigres vestiges que Vandales et Berbères avaient laissés de toute civilisation. — Les Aurésiens avaient un roi, Iabdas, qui se montra un digne adversaire du chef grec. Je cite rapidement les faits marquants de leurs campagnes. Dans la plaine de Baghaï, Iabdas ouvrit les écluses des vieux canaux romains et submergea l'armée byzantine. Celle-ci prit sa revanche à Zerbulie et au mont

Burgaon, point que les Aurésiens avaient cru inaccessible. (Cette surprise-là, de prendre d'assaut leurs rocs, leur fut par la suite souvent réservée.) Pendant l'exil de Solomon, chassé d'Afrique par les mutineries des disparates cohues qui lui servaient d'armée, les montagnards reprirent l'avantage et dévastèrent toutes les régions sur lesquelles ils purent s'étendre. Leur instinct de harcèlement était inconcevable!... Mais Solomon revint, consolida d'imposantes forteresses, établit des fortins, éleva des enceintes. Son œuvre fut menée avec une hâte et une force prodigieuses. Il y fit tout servir : colonnes, corniches, frontons sculptés pris aux anciennes cités ruinées, bases d'anciennes statues romaines, cippes et autels qui, dans les cimetières, recouvraient les tombes. Tout était bon pour construire les murailles à courtines crénelées qui devaient rendre un peu de paix à l'empire. Solomon créa ainsi une puissante barrière défensive au nord de l'Aurès : dès qu'il eut des places fortes suffisantes, il se replongea profondément dans le massif. Iabdas fut à nouveau vaincu, perdit, à la prise de la Roche Géminienne, ses femmes et ses trésors, et dut se réfugier en Kabylie. Mais la partie qu'il livra à Solomon ressemble à un jeu de bascule. Les mercenaires des Byzantins mollirent dans les

régions faciles de l'Afrique : à coups d'assassinats et de trahisons, leurs généraux se disputaient le pouvoir... Les Berbères, dans une coalition générale, tuèrent Solomon à Tébessa (545) et, bien que cinq ans plus tard, aux champs de Caton, Iabdas fût définitivement soumis par Jean Troglita — capitaine de Bélisaire qui s'éleva aux dignités les plus hautes — et traîné par lui à sa suite comme un esclave, l'Afrique romaine tomba lentement en dissolution. Il y eut, à côté des contrées occupées par les Grecs, de grandes principautés berbères qui se fondèrent, et chez Berbères et Grecs régnèrent, durant un siècle, la misère, le désordre, les divisions intestines, l'insécurité publique, l'absence totale de toute grandeur en art, en hommes et en institutions...

Or voici que de l'Asie fond, en 647, sur l'Afrique, la première armée arabe. L'invasion prit les apparences d'une immense razzia. Le patrice Grégoire fut défait au sud de Khairouan, et les Grecs furent rançonnés par le nouveau peuple qui commençait à peine à entrer dans l'histoire. Il s'en alla plein d'or, mais lorsque les guerres civiles s'apaisèrent en Arabie et que les Khalifes Ommiades devinrent définitivement une dynastie, ceux-ci se souvinrent du riche continent à leur proximité et envoyèrent Sidi-Okba entreprendre, plus sérieusement, sa conquête.

Cette fois-ci, les Berbères se hérissèrent. Si la première invasion leur avait simplement paru être une attaque contre les Grecs, et que, selon leur coutume, ils avaient avec plaisir laissé les Arabes humilier leurs maîtres partiels, la seconde expédition leur enleva leur optimisme. Ils reconurent qu'ils se trouvaient en face d'une nouvelle tentative de domination universelle, et toute leur âme indépendante se ramassa pour lutter.

En Berbérie se déroule maintenant une lutte épique dont les deux principaux héros surgissent de l'Aurès : le chef Kocéila et la reine Kahéna. Kocéila organise la résistance des montagnards, alliés aux Byzantins devant le danger; mais Sidi-Okba le vainc à Lambèse, lui impose l'islamisme, le traîne à travers le Maghreb jusqu'à l'Atlantique où, dit la légende, l'Arabe frénétique lança son cheval, prenant le ciel à témoin que la terre ne suffisait plus à ses exploits! Mais, pendant le retour du Maroc, Kocéila s'échappe, retrouve son pays, l'Aurès, en armes, et quand Sidi-Okba essaie de rentrer à Khairouan, ville complètement musulmane, les Berbères lui barrent le chemin. Dans la plaine des Zibans, près de Biskra, ils le tuent. Kocéila pousse jusqu'à Khairouan, que les Arabes lui abandonnent, et l'ennemi est bouté hors d'Ifrikia pour quelques années.

Kocéila eut une gloire encore plus grande que d'avoir refoulé les Arabes chez eux. Il fonde à Khairouan un royaume indigène qu'il gouverne avec justice, mansuétude et dans la paix. Réunis librement sous un des leurs, les Berbères semblent vouloir s'humaniser, se détendre, pour faire enfin œuvre stable de civilisation... Mais leur destin était autre. Cinq ans plus tard, les Arabes reviennent en nombre, Kocéila est vaincu à Mems où il meurt. La lutte patriotique reprend, s'intensifie. Une femme, la Kahéna, reine juive de l'Aurès, de la tribu puissante des Zenata, va personnifier à son tour le vieil, le fier esprit des libres montagnés.

Elle est entourée des plus émouvantes légendes. On ne sait si elle n'était pas sorcière : à coup sûr, elle fut prêtresse. Ibn-Khaldoun dit sérieusement qu'un démon familier l'assistait. Elle était, ainsi qu'il le fallait, magnifiquement belle, chaste et courageuse. Son père mort, sa tribu tomba sous la régence d'un noble qui tyrannisait ses sujets et déshonorait les vierges avant leurs épousailles. Il prélevait ce dû comme, plus tard, les seigneurs du Moyen Age. Un jour, la Kahéna annonça publiquement ses fiançailles, se rendit auprès du roi libertin comme si elle allait s'acquitter du dégradant devoir auquel la tribu s'était soumise, et tirant de ses voiles un

poignard, elle l'assassina. Se rappelait-elle qu'autrefois une femme de sa race, parfumée, parée, et savante, mystiquement perfide, endormit entre ses seins un géant candide, et rapporta à son peuple en délire la tête de l'amant qu'elle avait, pendant l'abandon de son sommeil voluptueux, elle-même tranchée? Sa tribu délivrée, la Kahéna eut une ambition encore plus haute, et c'est la Berbérie tout entière qu'elle rêva d'émanciper.

Hassan, gouverneur de l'Égypte, fut envoyé contre elle, mais elle le défit d'une façon éclatante, elle-même à la tête de ses troupes, s'exposant à tous les traits. (A la virginité près, elle semble vraiment avoir été le prototype de Jeanne d'Arc.) Elle le rejeta avec tant de vigueur qu'il ne s'arrêta qu'à Tripoli, et de nouveau une paix de cinq ans — période, semble-t-il, fatidique pour l'Aurès — régna chez son peuple heureux. C'est après cette bataille que la Kahéna s'attacha un fils adoptif qui devait la trahir. Elle avait renvoyé, dit l'histoire, tous les prisonniers arabes, sauf un seul, Khaleb ben Yezid el Kaïeï. « Je n'ai jamais vu d'homme plus beau et plus brave que toi, lui dit-elle. Je veux t'allaiter pour que tu deviennes le frère de mes fils<sup>1</sup> ». Et elle

1. En-Nouéïri, cité par Mercier, *Histoire de l'Afrique*.

lui donna le sein, ce qui, selon la coutume berbère, consacra l'adoption. Fils..? Amant..? On ne sait au juste ce qu'il fut : son ingratitude convient également bien à chacune de ces deux catégories d'hommes. Elle savait que le recul des Arabes n'était qu'un préliminaire à des bonds plus furieux. Et elle conçut un plan épouvantable et magnifique, absolu comme toutes les grandes conceptions. Comme les Hollandais, plus tard, submergèrent leurs plaines pour affamer les Espagnols, la Kahéna ordonna aux Berbères de dévaster leur pays. En-Nouéiri, historien arabe, met dans la bouche de la reine le discours suivant : « La terre suffit à vos besoins. Il y a dans son sein de quoi nourrir vous et vos troupeaux. Les Arabes, au contraire, ces brigands venus de la contrée où le soleil se lève, recherchent les villes; ils ont soif d'or et d'argent; ils veulent des maisons et des palais, tandis que nous, nous ne désirons posséder que des champs pour la culture et le pâturage. Prenez du fer et des torches. Abattez les arbres, renversez, brisez et brûlez les édifices qui couvrent le sol, que l'ennemi ne trouve plus ni arbre, ni abri. »

Elle voulut que ses montagnes fussent entourées par une illimitable nappe de vide. Elle mit le feu aux villes qui contenaient des richesses, aux forêts qui étaient noires d'arbres,

aux vergers qui verdissaient de moissons. Les mémoires arabes l'accusent d'avoir fait de l'Afrique, cette succession de bosquets, un désert de Tunis à Tanger...

Elle eut la seule récompense à laquelle peuvent s'attendre les grands cœurs et les grands esprits. Les Berbères la délaissèrent. Trop belliqueux et individualistes pour comprendre la nécessité d'un commun sacrifice national dans l'infortune, trop attachés aussi, sur tout le littoral, à leurs parcelles de terre pour accepter qu'on les saccageât, le patriotisme de la reine leur parut être une intolérable exaltation. Le suprême appel aux armes de la Kahéna ne fut plus entendu. Ses propres enfants se rendirent avant la dernière bataille, et devinrent musulmans<sup>1</sup>; Khaleb passa à l'ennemi et se servit des confidences de la reine pour renseigner les Arabes sur ses mouvements. Sans aucun doute, il fallait à la Kahéna, pour mettre sur son histoire le sceau du sublime, ces douleurs et ces trahisons. Elle se cantonna dans l'Aurès, dans une de ses guelâas fortifiées qui se trouvait dans l'Oued-el-Abiod, croit-on, et les flots arabes montèrent à son assaut. Ils étaient trop nombreux pour qu'elle pût espérer vaincre, malgré les murailles qu'elle

1. Quelques historiens prétendent que la Kahéna les y envoya elle-même.

fit élever, et les sources qu'elle fit boucher. Ayant réuni ses fils, elle leur dit : « Je sens que ma fin approche; lorsque je regarde l'orient, j'éprouve à la tête des battements qui m'en avertissent<sup>1</sup> »... Quand le sort malheureux du combat commença à se préciser, et que les partisans de la Kahéna lui conseillèrent de fuir : « Celle qui a commandé aux Chrétiens, aux Arabes et aux Berbères, répondit-elle, doit savoir mourir en reine<sup>2</sup>... » Et lorsqu'elle tomba, ce fut en soldat, les armes à la main. Hassan, le chevaleresque, décapita ce corps impuissant de femme et envoya la tête royale au khalife de Bagdad. Il fit une véritable hécatombe des Aurésiens, à qui, dorénavant, les Arabes donnèrent dédaigneusement le nom de *Chaouyas*, « bergers de moutons, pasteurs de bétail », imposa aux survivants l'Islamisme, et incorpora douze mille de ces apparents convertis dans l'armée arabe. Encore une fois, les Berbères avaient changé de maître. Le règne de l'Islam, il est vrai, ne devait devenir définitif que quatre siècles plus tard, mais, déjà, il avait épuisé la population et dévasté toutes les ressources de la terre...

A partir de cette première conquête arabe,

1. El-Kairouani, cité par Mercier, *Histoire de l'Afrique*.

2. *Ibid.*

l'histoire de l'Aurès se confond, sauf pour quelques rares incidents que je vais relater, avec l'histoire de toute l'Afrique du Nord — épouvantable entre toutes, incohérente, monotone, sans but ni utilité, faite tout entière de petites convulsions sanglantes dont on n'aperçoit guère la cause et qui n'aboutissent jamais. L'énergique flétrissure de Shakespeare a été composée exprès pour elle :

... « A tale, told by an idiot,  
Full of sound and fury,  
Signifying nothing... »<sup>1</sup>

Quand les Arabes, en 711, pour détourner d'eux le danger d'une révolte berbère, imaginèrent de conquérir l'Espagne, ce fut l'Aurès qui fournit le chef de la nouvelle armée. Tarek, gouverneur de Ceuta, passa le détroit avec dix mille Berbères et seulement trois cents Arabes. Il débarqua au *Djebel-Tarek* (montagne de Tarek, Gibraltar), brûla ses vaisseaux pour empêcher la retraite de ses guerriers, et défit le roi Rodrigue et les Visigoths après une bataille de plusieurs jours. On sait que ce furent les Berbères, et non pas les Arabes, qui soumièrent l'Espagne dans ces premières guerres. Les Arabes ne leur en surent

1. « Une histoire racontée par un imbécile,  
Pleine de fracas et de furie,  
Et qui ne signifie rien. »

2.

aucun gré : en Afrique, ils se livrèrent à des excès de tyrannie, qui, portés à leur apogée dans le prélèvement exécré du *quint* — Kharadj — déterminèrent en 740 une rébellion politique aussitôt compliquée par le progrès d'un schisme, celui des Kharedjites.

L'Aurès y prit une part abondante, car le Kharedjisme<sup>1</sup>, éminemment, était fait pour lui plaire. Les Hassan et les Sidi-Okba avaient bien dispersé les restes de l'Empire byzantin, étouffé les royaumes indigènes, obligé les Africains à invoquer du bout des lèvres Mohammed et Allah. Ce n'étaient point de pareils procédés qui pouvaient convertir un peuple. Ils l'avaient en effet totalement exaspéré<sup>2</sup>. Or les Kharedjites venaient répandre la « bonne nouvelle »... Le nom de Mohammed était le talisman de la délivrance, non pas le mot d'ordre de l'oppression; le Prophète enseignait la lutte contre les Khalifes et leurs armées syriennes, tous voués au feu de l'enfer : sa vieille doctrine prêchait l'égalité, la

1. La secte des *Kharedjites* (sortants, séparés, ayant quitté l'obéissance, ou mieux, la tyrannie), se constitua lors de la guerre entre Ali, le gendre du Prophète, et Ma'ouia, son compétiteur. Ali ayant accepté un arbitrage, ses partisans les plus exaltés le renièrent, prirent pour chef Abdalla ben Ouab (d'où plus tard leur nom de Ouabites) et, excommuniés et traqués, s'enfuirent au désert où ils se firent d'ardents missionnaires.

2. Voir Masqueray, *Formation des Cités*, chapitre sur le M'zab.

simplicité, la prédestination, et, par-dessus tout, le massacre des impurs et le pillage de leurs biens. L'Afrique retrouvait dans le Kharedjisme ses croyances judaïques d'un messie vengeur, les idées chrétiennes d'un Paraclet justicier, l'esprit des Donatistes et des Circoncellions, exalté, réformateur, sauvage. Ce furent les Kharedjites qui islamisèrent véritablement les deux tiers de la Berbérie, mais en l'armant contre l'orthodoxie musulmane. Forts de cette foi, les Aurésiens aidèrent à prendre Khairouan, qui eut à se souvenir de leur passage, car ses mosquées furent transformées en écuries, et ses Arabes atrocement tués.

Vers 910, le Kharedjisme avait fait son œuvre, et les Fatémides se dressèrent en face des Ouabites. C'est l'époque des efforts et de la fortune de ce merveilleux Abou-Abdallah, lieutenant du Mahdi Obaïd Allah, à la fois génie, illuminé, général et serviteur obstinément fidèle, qui convertit la Kabylie et conduisit ce monde nouveau à la délivrance de son maître. Les Fatémides, en combattant les Kharedjites, eurent naturellement à traverser l'Aurès, où Sidi Abdallah joua un rôle brillant. Il laissa, dit la légende, la trace visible de ses éperons sur le flanc rocheux du Djebel-Lazareg, et c'est lui qui nomma les tribus qu'il réclamait à leurs erreurs : *Beni bou*

*Slimane* vient de *Sellemnâ*, « Nous avons été convertis à la religion de Mohammed », et *Ouled Abdi* veut dire « enfants de mon esclave... » La seule ombre qui ternit pour moi cette héroïque figure du dévouement absolu est l'extermination des chrétiens de Nara. Sidi Abdallah trouva dans un petit village de l'Aurès un groupe insolite de chrétiens qui se réfugièrent dans une caverne. Il fit élever un bûcher devant l'ouverture, y mit le feu et brûla vifs les hommes, les femmes et les enfants qui ne purent s'échapper<sup>1</sup>...

Une dernière fois, un fils de l'Aurès fut le chef d'une terrible révolte. Abou Yezid, âme de feu dans un corps petit, laid et contrefait, appartenant à la secte des Nekkariens, puritains militants qui permettaient le meurtre, le viol et la spoliation des adversaires religieux, parcourut les tribus kharedjites en prêchant la résistance aux Fatémides<sup>2</sup>. Les Kharedjites reconnaissaient en lui leurs propres conceptions : de plus, il promettait qu'après la victoire, le peuple berbère serait administré par un conseil de douze cheikhs élus par toutes les tribus, sous une forme républicaine. Les montagnes, du coup, se soulevèrent.

1. Le même exploit valeureux fut répété au XIX<sup>e</sup> siècle par le général Pélissier.

2. Mercier, *Histoire de l'Afrique; Histoire de l'Établissement des Arabes dans l'Afrique septentrionale*; Cat, *Histoire de l'Algérie*.

Abou-Yezid fut nommé *cheikh des vrais croyants*, porta une grossière chemise de laine à manches courtes, et, par humilité, fit sa monture d'un âne gris qu'on lui donna en présent. Il garda, dans l'histoire, le sobriquet de *l'homme à l'âne*.

Son insurrection dura de 943 à 948 — cinq ans d'in vraisemblables cruautés. Tozear, Tébessa, Badja, Tunis et Khairouan furent mis à feu et à sang. Après la prise de Khairouan, Abou-Yezid, enivré de gloire, s'habilla en roi et délaissa son âne pour un cheval de race. Mais son siège de Mahedia échoua : ses hordes, déçues dans leur espoir d'immédiate curée et ne trouvant guère, dans les entrailles des prisonniers auxquels elles ouvraient le ventre, les bijoux et les monnaies qu'elles attendaient, reprirent le chemin de leur pays. Abou-Yezid revint, trop tard, à son âne et à sa chemise de laine. Son étoile déclinait, malgré le secours que l'Aurès lui redonna. Le prince fatémide Ismaïl dégagea Souça et poursuivit l'agitateur dans les montagnes de Kiana où l'homme à l'âne lutta pendant un an. Mais le prince enleva sa dernière forteresse, et Abou-Yezid, couvert de blessures, porté par trois serviteurs, tomba dans sa fuite dans un profond ravin. On ne put l'en tirer et les Fatémides le découvrirent. Lorsqu'il fut mort, son corps fut écorché et bourré de paille, sa chair fut salée

et le tout rapporté à Mahedia pour être livré à la populace. Ce fils féroce de l'Aurès eut bien la fin qui convenait, en ce temps-là, à son origine et à sa nature.

Il n'y a presque rien de particulier à dire sur l'Aurès pendant l'invasion hilalienne. Le massif la subit comme tout le reste de l'Afrique. La tribu arabe des Ouled-Hilal pénétra dans les montagnes, et les traditions aurésiennes ont gardé la geste complète de leur principal héros Diabben-Ghanem. Elle donne l'idée la plus épique de la vie guerrière, nomade, pastorale et amoureuse de l'époque. — L'Aurès se rangea du côté des Almohades, les catéchisés de cet avisé et brutal Ibn Tounert, qui, pour entraîner les chefs hésitants, faisait attester sa mission divine par des voix d'outre-tombe — voix de ses soldats cachés dans la terre, qu'il ensevelissait vivants ensuite, afin de se défendre contre toute révélation. — Les Chaouyas aidèrent à fonder les brillants royaumes de Fez et de Tlemcen, et l'émigration qui s'ensuivit fut cause d'une nouvelle répartition des montagnes. Deux puissantes tribus, les Ouled-Daoud et les Ouled-Abdi, mélanges de Berbères et de colons romains fort altérés, se mirent en mouvement, partant du Djebel-Lazareg, et dépossédèrent les Zenata autochtones. Des lors, l'Aurès ne se mêle plus

aux luttes extérieures : tout son sang, son temps et sa combativité sont pris par son anarchie intime, mais rien ne sera capable de lui rendre même une apparence d'unité avant notre venue.

Je ne vais pas parler de la domination turque, qui, dans l'Aurès, fut purement nominale. Les Turcs faisaient bien, de temps à autre, des incursions dans les montagnes pour exiger le recouvrement de l'impôt — qu'ils avaient été obligés de rendre tout à fait insignifiant — ou pour renouveler leur garnison de Biskra. Mais les tribus, en perpétuel vigile, leur opposaient une résistance armée dans l'inextricable labyrinthe de leur massif, ou bien s'enfuyaient dans le Sahara, laissant à l'ennemi l'infructueuse conquête des mesures vides. Quand, rarement, elles leur livraient passage, c'était sous la protection des marabouts. À vrai dire, elles ne souffrirent pas beaucoup de ces conquérants, qui n'eurent ni le désir ni la possibilité de rétablir l'ordre chez elles, et pendant trois siècles, si ce n'avait été pour les épouvantables luttes des *sofs* qui poussaient les montagnes à s'entre-détruire avec un acharnement sans égal, l'Aurès aurait pu jouir d'une indépendance de fait assez heureuse.

Mais quand l'armée française, en 1837, prit Constantine, l'Aurès, de nouveau, commença à tressaillir. Successivement, Ahmed, le bey de

Constantine, et Abd-el-Kader, l'émir, se réfugient dans les montagnes ou essaient de les soulever. L'irréductible nature berbère accueille avec sympathie toutes ces esquisses de révolte. A la longue, on se trouve obligé de décider la première occupation française de toute la fiévreuse région.

Elle débute en 1844 par la prise de M'chou-nèche qui se défendit frénétiquement. En 1845, la colonne Bedeau soumet les Ouled-Abdi, après avoir incendié Haydous. Tout l'Est est occupé sans plus de difficulté véritable. L'histoire de chacune de ces expéditions, du reste, et de chacune de ces résistances, peut être, une fois pour toutes, retracée. Les colonnes françaises pénètrent dans les vallées, subissent de temps à autre de légers échecs, dus le plus souvent au terrain accidenté; livrent des escarmouches, pratiquent des razzias, enlèvent des villages, en détruisent quelques-uns à titre d'exemple, et invariablement, après des tentatives spasmodiques de résistance plus ou moins acharnée, reçoivent des tribus leur demande d'aman<sup>1</sup>. Suivent une amende, l'établissement d'un caïd ami, la détermination des impôts... Le pays, selon son degré de vitalité ou ses ressources, demeure alors plus

1. Le Pardon.

ou moins longtemps tranquille, et lorsque mûrissent et éclatent enfin ses imprévisibles germes de révolte, les péripéties du cycle monotone reprennent... Pendant soixante-dix ans, ce fut perpétuellement la même chose : il y a des chances, puisqu'on a affaire à un peuple instable et enfantinement crédule qui s'insurge un beau jour pour rien — parce qu'on l'entraîne, parce qu'il a besoin de changement ou d'émotions, parce qu'on lui promet un miracle divin — que ce soit presque la même chose pendant encore soixante-dix ans.

En 1848, la colonne Canrobert. Le bey de Constantine, qui entretenait l'esprit d'agitation chez les montagnards, lassé de sa réclusion dans l'effroyable guelâa rocheuse de Kebaïche, — lieu sauvage entre tous les sauvages lieux de l'Aurès, — se rend au commandant de Saint-Germain. Colonne Carbuccia, en 1849; son chef, prétentieux et impérieux, fond comme une panthère sur Nara, dans l'Oued-Abdi, dont les habitants ont assassiné le cheikh. Seconde colonne Canrobert en 1849-1850, époque de la résistance épique de Zaatcha, de la deuxième rébellion furieuse de Nara la tenace, l'escarpée et l'inaccessible, formée de trois villages bâtis sur des flancs de ravin et sur un haut et aigu piton. C'était au temps des neiges : elles

changèrent bientôt leur blancheur en couleur de carmin. Le piton fut pris d'assaut, la retraite coupée par les ravins, tous les hommes furent passés par les armes, toutes les maisons s'effondrèrent sous le pic ou le feu...<sup>1</sup> Nara n'a point eu de grâce : ses décombres ne peuvent encore être relevés. Colonne Desveaux en 1859, où l'Aurès se soulève à la voix du marabout Saddok, et où Roufi est rasé, qui aimait fâcheusement la poudre et s'entendait trop bien à la fabriquer dans ses grottes — ce qui l'égara au point de le faire présumer de sa puissance. En 1871, l'Aurès, contrairement à toutes les craintes et grâce à la ferme et très éclairée influence de deux chefs estimés, Si Bou Diaf et Si M'hamed ben Habbès, regarde l'insurrection sans remuer.

Mais en 1879, les djinns seuls savent au juste lequel de leurs funestes esprits entra dans les Aurésiens<sup>2</sup>. La puissante tribu des Ouled-Daoud ou Touaba, qui occupe la vallée supérieure de l'Oued-el-Abiod, fut l'âme d'une formidable tentative d'émeute. Les raisons précises furent trop

1. Voir Latruffe, *Les Monts Aurés*. (Bull. de la Société de Géographie, tome XX, année 1880).

2. Voir *L'Algérie en 1881* du colonel Noëllat; Lartigue : *Monographie de l'Aurès*; et *Note sur les Ouled-Daoud*, de Masqueray. Le livre du colonel Noëllat est tout à fait curieux : à côté d'un esprit d'ardente antipathie pour le tempérament arabe, viennent des aperçus d'une réelle valeur philosophique.

complexes pour être toutes tirées au clair. Est-ce que ses marabouts, fort dominateurs, voyant leur antique influence gênée par l'expansion française, voulurent essayer de reconquérir leur prépondérance? La redoutable zaouya de Timermacine envoya-t-elle un mot d'ordre? Des chefs politiques expulsés tentèrent-ils de réagir? Ou bien les Touaba se laissèrent-ils tout simplement exaspérer par des fautes, des haines et des oppositions presque nationales, cet esprit d'indépendance qui s'était exercé pendant des siècles avec une particulière intransigeance et que quelques années de conquête française ne pouvaient avoir détruit? On leur avait donné en 1866 une loi qui était musulmane, précisément celle dont ils s'étaient défaits, et quelques-uns de leurs caïds venaient de familles qui s'étaient autrefois mises au service des Turcs et qu'héréditairement ils détestaient. Nous n'avions pas encore créé de routes, ouvert d'écoles : l'ancien esprit n'avait eu aucune possibilité de se modifier. Enfin, quoi qu'il en soit, les Ouled-Daoud, travaillés par les suggestions d'un fanatique ambitieux, le marabout Mohamed Amziane, ourdirent une conspiration : ils tuèrent leur propre caïd, Si Bou Diaf, vieux lion résolu qui se défendit en fauve ; le caïd du sud de l'Aurès, Bachtarzi, dont ils coupèrent la tête et souillèrent le corps ;

et le fils du caïd de leurs immémoriaux adversaires les Ouled-Abdi — Si-El-Haçen, un jeune homme que sa tribu adorait, de mœurs douces et d'éducation parfaite. Mohamed Amziane, après le succès de ces trois meurtres, fut reconnu, par les puérils croyants arabes, le sacré, l'élu de Dieu, le libérateur, et le mouvement d'insurrection se répandit.

Ce fut, naturellement, la lutte du pot de terre contre le pot de fer, mais il est étrange et douloureux de constater jusqu'à quel point, dans certains domaines, les indigènes demeurent inéducables. On le vit bien dans la première bataille que livrèrent les insurgés à R'bâa. Leur marabout leur avait affirmé qu'ils faisaient la guerre sainte et que les fusils des Roumis ne partiraient pas. Au XIX<sup>e</sup> siècle, et quarante ans après la conquête de l'Algérie, ils le crurent!... Les Chaouyas se jetèrent, en grand nombre, sur les troupes françaises, *armés de bâtons!* Lorsqu'ils eurent perdu quatre cents hommes et qu'amèrement ils se rendirent à la vérité, les insurgés en désordre se replièrent sur El-Hammam, le cœur de la fraction qui avait mené la révolte, et décidèrent, en hâte, pour échapper aux forces françaises qui certainement les cerneraient sur tous les pitons et dans toutes les gorges, de gagner le Sahara.

*Vae victis!* L'équipée de ceux-ci fut particulièrement lamentable. Ils comptaient fuir par le Sud et l'Est : au sud, les spahis les massacrèrent ; à l'est, les montagnards de tribus adverses se jetèrent sur les troupeaux et refusèrent de laisser passer les désespérés. Les sables ne leur furent pas plus cléments que les hommes : ils se perdirent dans le Sahara, sous un soleil d'airain, au milieu des rares puits introuvables. Dix arrivèrent effondrés à Négrine : lorsque les goums de Tébessa allèrent à la recherche des autres, quatre cents corps calcinés constellaient le désert...

En 1917, il y eut un dernier soulèvement — entièrement local, d'ailleurs. — Les Chaouyas descendirent une nuit des montagnes et tuèrent, dans la commune mixte d'Aïn-Touta, le sous-préfet et l'administrateur. Motifs invariables d'agitation maraboutique, peut-être de mécontentements matériels. L'année, me dit-on, avait été dure, et, de toutes façons, le déracinement causé par la conscription fut, surtout au début, très difficile à supporter. Mais dans cette guerre, qui pouvait-on épargner?... Cette fois-ci, ce ne furent pas seulement des hommes et des canons qui réduisirent l'Aurès : des avions le surveillaient dans l'air. Il semble maintenant vouloir se rallier à la marche en avant, universelle :

beaucoup de ses fils rudes travaillent sur nos chantiers, dans nos usines de France, et rapporteront peut-être dans leurs montagnes, greffée sur la richesse et la noblesse de leur vieux fonds berbère, la science qui leur a toujours manqué...

## II

Aujourd'hui, le massif de l'Aurès, tel que nous l'entendons, est un losange d'environ cent cinquante kilomètres, du sud au nord, et de plus de deux cents de l'est à l'ouest, composé de longs plissements fort aigus et serrés, parfois très élevés, de terrains crétacés, de conglomérats oligocènes rouges, de grès et de calcaires qui, d'horizontaux qu'ils étaient à l'origine, se sont redressés verticalement sous l'effet de successifs bouleversements. Entre les escarpements souvent impraticables se sont creusées, par des affouillements millénaires, quatre profondes vallées symétriques. Pour autant qu'on peut lui assigner des limites fixes, le massif se trouve compris géographiquement entre les grands plateaux froids de la province de Constantine et le Sahara.

Les points extrêmes qui le marquent sont les villes de Batna, Biskra, Khanga et Khenchela. Il se divise administrativement en trois communes mixtes : celle de l'Aurès proprement dite, à laquelle vint s'ajouter en 1913 le territoire de Tkout, jusque-là militaire; celle d'Aïn-Touta et celle de Khenchela. Je ne puis essayer de décrire, dans cette courte étude, que ses deux vallées principales de l'Oued-el-Abiod et de l'Oued-Abdi, car il faudrait, pour l'étudier dans son vaste et variable ensemble, une virtuosité de langage, une diversité de connaissances et une puissance d'évocation que je reconnais être au delà des dons que les dieux m'ont allottis. J'ai souvent pensé, au cours de mes randonnées dans cette contrée complexe, qu'à son historien adéquat devaient échoir en partage le verbe inouï d'un Chevrillon, la richesse visuelle d'un Fromentin, et plus que tout, peut-être, ce parfait génie de la sèche concision que posséda le seul Henri Beyle. Et la légende de Prométhée m'enseigne, depuis mon enfance, que, plus ironiques que magnanimes — peut-être tout simplement elles aussi pour se défendre! — les puissances divines se sont de tout temps astreintes à détruire les ambitieux<sup>1</sup>.

1. Je tiens à remercier publiquement ici M. Rémond, administrateur de la commune mixte de l'Aurès, M. Caré et M. Lar-

Je commence mon voyage en remontant l'Oued-el-Abiod, la Rivière Blanche<sup>1</sup>, et comme

mande, administrateurs successifs de la commune mixte d'Aïn-Touta, pour les permissions généreuses de voyage, les grandes et très courtoises facilités qu'ils m'ont accordées dans leurs respectifs domaines. Je leur en suis d'autant plus reconnaissante qu'ils ont eu le courage et la largeur d'esprit de passer outre à la réputation de curiosité exclusivement critique que m'avaient faite les gens de Biskra parmi lesquels j'ai eu le malheur de séjourner et qui ont mis la plus plate et bête méchanceté dans leurs racontars sur mes opinions. Je n'ai pu y faire la plus banale remarque sans qu'ils la répètent en la dénaturant. Je sais bien que leur vie sans aucun horizon influe sur leur mentalité, mais on reste quand même interdit de voir qu'en temps de guerre les préoccupations les plus hautes auxquelles atteint ce milieu soient — invariablement — celles d'un bon concierge : la diffusion de seules histoires de couchage et de potins professionnels. Les aviateurs surtout excellaient dans cet intelligent travail.

1. L'Oued-el-Abiod reçoit des premières eaux des plateaux de Médina et du Chélia. Les plateaux de Médina forment une superbe courbe de pâturages et de terres fertiles et bien arrosées : elle est comprise entre le Chélia au nord et la muraille du Mzarb au sud. Elle communique avec Batna et Khenchela par des cols et commande la tête des vallées de l'Oued-Abdi et de l'oued Chennaoura. Après le village d'El-Hammam, situé à une grande hauteur à l'entrée de la vallée de l'Oued-Abdi (village rasé en 1879), la vallée de l'Oued-el-Abiod s'élargit. Elle est très peuplée et admirablement cultivée, et forme un rectangle allongé de 40 kilomètres de long, compris entre les murailles du Bas Dra à l'ouest, du djebel Souah à l'est, entre les gorges de Médina au nord et celles de Tighanimine au sud. C'est le cœur de l'Aurès.

Les gorges de Tighanimine, longues de 3 kilomètres, sont les plus belles de l'Algérie : elles sont formées par une brisure perpendiculaire dans la muraille de la rive gauche, par laquelle s'échappent les eaux de l'Oued-Abdi. Elles peuvent être considérées comme la porte du réduit principal de l'Aurès, et à leur sortie commence la vallée inférieure de l'Oued-el-Abiod — la vallée Rassira — faite tout entière de hauts rocs verticaux. Les cultures se rencontrent plus bas, à Baniane et

je quitte Biskra, je puis voir, avec une netteté singulière, les flancs éclatants et arides de l'Ammar-Khaddou — la « joue rose » — qui appartient aux monts de l'Aurès méridional. C'est de ces roches rougeâtres que Biskra, la trompeuse, tire sa réputation de beauté, car elles s'enflamment, le soir, quand les couleurs du couchant ruissellent sur leurs sommets, comme une gangue d'émail violet autour d'une émeraude. Au sortir de la plaine, où je traverse Chetma aux sources chaudes, Droh aux cultures de henné, et leurs jardins ouverts et charmants, la route s'engage sur des montagnes. Très rapidement, leur nudité se précise. Déjà, devant leurs témoins géologiques, leurs fortes érosions, leurs brusques coupures, je me sens dans un pays nouveau. Sa physionomie deviendra formidable de l'autre côté de M'chounèche, sur les gorges qui mènent à Baniane, à Roufi, qui recommencent avant Tighanimine, et où se trouvent des signes qui font frissonner, de la grandeur d'un autre âge. Est-ce que, dans des siècles dont nous n'avons plus la date, il y

M'chounèche, et à la sortie des montagnes se trouvent les très petites oasis de Stabel et Zéviana.

Il n'y a que des communications très difficiles entre l'Oued-el-Abiod et l'Oued-Abdi, à travers les montagnes du Ras-el-Dra prolongées par le Djebel Lazareg (Niox, *Géographie physique, Algérie*).

a eu ici une mer énorme dont les flots, perçant les montagnes, se perdaient dans le Sahara, s'il est vrai que celui-ci fût jamais un océan intérieur? Ou des fleuves prodigieux — et de quelles crêtes! — se déversaient-ils en torrents gigantesques pour avoir pu affaisser ainsi la terre? Sa dénivellation est fantastique. J'ai été tentée de croire à des mouvements sismiques semblables à ceux du Vésuve ou de Saint-Pierre, puisque ceux-là constituent les plus grands cataclysmes dont l'histoire écrite porte témoignage. Mais on me dit que cette face abîmée du sol est due principalement à l'action des eaux. Ce sont elles qui ont exagéré les reliefs et creusé les bas-fonds, elles qui ont érodé et trituré la terre dans un fabuleux modelage. Elles l'ont pétrie souvent en un masque effroyable; elles ont emporté un à un ses étages, et dans leurs inexplicables caprices de tyrans impérieux, elles en ont fait des bancs massifs de limon au fond des vallées soumises; ou des bourrelets énormes au pied des montagnes qu'elles avaient torturées; ou des buttes démesurées, inutiles, aux parois droites et dures comme les flancs d'un cuirassé, qu'elles plantaient çà et là au cours de leurs redoutables vagabondages, et qui demeurent encore inaccessibles, tant elles furent vigoureusement construites et

audacieusement placées. Elles ont sculpté les berges en mille dessins tragiques; elles en ont mangé les assises, et, pour leur plaisir, jeté les uns sur les autres, sur leur passage, les décombres cyclopéens. Elles ont façonné, pour prouver leur adresse, des promontoires, des bastides, des digues, des murailles, des cavernes, des squelettes de pierre comme des titans. Elles les ont oubliés, à peine faits, sur leur route, et aujourd'hui nous les considérons avec un tremblement. Lorsqu'elles ont eu leur règne, elles entendirent, sûrement, se créer des jouets qui ne passeraient pas...

M'chounèche, sur laquelle nous tombons brusquement par un sentier en lacis de couleur rougeâtre, constellé de grosses pierres... Les fondrières se font multiples et mauvaises. Mon cheval, qui a laissé irrémisiblement derrière lui ses années d'enthousiasme, flanche et bute dans son abrupte dégringolade. Et, préoccupée de le conduire, tout ce que je vois de M'chounèche à notre première rencontre est une coulée somptueuse de palmiers verts avec, derrière, des *décheras*<sup>1</sup> grises particulièrement misérables, parsemées sur de brunes et revêches montagnes; avec, devant, des échappées de falaises

1. Fractions de villages.

nues, roses, lisses, adorablement douces aux yeux, et, au-dessus, un ciel incendié, violent, farouche, qui n'a consenti ce soir à porter que des teintes de conflagration, et qui m'éblouit par son uniforme, son hostile magnificence.

Il y a deux ans, on fit bâtir dans certaines régions accessibles de l'Aurès, avec l'espoir louable qu'ils encourageront, plus tard, le tourisme dans cette contrée de si diverses richesses, des *bordjs* ou hôtels de pierres, bas, blancs, carrés, courant autour d'une cour centrale, et qui ressemblent à quelque vague synthèse d'une forteresse, d'un hôpital et d'une prison. Ils ont de robustes portes et des fenêtres triangulaires, fortement barrées par des rosaces de bois qui, en été, entretiennent certes la fraîcheur, mais qui, en hiver, rendent atroces et lugubres les chambrés nues au primitif mobilier.

Il me semble que, facilement, on aurait pu les parer d'une beauté plus joyeuse. Mais puissent leurs inventeurs être loués de génération en génération!... Ces *bordjs*, quoiqu'ils aient, mélancoliquement, manqué de toute conception artistique, prennent à la longue, dans un voyage à travers les montagnes, un sens si haut, si spécial, que leur épaisse et vulgaire carrure s'allège et devient le symbole même de notre multiple civilisation.

Ce n'est point parce qu'ils renferment dans

leurs grosses murailles des objets qui, à force de n'être plus vus, sont devenus étrangers : des draps, des assiettes, des chaises, des lampes ; ni à cause de leur don divin d'un lit propre ; ni de la possibilité, compatissante et pudique, qu'ils accordent de chercher, solitairement, ses poux ; ni même par la somptueuse trouvaille d'une ancienne gazette algérienne oubliée sur une cheminée, toute tachetée de marques d'huile, et dont on s'empare avec des mains qui tremblent de plaisir. Ils ont une mission plus grave. Ils avertissent, salutairement, qu'il y a autre chose dans le monde que l'infini des espaces faits de choses élémentaires : d'air, de soleil, de vent ; d'autres beautés que la douceur des aurores et la splendeur des couchants ; une discipline autre que sa propre volonté sans maître, d'autres grandeurs que l'immobilité islamique, et une autre simplicité que la nudité des maisons. Je rentre, dès que j'ai passé le seuil de leur cour, dans le témoignage tangible d'un effort réfléchi, d'une marche en avant... Tous les dieux de ma race, que j'ai reniés dans les plaines, sur les crêtes, dans l'eau, ivre de force, de liberté, d'odeurs et de spectacles, m'attendent ici, dans toute cette grisaille. Je perds l'irresponsabilité païenne, la joie absolue de vivre que m'ont conférées mes chevauchées sauvages. Et je

trouve bienheureux que les bordjs me redonnent la pensée et me réveillent à la douleur, — qu'ils me rendent ainsi mon héritage, — et je leur suis reconnaissante de me faire vaincre, par le rappel qu'ils suscitent d'un ordre de choses différent, l'animalité glorieuse que le Sud développe en moi.

Le bordj de M'chounèche est actuellement occupé par les officiers d'une colonne lancée à la poursuite de déserteurs et de brigands. Soit peur, soit solidarité secrète, les populations de la vallée de Rassira aident à les nourrir et à les cacher, et malgré toutes les objurgations, tous les ennuis de l'état de siège, — par-dessus tout le reste, malgré l'inquiétude jalouse causée par la présence de soldats dans des villages pleins de femmes, relativement libres de circuler, les Chaouyas ne se décident point à livrer les coupables. Ce sont les vieilles, paraît-il, comme les sorcières qu'elles sont, qui attrapent au vol la moindre rumeur de déplacement ou d'attaque, et qui préviennent les bandits. Pour donner l'éveil, elles font des lieues et des lieues par jour, escaladant mieux que les chèvres les faces verticales des falaises où il semble qu'aucun être vivant ne se tiendra agrippé, et derrière la façade lamentable de leurs figures douloureuses,

leurs yeux atones, leurs corps effondrés, elles gardent une vitalité physique et une présence d'esprit incroyables. Les cavernes et les rocs font le reste et servent d'invincibles recéleurs. Il faut aux soldats, aux administrateurs et aux capitaines une somme parfois héroïque de détermination et de courage pour arriver enfin à réduire la complicité des montagnes.

L'officier commandant la colonne est ici un lieutenant, consciencieux dans le service jusqu'à la dureté pour lui-même, mais, dans ses heures libres, gamin et câlin comme un enfant de cette Marseille qu'il aime avec nostalgie. Il possède à M'chounèche une femme Chaouya : elle s'est éprise de lui, m'affirme-t-il, en le voyant, de sa terrasse, descendre un soir les gorges brunes, dans son uniforme spahi, or et rouge, au milieu du rouge et de l'or du couchant. Elle est *azria*, femme libre, et peut obéir à son propre caprice — mais, dans l'Aurès, on n'est pas encore habitué à voir des unions d'officiers et de femmes indigènes, et Zorah, la petite maîtresse du lieutenant, le rejoint seulement après que la nuit tombe et s'en retourne chez elle avant la pointe du jour. Sa mère et sa jeune sœur lui sont acquises, mais elle craint la réprobation des voisins. Elle vient furtivement un soir que je suis là.

Dieux, qu'elle est jolie ! C'est la première femme chaouya que je contemple, et toutes les caractéristiques de sa fine race expressive, que je verrai dans l'Oued-Abdi à l'apogée de leur épanouissement, se trouvent assemblées sur son délicat et ardent visage. Elle a des yeux noirs vifs à la fois et doux, sous l'arc lustré d'étroits sourcils ; le nez ciselé, aux ailes si délicates, qu'il appelle les bijoux comme celui des bayadères de l'Inde ; une sensitive petite bouche froncée et un long menton finement tatoué en une espèce de fleur de palmier bleue. Trois petites croix, bleues également, sur ses joues et son front, parachèvent l'ornementation de ce visage tendre, que des évidements très purs aux tempes rendent encore plus fragile et touchant. Ses cheveux sont coiffés d'une façon spéciale, propre aux seules femmes de l'Aurès ; une frange coupée court sur le front, brillante, épaisse, d'un noir superbe d'anthracite, et deux mèches opulentes et bouclées qui tombent au-dessous des oreilles serrent la figure dans un strict cadre soyeux. Elle est en très grand appareil, ce soir, et tous ses bijoux, colliers, broches et chaînes sont façonnés en argent épais et constellés de pierres rouges qui ressemblent à des rubis. Du joyau qui cerce son cou ployant pendent une infinité de longues chaînettes minces, chacune terminée

par une perle de pâle corail. Des plaques oblongues et plates, minces, travaillées aussi amoureusement que les pendentifs de Lalique, recouvrent sa poitrine au-dessous de sa gorge d'oiseau... Elles sont creuses et contiennent des sourates soigneusement copiées et dûment bénies. Du poignet au coude, les lourds bracelets forgés se succèdent sur les bras. Mais ce qui m'intéresse le plus ce sont ses habits. Aurésienne, elle ne connaît pas le voile. Elle porte un turban blanc, plusieurs fois enroulé, et parmi les plis méticuleux jaillit soudain un gland de soie noire qui tombe avec des airs de coiffure de bacchante sur le visage sérieux. Le contraste est savoureux entre cette houppette folâtre et les yeux fiers, un peu tristes dans la pénombre, les paupières pudiques, les joues harmonieuses et calmes, toute l'expression de grâce réservée. La robe est noire, bordée d'un imperceptible galon rouge, et elle est ramenée sur les hanches par une multiple ceinture de laine sombre en d'amples plis. Je ne sais par quelle science ceux-ci dessinent et dressent les seins en offrande, et le ventre, élargi en même temps qu'effacé, en devient lourd de suggestions voluptueuses. Sur la noirceur cérémonieuse de l'antique vêtement tombe, d'une coulée, par derrière, une toge de soie radieusement blanche, et elle

s'éploie très bas dans la traîne d'une robe de cour. C'est d'une fort haute apparence. Reine? Prêtresse?... On ne s'y reconnaît pas... Dans tous les cas, hiératique : produite par de vieux, vieux sangs, éclore de vieilles, vieilles civilisations. Et elle en a la gravité : lorsque le lieutenant plaisante, ou se livre à une gesticulation comique, — il sent le besoin, ce fils du vivant Midi, de réagir contre toute cette solennité, — elle cache ses lèvres parfaites sous un pan de sa toge royale, et lui dit de sa voix basse, avec un reproche doux et froid : « Je t'en prie, mon œil... Je n'aime pas que tu me fasses rire... »

La salle à manger du bordj est éclairée par une seule bougie, vu la nécessité, en temps de guerre, de ménager les ressources... Parmi nous, autour de la table, est assis le cheikh du village, et dans sa face rouge à collier de barbe noire, des yeux étonnés, un peu hagards, se sont ouverts, fixes démesurément. Le cheikh, à n'en point douter, a prolongé indûment son séjour dans les vignes du Seigneur. A vrai dire, le vin blanc et le gramophone, ainsi que les colonnes militaires, me paraissent être tout ce qu'il doit comprendre de notre civilisation... En ce moment même, son phonographe, que le lieutenant vient de lui réparer, brame, derrière nous, les plus nasillards fragments d'opéras-

comiques notoires. Solennellement, la tête du cheikh bat la mesure, et même dans son ivresse, cette figure congestionnée et stupéfaite prend, à l'appel de la musique, si médiocre soit-elle, une expression presque mystique d'émotion. Trois brigadiers indigènes, vêtus de kaki, agrandis encore par leur haute coiffure, se tiennent silencieusement debout contre les portes. La maîtresse de l'un deux, est assise entre Zorah et moi, et comme son amant la regarde! Dans ce visage bronzé et immobile — presque passif — comme les yeux crient la tension intérieure!... Et voici que cette mystérieuse, cette indéfinissable impression d'inquiétude me gagne, moi aussi, je ne sais pourquoi, ainsi que du feu. Décidément, ce soir, dans ce décor de murs blancs, de figures arabes, de femmes rituelles et parées, de montagnes presque inviolées, de mi-obscurité et de mi-silence, le gramophone n'est pas de mise. Je fais taire sa voix pétulante, à l'enfantin chagrin du cheikh, et ce sont les deux femmes qui se mettent à chanter...

Elles chantent les yeux baissés, un coin de leurs longues toges ramené sur leur bouche. Rien ne trahit, puisque je ne vois plus leur regard, sur leurs traits graves et doux, leur sentiment véritable. Le timbre de leur voix est doux et grave comme leurs traits. L'air est une

mélodie presque sans aucune mélodie. Au bout de chaque vers, qui est très court, revient le nom d'Allah... Les chanteuses se donnent la réplique, exactement sur le même ton, et il me semble que leurs modulations gagnent de plus en plus, à force d'être répétées, en signification lamentable, en notes ténues, longues, bizarres, profondes et inhumaines... C'est un pur chant liturgique : je le retrouve dans notre office des Ténèbres de la Semaine Sainte. Et soudain, à me rappeler cela, je pense qu'il est bien un peu insolite d'entendre essorer de ces lèvres de courtisanes, devant des amants, un cheikh gris et une table housculée, pour toute réjouissance profane, les louanges de Dieu... Quelle étrangeté dans ces petites âmes! Et comme ce peuple est resté naïf dans sa perversion!... Toutes les formes de son existence ont gardé une expression, une manifestation cléricales. Et même ses péchés sont religieux...

M'chounèche, oasis de montagnes, peut se prévaloir d'une majestueuse beauté naturelle et d'une grande misère humaine. On n'y est point encore en vraie population aurésienne; la plupart des maisons sont en pisé, et les jardins, sauf pour les splendides dattiers, ne sont pas travaillés. Il y pousse une végétation chétive,

abandonnée, souvent inutile. Même les arbres fruitiers n'y ont pas d'opulence, et les vignes sont rares qui les lient ensemble de leurs vrilles sinueuses. Je m'en détourne : j'ai trop vu, dans le Sud, des jardins déchus, des jardins mourants. J'ai, cette fois-ci, l'acharnée résolution de ne pas souffrir dans mon voyage. Je combattrai le sort stupide qui a toujours voulu que je ressentisse, dans ma chair, dans mes nerfs, dans les secousses de ma volonté insurgée, les maux étrangers que je contemple et que je magnifie, comme s'il ne suffisait pas de mes propres douleurs ! Jusqu'à quand faudra-t-il que de tout contact humain ma pensée et mes lèvres gardent une amertume !... Non, ici, je ne regarderai aucune des choses que les hommes ont édifiées. Je ne connaîtrai pas les petites masures plates qui forment contre les monts gris de pitoyables hameaux éparpillés ; ni leurs murs de terre qui poudroient parce qu'ils s'effritent ; ni les pièces noires où stagne la venimeuse fumée... Je ne verrai pas les pâles haillons, les corps maigres des hommes, les tragiques faces des vieilles, les maladies des petits enfants, les plaies des patients mulets, la nonchalance, la torpeur, l'immobilité. Pour une fois, je me réjouirai dans la seule œuvre des dieux.

Ils ont bâti un cirque de monts dénudés qui,

je crois, sont en définitive gris et fauves, avec des arêtes roses. Mais il n'est pas possible de leur assigner un coloris fixe, tellement les effluves de lumière dans l'Aurès sont déconcertants et changeants. Je les ai vus d'un rose frais et vif, uniforme, léger, qui rendait l'oasis suave comme un velours qu'on voudrait toucher... Je les ai vus brutalement flamboyants ; maussades, blémis, éteints jusqu'à la blancheur, comme des yeux vitreux ; sabrés de teintes si ardemment et sombrement diverses qu'ils ressemblaient à une verrière ternie ; ou denses et noirs comme les ombres amoncelées d'une eau-forte. Ils sont lisses d'un côté : de l'autre, ils sont pierreaux. Mais leurs lignes, en haut, sont très calmes : les larges entablements horizontaux qui leur servent de sommets n'admettent pas d'échancures ; tout leur profil est vaste, lié et serein. En bas, ils enclavent la vallée et limitent l'horizon à leurs faces rocheuses. Contre ces bases solides, le vaste Oued-el-Abiod s'est creusé, avec puissance et impatience, une route irrégulière qu'il ne daigne pas toujours remplir. En ce moment, son lit n'est plein qu'à moitié, mais on ne peut y progresser, tant sa nappe d'eau brune a des trouées profondes, à côté d'espaces plans de sable et de cailloux qui prennent, sous le haut ciel pur, de si pâles scintillations

argentées! La couleur de cette rivière me désespère. Elle est le plus souvent insaisissable, trop coulante et mouvante, grise, avec, sous sa surface, des couches d'eau multiples de vert sombre et de bleu froid, opaques et translucides tout ensemble, qui lui ont ravi sa teinte propre et qui pourtant la lui renvoient, si indéfinissable, si mystérieusement charmeuse, en de denses luminosités! Elle recueille les ombres et les images comme un miroir. Elle me fascine tellement que, pour mieux l'entrevoir, je la suis le long de ses rives, sur ses berges glissantes, inhospitalières, où règnent les lauriers-roses vigoureux... Je saisis le bout d'une canne, dont le lieutenant tient le pommeau, et, puisqu'il grimpe comme un singe, c'est lui qui me tire sur d'in vraisemblables petits sentiers. Il faut lutter corps à corps avec cette population impérieuse des lauriers-roses. Rigides et lustrés, ils portent des boutons rouges et de délicates fleurs roses comme des étoiles très fragiles, piqués dans leur feuillage ordonné. Ils nous opposent hostilement leurs grandes branches élastiques et fermes, qui me font enfin l'effet d'être des tentacules, et c'est à travers leurs racines que nous nous frayons un précaire passage, courbés, contractés, menacés à chaque instant par une séguia profonde, une

arête coupante de terrain, une chute brusque le long des tertres mous...

Et quelle odeur prenante monte de ce sous-bois! A l'odeur si fine et amère des lauriers-roses se mêle l'odeur robuste, virile, de choses vivantes, de sève neuve et forte, d'eau fraîche, de profondeurs renouvelées. C'est l'odeur même de la croissance saine, âpre et jeune, que notre vieille terre merveilleuse fait affluer à son bord, tirée de son sein fécond, quand elle se sent prise de son auguste désir de recommencement divin... Je vois, à travers le treillage des touffes, des échappées de rose uni, et soudain, dans un recoin, — inexplicables! — deux roches rouges hautaines, solitaires, ardentes, un ruissellement vif de lauriers-roses vert foncé, de très jeunes pins vert tendre, et, sur les crêtes fauves, le panache superbe de quelques flexibles dattiers. Des deux côtés, la palmeraie reprend, luxuriante, fournie, pareille à une forêt prodigieuse, distincte contre son enclavement montagnoux, et elle est si belle et immobile, qu'elle s'exalte soudain jusqu'à me paraître le symbole même de l'immortalité.

Et puis, le plus ignominieusement du monde, malgré la canne du lieutenant, je tombe dans une séguia, et quand mon compagnon me repêche, je suis si dégouttante d'eau bourbeuse

qu'il nous faut rentrer. Le soir a enveloppé toutes les cimes. Près de la très pauvre mosquée écaillée, un groupe de burnous couleur de laine s'assemble. Quelques femmes, ployées sous des outres, montent péniblement, silhouettes noires épaisses, les sentiers qui mènent à leurs ternes demeures. Un petit pâtre ramène des chèvres qui, d'elles-mêmes, se divisent en longues théories prestes et sombres, et des enfants presque nus, en criant, les attendent pour les réclamer. Une pure lumière pourpre se diffuse dans le ciel, fluide comme un voile fin; rapidement, d'épaisses ombres grises accourent et descendent, donnant au ciel et à la terre une mystérieuse couleur de fantômes... Pour un très bref moment, jusqu'à ce que les étoiles réveillent les somnolentes grenouilles et les stridents insectes nocturnes, une tranquillité absolue pèse, comme un dôme, sur cet imprécis paysage d'Orient...

Pour aller à Baniane, nous prenons la route des montagnes, la rivière étant impraticable, et, dès le départ de M'chounèche, nous entrons dans l'énorme silence, la stupéfaite admiration du cadre des gorges. Je n'en ai jamais vu d'aussi sauvages, quoique celles du Rummel, à Constantine, et celles de la Chiffa soient peut-être

plus hautes. Elles se sont réduites à la simple expression de rocailles à pic, nues, libres, grises et brunes, sans la moindre ardeur de reflets — et elles évoquent des temps préhistoriques si fabuleux, où la faune et la flore devaient être, pour évoluer dans ce décor, si formidables; elles vous rappellent si austèrement que vous êtes petit, récent et éphémère, qu'on sent combien toute expression d'hommage serait inadéquate. Elles sont trop grandioses pour être louées. A leur pied, comme un filet luisant, l'Oued-el-Abiod se ramasse; il est si bas qu'il paraît être une étroite glace immobile. De tous côtés, des blocs, dressés debout, rouges, isolés, quelquefois amalgamés avec des pierres; des éclats de roches blanches immenses, détachées des cimes et soudain arrêtées — je ne sais par quelle force — dans leur dévalement insensé le long des pentes; et puis encore des pierres, des brisures, les traces de gigantesques éboulements, des érosions effarantes... Le paysage n'est pas fait pour mes nerfs chétifs, et j'émerge d'une oppression physique quand les gorges sont dépassées.

Baniane, l'aérienne, sur laquelle nous fondons par des collines devenues maintenant régulières et banales, à travers des moutonnements mono-

tones, pelés et pierreux... Elle est d'une teinte presque rouge, et nous présente, à l'arrivée, sur des hauteurs, ses décheras clairsemées. Leurs lignes, contre l'horizon d'un blanc d'acier chauffé, ressemblent à des barres de créneaux démolis. Et leurs granges, que je vois pour la première fois, tournées vers l'oued, ont l'air de gueules noires béantes dans des faces grises étonnées. A droite, entre les fûts et les franges des beaux palmiers ployants, se révèlent des échappées de ce roc rose qui règne en maître dans toute l'impressionnante vallée.

Les jardins sont libres, dans ce très joli village. Ils montent assez abruptement, et je laisse mon cheval enjamber comme il veut les petites rivières calmes et les murs très bas. Déjà le labour s'annonce : il y a des champs d'orge, des légumes; sous les palmiers hospitaliers brille la verdure utile. Les vergers sont pleins d'une richesse verte de feuilles. Le travail des hommes, ici, est soutenu et productif : la terre, qui est bienveillante, répond presque somptueusement à leur effort courageux.

Nous sommes reçus par un vieux, vieux marabout qui est le plus courtois et le plus généreux des hôtes. Il ressemble aux aïeuls de chez nous ; il est doux, bon et un peu pathétique, tandis que

la vieillesse arabe garde généralement je ne sais quoi d'ardent et d'impérieux, une apparence dure, comme si le feu intérieur avait tourné à l'exaspération farouche au lieu de s'adoucir et très tendrement de s'éteindre. Ce vieillard si aimable et effacé a trois femmes — l'une, âgée comme lui, l'épouse de ses ans fiers, qu'il n'a pas eu le cœur de répudier quand elle s'est flétrie et craquelée comme la terre du Sud dépourvue d'eau — et les autres de quinze ans à peine, avec des figures pleines d'enfant, des lèvres écarlates, et des seins ronds comme des oranges, qui allaitent déjà de si vagues petits bébés. Elles s'habillent magnifiquement pour que je les visite dans une chambre spéciale. Une quarantaine de femmes — toute la maisonnée du marabout — en habits sombres, avec des toges blanches, des chaînes et des bracelets d'argent, des turbans rouges et des franges de cheveux noirs, s'accroupissent en cercles, silencieusement, pour me considérer... Je les étonne : je suis en culotte et en guêtres, et mon chapeau panama a pris — ou du moins j'aime à le croire — des allures de casque... Elles ne sont pas tout à fait sûres, d'abord, du sexe auquel j'appartiens. La première femme du marabout, qui touche curieusement mes jambières de cuir de ses longues, longues mains desséchées, jaunes, relevées de

henné sur les paumes — des mains mystérieuses d'animal primitif qui vont bien avec sa longue, longue figure ravinée de cadavre où seuls les yeux fulgurants ne se sont pas effondrés — m'interroge enfin, prenant la parole, évidemment, pour toutes les autres :

— Tu ne regrettes pas, ma fille, tes habits du temps où tu étais femme?

Le temps où j'étais femme... Je regarde ces femmes, mes sœurs. Assises si bas, si inutilement parées... Une passivité, une tristesse, une servitude de bétail enfermé dans les pâles murs d'une demeure pareille à une étable... La seule grandeur d'une totale humilité. Leur seule utilité : ces petits enfants demi-nus dont elles ont accouché par terre, comme les génisses mettent bas... A part ces petites loques de chair humaine, qui ne modifieront jamais d'un iota la moindre des idées antiques du monde, qu'ont-elles fourni? Que pouvaient-elles fournir?... Est-ce que, encore aujourd'hui, être femme, ce n'est pas attendre qu'un homme vienne, qui fixera la destinée? Est-ce qu'encore aujourd'hui, être femme, ce n'est pas attendre qu'un homme vienne, dont tout simplement il faudra concevoir? Et depuis les temps bibliques, passant à travers cette société islamique pour aboutir à notre orgueilleuse civilisation européenne, est-

ce que, fondamentalement, le sort des femmes a beaucoup changé? Je me penche, et caresse les bras jaunes, si plissés, qui m'encerclent les jambes :

— Non, mère, dis-je, très doucement. Je ne regrette pas le temps où j'étais femme...

Je monte à la *guelâa* avant de partir. Tous les villages de l'Oued-el-Abiod possèdent des *guelâas*, forteresses ou redoutes compactes, isolées, situées le plus haut possible sur les escarpements inabordables, les cônes les plus aigus, ou dans les cavernes — *afris* — les plus reculées des rochers. Elles ont été d'une importance suprême dans l'histoire des peuples primitifs de l'Afrique et de l'Asie. Divisées à l'intérieur par des cours en une multitude de bâtiments, elles formaient des greniers généraux, des garde-meubles publics, des entrepôts communaux où les habitants mettaient en sûreté leur grain, leurs dattes, leurs légumes, leurs fruits, toutes leurs richesses de l'année. Lorsque les tribus ennemies fondaient sur les grisâtres villages coniques, les assaillis quittaient leurs faibles maisons, qui eussent été si facilement forcées dans les attaques, et, assemblés dans les enceintes des *guelâas*, les défendaient jusqu'au dernier mâle. Ils font songer, au dire de Mas-

queray, aux Hollandais épiques du XVII<sup>e</sup> siècle, qui, plutôt que de laisser prendre leurs navires chargés d'épices, combattaient du haut des mâts, des voiles, des vergues, et de tous les ponts, jusqu'à la mort totale de leur équipage... Maintenant que l'ordre a été établi et qu'aucun assaut étranger n'est plus à craindre, les guelâas servent de lieu de séchage et de régulatrices d'économie. Le chef de famille y prend, mois par mois, dans la grange, dont il s'est rendu propriétaire exclusif, les provisions qui sont nécessaires à son ménage, et il évite ainsi, en les distribuant avec méthode, qu'elles soient trop hâtivement gaspillées. Empilées dans les maisons, ces réserves seraient vite dilapidées par les vols des malicieux petits enfants, ou par l'indifférence des femmes, qui, devant ces amoncellements apparemment inépuisables, ne sauraient point, dans leur cervelle d'imprévoyantes, les répartir prudemment. Et surtout, la tradition est là, qui veut que toute coutume soit indéfiniment continuée...

Les guelâas sont fort curieuses à visiter. Celle de Baniane est grande, postée loin du village, d'une manière hardie, tout au haut des blocs blanchâtres qui surplombent l'oued, et elle est si près de leurs lourds bords ébréchés qu'elle semble n'être que le prolongement de leurs

rocheuses faces verticales. Elle possède trois étages, autour desquels courent de chancelants balcons sans rampes; les frêles madriers qui les soutiennent projettent au loin leurs bouts aigus, et ils ont tout à fait l'air de gueules de fusils très minces... On m'introduit dans une des enceintes qui s'agrémentent de vingt portes basses, guère plus hautes que des fenêtres, strictement fermées avec de primitifs verrous ou des clés énormes. Outre les clés et les verrous, les cases possèdent, sur leurs portes, deux pâtés de terre informes, reliés par une petite branche d'arbre fruitier. Ce sont les sceaux; seul le maître de la case a le droit de les rompre chaque fois qu'il vient retirer ses possessions; et, patiemment, il les reconstruit avant de partir. La garde de la forteresse est confiée à un surveillant, qui touche son salaire en nature: vingt litres de céréales ou de fruits par case de guelâa. Elles sont amusantes, ces petites chambres si obscures qui ont, sur la rivière, cinq ou six ouvertures minuscules permettant à l'air d'entrer. Elles sont pleines de paniers et de couffes tressés par les hommes, quelques-uns en forme régulière d'urnes, et si gigantesques! Les plus grandes me viennent jusqu'aux épaules et contiennent quatre cents litres de grain. Je vois du maïs, de l'orge, du blé, des poivrons; du miel dans des pots de

terre; et dans des outres de peaux de bouc suspendues, de la farine et des fèves. Des régimes d'oignons festonnent autour des poutres rudimentaires, des lanières de viande sèche, des entassements de courges, de pastèques, d'abricots secs, de piments et d'épices meublent les coins. C'est joli, ces couleurs diverses, et reconfortant, ces preuves de l'industrie des hommes et de la bonté de la terre. On m'offre une grenade : elle est mûre et parfumée, et dans les échancrures de l'épaisse écorce jaunâtre, comme des rubis translucides, les grains de son cœur rouge chatoient...

Dans une des salles supérieures, des dattes achèvent de sécher sur des nattes toutes neuves. Je sors sur une des étroites plates-formes : le pisé du plancher est si léger, il a des trouées telles qu'une inquiétante vibration se propage aussitôt sous mes pieds... Mais si toute cette architecture est triste et ces matériaux misérables, si cette guelâa en elle-même ne consiste qu'en constructions simples et grossièrement superposées, la noblesse de son attitude, la dignité de son décor lui donnent d'admirables allures de château presque égyptien. Éternelle magnificence des choses de l'Orient ! Leur valeur intrinsèque est le plus souvent nulle, et elles tirent des monts, du ciel, de la terre et de l'eau

qui les entourent un inégalable prestige. Que sont donc l'harmonie et la richesse des jardins du Roi-Soleil à côté de cette tumultueuse splendeur ! Ou les marbres de Venise, près de la barbarie superbe de ces sombres murs de boue séchée, de ces roches échouées, de ces vastes entablements indestructibles ! Devant moi s'étagent de roussâtres falaises dénudées, puis viennent les plus merveilleuses variations : un ruissellement de sinueux bouquets de palmes haut jetés dans l'azur — entre les palmiers, des nappes d'orge naissante, d'un vert tendre comme une chanson, puis des monts gris, lointains, qui bloquent les arbres et les champs radieux, fermant pour un instant le paysage, et un monde d'ombres qui planent sur les cimes, minces, pointues, brusques, plaquées comme d'invraisemblables triangles de papier noir descendus on ne sait d'où. Les toits rouges des maisons, plats comme des terrasses, se rassemblent à ma gauche, se pelotonnent, se fusionnent, démantibulés, crénelés, rosacés et si proches les uns des autres qu'on dirait une vaste citadelle abandonnée, qui tombe en dissolution. Achevant cette masse inégale et informe, une coulée grêle de maisons jaunes, qui dressent des pointes effilées comme une série de clochers, et prêtent une note délicate, aérienne, à toute cette gran-

deur... Et, entre les palmiers, l'herbée, les fractions de village, l'onde coule, scintillante, fraîche, vive sur ses sables miroitants et ses galets polis, du plus énigmatique, du plus suave et perfide vert bleu. Ces eaux de rivière, dans l'Aurès, me font songer à des lèvres de femme, si fines et si fausses, voluptueusement heureuses de trahir en souriant : les lèvres d'une Marie Stuart d'Écosse, qui, avec tant de douceur, baisait Chastelard en le livrant...

Je vais maintenant entrer dans la vallée de Rassira qui est doublement épique : par ses légendes et par sa beauté. De Baniane à Roufi, nous escaladons encore des montagnes, grimpons encore des escaliers insupportables de rochers éboulés, puis la route passe à travers des ondulations grises, faites de pierres, de mottes, de trous, d'herbe rabougrie, d'une végétation ratatinée, poussive, inexprimablement ennuyeuse à regarder. Quelques notes seulement excitent parmi toute cette fatigante monotonie. Dans un bas-fond, soudain, une vision de couleur merveilleuse : des terrains bouleversés d'un rose sombre, en forme de croupes de vagues soulevées, qui s'arrêtent net contre des falaises d'un rouge ardent. Tout cela a l'air d'une mer cravachée par une tempête et subite-

ment pétrifiée dans l'acte même de briser ses murs encerclants. Je ne comprends pas comment ces flots figés, d'une nuance si profonde, ont pu surgir du sein de cette lépreuse monochromie. Et un village gris, bâti en hauteur sur de gris rochers à pic, tellement confondu avec la substance et la teinte des pierres qu'on ne sait quelle est l'œuvre des dieux et quelle est l'œuvre des humains — et dont l'unique moyen de communication avec le reste du monde est, sur une saillie aiguë, un précipice vertical qui se jette dans la rivière et dont on a sabré la face d'irrégulières taillades où dévalent des femmes, des chèvres et des enfants.

Et enfin, voici : une falaise absolument verticale, très haute, très compacte, très striée, d'un gris blanc égal et tout à fait laid, sur lequel, de temps à autre, traînent d'immenses taches noires qui se dégradent dans l'indistinct... Des ruines blanc gris sur les crêtes, et, piqués dans les ruines, irrégulièrement, des madriers de bois de palmier, poudreux, incolores, comme des gueules abîmées de vieux fusils impuisants, s'accordent à toute cette éteinte grisaille. Un ciel gris avec quelques profondeurs blanches...

Je ne distingue pas de maisons. Non seule-

ment ce n'est point suave, mais ce n'est même pas beau. C'est une formidable nudité simple, comme doit l'être le corps d'un cyclope dévêtu. Du reste, je n'essaie pas de savoir si j'admire ou non. La première impression que nous recevons des choses — l'instinctive — n'est point, il me semble, l'impression de leur beauté. C'est celle de leur grandeur. Nous avons commencé par trembler de crainte dans nos cavernes avant d'apprendre à jouir esthétiquement dans des musées, et l'empreinte atavique sur nos nerfs est restée, je suppose, indélébile. Moi, du moins, je juge de prime bord comme mes pères de la préhistoire — comme une sauvage — et, devant Roufi, je n'ai qu'une sensation de peur.

Cette muraille monumentale, si morne, si fermée, si farouchement désertique, ne m'apporte que des suggestions tragiques, des suggestions de passé légendaire, d'hostilité irréductible, de luttes dévastatrices, d'un sombre et âpre passé, d'un présent rude et misérable. Elle me paraît le symbole de la matière ennemie et immortelle, d'où aucune vie n'a jamais germé, et dont la mission, dans l'univers, est d'empêcher, par sa force malfaisante, qu'aucune vie germe jamais. A la voir, je deviens de plus en plus sûre qu'elle a vaincu, dans cette région, toutes les influences heureuses du soleil et de la

terre, qu'elle a détruit l'effort de l'homme infime sans même s'apercevoir qu'il l'avait fait, et, hypnotisée par sa grandiose, son aveugle face grise, je ne me rassasie pas de contempler sa solitude, ni son œuvre de hautaine et inflexible désolation.

Mais mon cheval, qui continue sa marche, me porte sur un nouveau sommet. L'horizon n'est plus bloqué : la vallée, à ma droite et à ma gauche, suit d'innombrables méandres. O le rayonnement éclatant, la gloire vivante, puisante, exaltée, l'épanchement de verdure magnifique et violente qui se révèlent à moi ! La pierre, qui a tout réduit, n'a point eu de prise sur la rivière. Ici, c'est le pur triomphe de l'eau. Comme pour protester contre l'humiliation de tous les autres éléments, elle a pris la plus éblouissante revanche. Sur les grandes bases de la falaise, les palmiers qu'elle anime se succèdent et, vus de haut, ils paraissent d'une densité et d'un luxe inouïs. Nappe sur nappe s'étalent les verts les plus luxuriants ; étendue sur étendue, les aigrettes, les dômes opulents s'entremêlent, si intenses contre la lividité maussade du rocher ! Et le feuillage n'est pas seulement du vert majestueux des dattiers : il se presse en forêts plus claires, plus tendres, en couleurs de fraîcheur et de jeunesse, en cou-

ronnes et bouquets et corbeilles d'arbres fruitiers, déjà épanouis. Sûrement, ce décor se définit et se résume dans la brillante richesse de ces plantes neuves d'un seul printemps, et dans la blême stérilité de la pierre, vieille de plusieurs fois mille ans...

Le bordj a été construit dans une fissure de la muraille qui me fait face, et il faut, pour y atteindre, traverser l'oued. Mais dans quels chemins nous plongeons pour ensuite remonter ! Les raidillons sont tels que j'ai le vertige, et l'énervement de mon cheval, qui glisse sur le cailloutis, la terre qui croule, traîtresse, sans lui donner le moindre support, la chute bruyante des pierres délitées, finissent par me démoraliser aussi. Je dégringole comme je peux au bas de ma monture et prends les rênes dans mes mains. Bienheureusement, je me souviens que je suis membre d'une *Société de Protection*. Et je déclare, digne, au *déïra*<sup>1</sup> qui m'accompagne, qu'il est contraire à ma conscience de pratiquer, en selle, une descente pareille... Cahin-caha, nous raccrochant l'une à l'autre, ma bête et moi dévalons le sentier. D'un côté, la rampe ; de l'autre, des herses de figuiers de Barbarie. Le sol est trop pierreux pour aucune culture. Quelques

1. Cavalier indigène de commune ou de poste.

pauvres maisons à mi-pente, ternes, frêles et écaillées... Et puis, dès que l'eau miraculeuse a pu s'emparer de la terre récalcitrante, quelle subite floraison de palmiers ! Si verts ! D'une si gracieuse prestance ! Les jardins s'étagent, bordés de pierres blanches qui luisent, ou de murs très bas. C'est un enchantement. N'était-ce pour les palmiers, je pourrais me croire dans ces paysages du Nord, si fins et féconds à la fois, où la jeunesse des choses est particulièrement charmante. Je pense à l'austère Norvège, à la Hollande sereine, où la verdure, quand les neiges strictes ont passé, émeut tellement... Les enclos ici sont trop petits, la palmeraie trop sinueuse pour offrir ces perspectives de temples byzantins qui sont une des plus graves beautés du Sud, que j'ai vues surtout sur l'Oued-Djedi, dans la petite oasis d'Ouled-Djellal, entre toutes exquise. Mais leur resserrement même leur donne une apparence plus riche, comme d'une robe éclatante de forêts... Voici que des troncs de dattiers forment une espèce d'arche, et la nature l'a revêtue d'une profusion de vignes couleur d'émeraude. Je vois de tous les côtés le plus radieux feuillage, des houles de choses tendres, des amoncellements de reflets verts, où des oliviers, dans ces vallées depuis le commencement des âges, allongent leur délicate silhouette argentée. Nous nous

arrêtons au bord de l'oued : les bêtes fourbues se baissent pour boire. L'eau est véhémement et joyeuse ; ses nappes sont si limpides qu'elles renvoient au ciel la teinte qu'elles lui ont ravie, et aux roches et aux arbres les images minutieuses qu'elles ont prises de leurs fouillis.

Sur l'autre rive, une escalade de tout point semblable à la descente, à travers d'identiques jardins, puis recommence à s'élever d'une poussée droite, presque verticale par endroits, la muraille blanchâtre. Pressés contre ses invariables parois, nous la gravissons en silence, conscients de plus en plus de notre chétivité, et après avoir passé sous les trouées de ses cavernes, près du défi de ses demeures, nous atteignons le bordj, juché cette fois entre deux bancs de calcaire humide, face à la rivière, tout au bord du monde.

Roufi me fascine à un tel point que j'y reste beaucoup plus de temps que je ne devrais. Il me semble que je m'y suis évadée hors de toute civilisation. Personne n'y parle français, pas même le gardien du bordj : il n'y a pas la moindre esquisse de boutique, même indigène. Nous ne prenons contact avec aucun habitant. Du reste, on n'en voit pas qui circulent : c'est à peine si je rencontre un homme qui traverse rapidement l'oued à pied, un enfant qui dégringole des décli-

vités invraisemblables, une femme qui les grimpe, portant son outre sur le dos. C'est, ici, le règne du roc.

La rive droite est dépourvue d'habitations normales. Les vestiges de demeures qu'on y découvre sont ceux des troglodytes qui creusèrent jadis des abris dans le rocher. Celui-ci, qui est tendre, doit facilement s'effriter ; il porte à des hauteurs et intervalles irréguliers des fissures béantes et longues, naturelles parfois, et parfois approfondies avec des pics pour abriter des maisons. Il y en a qui sont assez vastes pour recueillir tout un troupeau, d'autres qui sont simplement des cavités où les pâtres habitent au cours des mois d'été. Comme ils m'impressionnent, ces *afris* nus, noirs, qui, toujours les mêmes depuis des temps préhistoriques, ont vu passer tant d'identiques, de périssables générations!... J'y vois des traces d'auges grossières pour le bétail ; des fumées noires se sont répandues, fixées par l'humidité, comme des couches de lugubre peinture, sur la surface des pierres ; des mousses sombres les rongent imperceptiblement ; des fougères, plus délicates que des dentelles, grenat roussi et vert clair, pendent hors des ébréchures, et des sources fusent, si charmantes et tendres dans ce rigide paysage renfrogné, en filets ingénieux, diligents et agiles. C'est merveille de les

voir sortir de ces rochers méchants, car au-dessus et au-dessous des moindres crevasses, des sources, des fougères et des mousses — furieusement pressée de reprendre l'avantage dans le vide énorme — la pierre surplombe et rebondit. Les éléments l'ont si curieusement ravagée, — ils se sont acharnés si inexplicablement à choisir comme champ d'expériences seulement certaines de ses parties, que des blocs colossaux surgissent soudain, ici et là, sans que l'on sache pourquoi, gris brun, éclaboussés d'un rouge très laid et pâle qui ne s'enflamme même pas à l'heure du crépuscule — et ils se tiennent immobiles sur tous les périlleux passages, ajoutant encore à leur insécurité, retenus par une base si mince, en un si exact équilibre, qu'il suffirait, croirait-on, d'un simple coup d'épaule pour qu'ils s'écroulassent enfin et ensevelissent les êtres téméraires qu'ils ont si longtemps menacés. Et, les couronnant, gisent, décapités, foudroyés — tragiques d'une façon misérable — les débris des masures d'un ancien village canoné.

La rive gauche est habitée. Ses maisons sont d'un type distinctement aurasiatique : bâties de pierres blanches et d'argile, en lits séparés, grossièrement cimentés et étayés par des branchages. Elles ont deux étages : le premier n'est qu'une terrasse ouverte, en boue battue, toujours tourné

vers l'oued, et il a l'air, de loin, avec les barrières épineuses qui l'entourent, d'une excavation noire — une énorme face monstrueuse enchâssée dans un collier de maigre barbe grise, et dont quelque puissant explosif aurait fait sauter tous les traits. Quelquefois son deuil béant est barré de poutres, qui se chevauchent comme des bras de croix. Et tout cela est si haut, si distant, si peu familier, la vie qu'il représente est si spéciale, que sans cesse il faut se défendre de la crainte de s'être laissé glisser tout éveillé dans une fantasmagorie shakespearienne, et il faut se redire à voix haute que ce paysage est véritablement humain.

Les crépuscules sont toujours les mêmes. A Roufi, je n'en ai jamais vu de flamboyants. On croirait presque que les falaises déteignent sur le ciel. Très tard, chaque soir, je sors sur le balcon du bordj. Je regarde un soleil qui décline sans splendeur. Le mur de roches est plus blême que jamais, teinté d'une blancheur plus froide encore que celle du jour, et ses seules ombres sont d'un imperceptible bleu. Il ressemble à un glacier, tellement il est mort. Barrant ses fondations puissantes, coule toujours la ligne épaisse des palmiers rassemblés, noirs maintenant dans la lumière laiteuse. O simple et

éternel Orient! Comme chacune de tes heures, depuis ton antique origine, garde, à travers les siècles, les mêmes offices et le même visage! Des chèvres rentrent; des enfants appellent; des femmes attardées se hâtent, ployées sous leurs outres; un chien maintient son aboiement sur de longues notes mordantes, farouches mélancoliquement... L'eau chanté en froissant ses galets, et le bruit sans trêve de son puissant jagement emplît l'étroit passage auguste, et monte aux étoiles vertes qui commencent, très pâlement, leur vie brève de la nuit....

## III

C'est à Roufi que je lie connaissance avec Ouardi, la « rose », un des cavaliers de la commune. L'administrateur, M. Rémond, a bien voulu me l'envoyer, et il doit me servir d'escorte dans tout mon voyage. Il a ordre de veiller strictement à ma sécurité, mon confort, de m'accréditer auprès des cheikhs et de m'obéir. Il veillera et m'accréditera le plus fidèlement du monde, mais je ne lui arracherai pas le moindre acte d'obéissance. Malgré mes guêtres et mon panama, je suis une femme, et au sens de Ouardi, il sied que je ne l'oublie point. C'est le plus involontaire, le plus inconscient, mais le plus invincible des mépris. M. Rémond m'a livrée à un Larbâa, de Laghouat ma bien-aimée, prodigieusement souple d'intelligence, frondeur

et hâbleur volontiers, peut-être un peu vaniteux et ingrat. Il a acquis auprès de ses anciens maîtres militaires des habitudes d'autorité et d'honnêteté intransigeantes. Je ne sais si je ferais bien de compter sur son dévouement, mais j'acquerrai la plus entière admiration pour son habileté comme pour son esprit de ressource, et ses histoires me seront inappréciables. Il est jeune, grand, svelte et noir, le visage plein, ce qui lui donne, quand il me boude, un air d'enfant. C'est merveille que sa figure bronzée et durcie comme du cuir ait pu garder une telle mobilité ! Mais dans le cou, dans les mouvements, dans les dents blanches et les fortes lèvres retroussées, quelque chose d'indéfinissablement félin avertit qu'au fond, bien qu'il parle admirablement notre langue, et qu'il soit rallié au coopératisme, ses plus profonds instincts sont encore ceux d'un animal de chasse, beau, fort, et de primitifs appétits.

Ouardi, qui connaît l'Aurès aussi bien que sa propre ville — et c'est le plus fureteur des curieux — m'apprend beaucoup de choses sur la vallée. La tribu de Rassira comprend une douzaine de villages. Les habitants, qui sont d'origine berbère, sont séparés en deux fractions considérables ; chez l'une, la plus ancienne, les Ouled-

Allaoua, il est facile de reconnaître les Loua, la première des races berbères autochtones<sup>1</sup>. C'est chez eux que se retrouve la tradition d'une grande ville ouverte que jadis leurs ancêtres peuplaient, divisée en plusieurs quartiers et surveillée par un fort. Ces quartiers d'autrefois correspondent, au reste, à leurs sept villages actuels, d'une apparence navrante, disséminés sur un parcours de quelques kilomètres dans des montagnes pauvres et nues, et reliés par des chemins ruraux qui, chose remarquable, ont gardé la dénomination de *rues*. Ils sont bordés de pierres taillées, de tronçons de colonnes rondes provenant d'énormes ruines de monuments romains. On y trouve les restes d'un petit fort, El-Ksar, et, à proximité de Tahammamète, dans la forêt de Bouïmane, on rencontre une nécropole qui couvre des lieues et des lieues carrées, formée exclusivement de tombeaux mégalithiques, tels que l'étaient ceux des anciens Numides. Avec obstination et fierté, les Allaoua se défendent de descendre des Arabes. Selon eux, cette ville ouverte dont leurs légendes si orgueilleusement se souviennent, fut détruite après un siège effrayant, soutenu contre les Musulmans envahisseurs par les Romains fusion-

1. Voir à ce sujet M. Rinn, *Géographie ancienne de l'Algérie, Revue Africaine*, 1893.

nés avec les autochtones — qui, eux, primitivement, avant leur mélange, avaient peuplé des guelâas et des cavernes. S'ils sont aujourd'hui enfants d'Allah, c'est qu'après la défaite des *Roumis* le chef de ceux-ci dut accepter la foi<sup>1</sup>.

En aval des Alaoua vient la seconde moitié des Rassiras, d'extraction zénatienne : un saint homme de Tkout, El-Hadj-Azini, le pèlerin, chassé de son pays par l'irruption arabe, amena leurs pères dans la vallée au XI<sup>e</sup> siècle, et ces exilés, instruits par une dure expérience, perchèrent leurs villages en nids d'aigles sur les roches convulsionnées, le plus haut qu'il fût possible de vivre... Ouardi m'énumère ceux qui, avec Roufi, sont les plus typiques : Ouled-Yaya, Ouled-Mansour, Ouled-Mimoun, que je vais voir... Mais est-ce donc de leur descendance à moitié romaine que les Rassiras tirent leur fond de teint blanc et quelquefois des yeux magnifiques — d'un bleu clair, profond, ou du plus énigmatique gris? Est-ce aussi de ce legs de sang impérieux qu'ils gardent leur incessant besoin

1. Cela ne veut pas dire qu'on doit prendre au sérieux toutes les traditions aurasiques relatives à l'origine romaine des habitants. M. Gustave Mercier dit avec raison que ces derniers ont gardé un souvenir très vague de l'époque où ils étaient païens, ou tout au moins non convertis à l'islamisme. Il n'en faut pas davantage pour les autoriser à s'attribuer une origine romaine (Gustave Mercier, *Cinq textes berbères en dialecte chaouya*, 1900).

de guerroyer? Leur histoire est une perpétuelle bataille. Amour de la liberté et du changement, soudaine nostalgie d'émotions mortelles, brusques sursauts religieux — le moindre prétexte, le plus petit virement de leur instable sensibilité, les jettent dans des luttes meurtrières. Quand Sidi-Abdallah, le premier chef musulman qui tenta de réduire leurs montagnes, fondit sur eux après avoir forcé l'in vraisemblable défilé qui porte encore son nom — Foum-Abdallah, dans les gorges de Tighanimine — ils le lassèrent par l'opiniâtreté irréductible de leurs méthodes de combat. Après chaque journée de lutte, ils se retiraient dans leurs bois, passaient la nuit autour de leurs feux, pour reparaitre le lendemain comme les démons de leurs forêts, noirs de fumée, grimaçants de haine, aussi acharnés que la veille. Et Sidi-Abdallah, dans l'amertume de son cœur, les invectiva un jour ainsi :

Je suis fatigué, ô Aurès, montagne de l'impiété;  
Chacun de tes arbres a un homme pour le défendre;  
Ta viande ne cuit pas, ton pain n'est pas pétri  
Tu as de l'eau en abondance,  
Et cependant tes habitants sont malpropres;  
L'Arabe obéit à un clignement d'œil;  
Et le Chaoui n'obéit qu'à coups de massue.

Ouardi, à qui je récite le poème, a une moue de dédain : « Comme au temps de Sidi-Abdallah tu verras qu'ils sont encore... » Et, de fait, en

tous points, ils soutinrent jusqu'à nos jours leur belliqueuse réputation. Insaisissables dans leur pays de murailles perpendiculaires, dans leurs mystérieuses grottes obscures où ils s'évanouissaient comme des génies, aucun conquérant — carthaginois, romain, byzantin, arabe ou turc — ne put vraiment les soumettre à son joug ou à sa colonisation, jusqu'à ce que nous-mêmes leur ayons asséné les coups énergiques de Bou-Hamana, de Sérïana et, en 1859, celui de la destruction complète du village de Roufi... Ils eurent plus tard la permission de rebâtir, mais bien plus bas, sur des pitons inférieurs, et, au-dessus de leur têtes, les ruines crénelées de leurs maisons d'antan, à dessein laissées, s'imposent à leurs premiers regards et servent à les maintenir dans une profitable sagesse. Lors de l'insurrection de 1879, les Rassiras n'ont point bougé.

Les mœurs des gens de l'Oued-el-Abiod sont aussi particulières que leurs villages. Les bonnes terres ne sont point assez nombreuses pour être partagées entre toutes les tribus : de là, non seulement d'anciennes haines et invasions intestines sans fin, mais des biens de nature différente. Chaque tribu a quelques terres de labour, du côté boisé des montagnes : des jardins

dans les vallées, et des troupeaux partout où pousse un brin d'herbe. Pour tirer parti de ces ressources dissemblables, les Aurésiens sont réduits à mener une vie spéciale, pas tout à fait celle des ksouriens, ni tout à fait celle des nomades. Ce sont des sédentaires en continuelles errances. Ils bâtissent, sur leur terrain de parcours, plusieurs *décheras* qu'ils habitent seulement à la saison propice, mais dont ils gardent, même désertées, la possession. En hiver, ils descendent dans les plaines, se rapprochant du Sahara même quand leur troupeau ne compte qu'une demi-douzaine de bêtes, pour faire paître chèvres et moutons. Au printemps, ils remontent sur les grandes buttes, où, grâce aux pluies, les *atils*<sup>1</sup> se sont recouverts d'orge grandissante. Après la moisson, pendant l'automne, ils s'installent au flanc des rocs, parmi leurs vergers, afin de procéder à la récolte des fruits. Ils ont aussi des tentes aux bandes longues, rouges et noires, comme celles des Ouled-Nails. Quand ils quittent leur principal village — celui qu'ils ont bâti le plus haut et qu'ils habitent le plus longtemps — ils vident complètement les mesures, ferment les portes avec des clefs lourdes, mettent le gros de leurs

1. Champs cultivés l'année précédente et laissés en jachère.

provisions annuelles dans leur guelâa gardée, et chargent leurs mulets, leurs ânes et leurs femmes de sacs de farine, de fruits secs et de dattes, d'ustensiles en bois et en poterie, d'outres en peaux de bouc, de nattes et de tapis de haute laine. Que de fois, en parcourant la vallée, je les ai vus ainsi ! De longues, longues théories cheminant avec prestesse... Elles n'ont pas la majestueuse, l'émouvante solennité que donnent les chameaux et les *bassours*<sup>1</sup> aux caravanes du Sud, mais elles sont vives, agiles, souriantes, et le spectacle qu'elles offrent rappelle plutôt une excursion que les émigrations bibliques. Ces petits ânes qui vont si vaillamment sous leurs fardeaux, ces mulets dignes, au pas égal et doux, portent souvent, juchés au milieu des plats et des outres, des provisions et des nattes roulées, la plus comique excroissance : une poule, un chat particulièrement aimé, un chevreau nouveau-né, ou un tout petit enfant dont la minuscule tête noire, les grands yeux brillants, le rond visage grave, mettent la note la plus amusante dans le chaos des objets... Je ne sais comment tout ce monde tient : rien n'est attaché, et cependant les petites bêtes ne se sauvent pas, ni le petit humain ne dégringole.

1. Sorte de palanquin porté par les chameaux des caravanes et où les femmes s'enferment.

Puis viennent les jeunes femmes, vraiment très belles — des figures dévoilées, pleines, fermes, des yeux éblouissants et le plus rapide des sourires. J'aimais les voir casser des amandes : le fruit n'était pas plus blanc que leurs dents. Les hommes basanés, rudement mâles, les encadrent, et enfin suit, décharné, résistant, doué de la vitalité la plus extraordinaire, courbé aussi sous sa part des charges, le peuple des vieillards.

C'est à ces habitudes, à cette nécessité de pérégrination, qu'il faut attribuer, je pense, l'esprit particulièrement frondeur et belliqueux, la sauvagerie plus persistante des Chaouyas de l'Oued-el-Abiod. Il est de toute évidence que dans une vie de déplacements rapides et incessants comme la leur, on doit apprendre à s'en tenir aux seuls besoins fondamentaux. S'il est vrai que la civilisation est simplement la multiplicité des exigences, ils n'ont pas encore eu la possibilité de se civiliser, puisque la vie des villes leur est interdite qui, avec ses moyens méthodiques de contrôle, d'ordre et de relations, le mode fixe de ses institutions, peut seule favoriser le développement des désirs. D'autre part, en tant que nomades, ils échappent assez facilement à l'action resserrée et immédiate des lois, et, de ce fait, gardent volontiers leur

caractère incoercible. Dans le cas où l'autorité tenterait des représailles, ils ont comme arme de défense la fuite. Elle leur est facile, à eux quasi-vagabonds, qui ne se sont point voués à l'exploitation d'une unique et immuable parcelle de terre. La nature de leur pays, en outre, n'a pas encore rendu possible la création des grandes routes nombreuses, qui seules mettraient un terme à leur isolement, et, par des contacts, atténueraient leur presque farouche exclusivisme. Enfin, nature et coutumes combinées retardent fort malheureusement l'établissement des écoles. Il n'en existe pas de M'chounèche à Arris, le long de l'Oued-el-Abiod, tandis que la vallée de l'Oued-Abdi en compte quatre, et celle de l'Oued-Taga, au moins deux. Et pourtant, dans aucun pays de l'Algérie, sauf la Kabylie, je n'ai senti comme dans l'Aurès quelles chances brillantes de succès aurait la nouvelle conception, le nouveau programme de colonisation qu'élabore si lentement, si douloureusement, mais avec tant de tenace idéalisme, notre moderne Europe : le médecin, l'instituteur et l'agronome. Ces Berbères de l'Aurès sont nettement éducatibles. Ils ont, tout d'abord, ce tempérament travailleur qui est la base essentielle de tout progrès. On n'a qu'à regarder leurs jardins — souvent des miracles

d'industrie et de vaillance, qu'ils ont arrachés pouce par pouce à la pierre, à l'eau, qu'ils développent malgré les caprices et les duretés du climat si variable, sur les flancs rocaillieux des montagnes, sur les bords des plus petites séguias — pour tenir en admiration profonde leur qualité maîtresse d'acharnée persévérance. Aussi bien, les montagnes les ont-elles imprégnés de leur propre esprit. Je ne sais rien, dans le monde, qui donne, comme les montagnes, l'impression de l'absolue indifférence, et qui la communique comme elles aux humains. Elles sont tellement indifférentes qu'elles restent à jamais invaincues. On peut les violer, mais on ne les possède jamais, et quelques heures après avoir été foulées, elles précipitent une avalanche et ne se souviennent plus des hommes qui avaient cru les prendre. Elles infligent la défaite, elles endurent le succès sans que leurs cimes se relèvent ou s'abaissent, sans que leur grandeur varie. Sur leurs hauteurs, à la pointe même de leur âme, les éléments sont toujours en paix. Leur message est celui de l'invincibilité. Je comprends pourquoi les Aurésiens, qui sont ses fils, ont comme irréductible fonds la patience et l'insensibilité.

Les Chaouyas, en général, sont tous intelli-

gents. C'est naturellement la génération grandissante qui m'attire le plus, et, dans les écoles, que j'essaie surtout de visiter pendant les heures de classe, je regarde avec un intérêt immense ces jeunes visages, rudes toujours il est vrai, mais souvent ouverts, et dans tous les cas, — avec leur fond de teint blanc qui transparait volontiers sous le hâle de la peau durcie et leurs singuliers yeux si fréquemment clairs, profonds et lucides — cent fois plus ressemblants à une race européenne qu'à une race orientale. Même si je ne connaissais pas leurs origines ethniques, je me douterais que je suis en face d'un peuple qui se rapproche de nous. Les femmes et les enfants sont aussi actifs que les hommes : les petits, à un âge où nous les conduirions encore par la main, sarclent les jardins, aident à laver. Les femmes ont des besognes littéralement écrasantes. Outre les travaux de ménage qui échoient à toutes les femmes, Chaouyas ou non, elles escaladent les crêtes pour chercher les branchages, le bois mort nécessaires à leur cuisine; elles dévalent jusqu'aux rivières, plusieurs fois par jour, pour remplir leurs pesantes peaux de bouc; elles tissent les burnous et les couvertures; elles font la moisson; elles pétrissent et cuisent la terre glaise pour fabriquer leurs ustensiles de poterie. Et, entre deux

tâches, elles enfantent. Les instituteurs que j'ai rencontrés dans l'Aurès m'ont tous dit que leurs élèves *apprennent le français plus facilement que l'arabe*<sup>1</sup> : étrangers pour étrangers, ils ont encore su reconnaître que notre civilisation aboutissait à des résultats pratiques plus profitables... D'ailleurs, leur ouverture d'esprit, leur latente adresse, leur faculté profonde d'adaptation ne sont pas paralysées, comme chez les Arabes, par leur foi religieuse. A l'ardeur assez tiède de leur mahométisme sont mêlées passablement de conceptions et de coutumes païennes. J'ai eu l'impression aiguë que leur barbarie est due aux conditions matérielles de leur vie — à *d'extérieures contingences* — aucunement à une invincible conformation de leur nature ou de leurs hérédités. Ils seront plus habiles, plus productifs — des valeurs sociales définies et considérables — quand nous aurons percé leurs montagnes, relié leurs villages, et que nous leur aurons donné les connaissances auxquelles, enfermés dans leur massif, luttant contre la terre et les hommes pour pouvoir tout simplement vivre, il leur a été, en toute équité, absolument impossible d'atteindre. Pour le reste, ils ont les qualités et

1. Les Chaouyas ne parlent pas arabe : leur langue en est complètement différente.

les défauts des montagnards : probes et assez avarés, francs avec rudesse, endurants, âpres et passablement brutaux. Ils sont d'une cruauté extrême pour les femmes adultères : celles-ci étaient souvent égorgées; on réduisait leur chair en *gueddid* (lanières de viande séchée) que l'on exposait sur des jujubiers sauvages, et les chacals et les oiseaux du ciel passaient la journée autour et les dévoraient jusqu'à ce qu'il n'en restât plus<sup>1</sup>. Aussi les femmes sont-elles, dans la vallée, d'une judicieuse vertu. Si quelques-unes ont malgré tout des amants, ce sont là des liaisons clandestines, entre gens du même village, et il existe fort rarement des *azrias* — femmes libres, une des institutions qui m'intéresseront le plus dans l'Oued-Abdi — ou des courtisanes professionnelles. La rigidité de l'Oued-el-Abiod a également proscrit les cafés et les danseuses. Ses fils, assez curieusement, n'ont point éprouvé l'irrésistible besoin d'agré-menter de façon folâtre leur fruste, laborieuse et pénible vie.

Ouled-Mimoun, un des petits villages des Rassiras, comme d'habitude planté sur un piton.... Je traverse l'oued qui, ce matin, vu de

1. M. Gustave Mercier, *Cinq textes berbères en dialecte chaouya*.

près, est blanc et kaki; mais il faut bientôt abandonner ma mule et monter les raides déclivités à pied. Au lieu de rocs nus, ici sont des monts bruns, mouchetés de jardins vivants aux touffes d'arbres verts, merveilleusement frais. Mais les sentiers sont des escaliers épuisants, et à chaque pas, je déclenche une minuscule avalanche de pierres. Je croise, en grim pant, des femmes et des fillettes qui descendent. Elles vont chercher de l'eau. Elles portent chacune une outre dégonflée, lamentable et barbare en même temps, comme toutes les choses qui sont primitives, et à la main elles tiennent des nattes d'alfa tressé en rondelles dont elles envelopperont l'ustensile rempli avant de le hisser sur leurs épaules. L'eau, ainsi, ne suintera pas sur leurs pauvres étoffes...

Dès que nous arrivons au village, de toutes les portes, les rues et les terrasses, les femmes font irruption comme un torrent. Ouardi n'a aucunement besoin de leur assurer que je suis une des leurs; elles ne sont point effarouchées. Elles nous entourent avec toutes sortes d'exclamations bruyantes, mais elles n'essaient pas de dissimuler le moins du monde que Ouardi les intéresse autant que moi. Je ne sais si leur joyeuse hardiesse est due à l'absence des hommes — qui sont presque tous occupés aux

jardins — mais elle me convient admirablement, car je puis voir tout à mon aise ces figures robustement épanouies s'allumer de la plus franche gaité. Elles sont rondes, ouvertes, curieuses, avec, malgré leur teint bronzé, des illuminations d'une naïveté enfantine. Les yeux étincellent, les dents blanches resplendent, le sourire est spontané. C'est de la vraie jeunesse vigoureuse, comme celle des plantes qui ont poussé à l'air. Rien de l'étiollement pâle, du charme si languide des ksouriennes arabes, ou de l'émouvante suggestion d'amertume qu'elles donnent si souvent. Les toges arrondissent encore les gorges, et sur les hanches opulentes, des pièces d'étoffe colorées, insérées dans le vêtement noir comme des cuirasses, donnent des courbes voluptueuses aux ventres simplifiés. Ces femmes n'ont rien de mystérieux : l'imagination ne pourrait s'exalter pour elles. Même les voiles qui tombent, droits, sans cacher leurs traits, les enjolivent sans les ennobler. Même les bijoux qui les chargent sont coquets et féminins — futiles — plutôt que solennels : chaînettes, pierres rouges, du faux, de l'argent modeste, des miroirs pendus aux tailles, des cercles enfilés dans le lobe supérieur de l'oreille et si massifs que tous les trous sont devenus de grandes déchirures verti-

cales. C'est pénible à regarder. Une animalité trop saine, trop véhémente, émane de ces corps puissants, de ces visages simples, pour faire appel, chez un homme, à d'autres puissances que le véhément et sain désir. Le seul signe de timidité qu'elles donnent est parfois de passer leurs mains brunes sur le bel arc de leurs lèvres, dans l'effort vague de les cacher...

Tout autour du village, court une galerie recouverte, moitié rue, moitié ouvrage de défense : il faut la franchir pour pénétrer jusqu'aux maisons. Les portes s'ouvrent magiquement devant moi : je ne suis plus ici dans le *shtett* de Laghouat où les habitants se barricadaient ! Je pénètre, avec mon cavalier, dans la même chambre, répétée à l'infini. Elle est petite, elle est noire, elle est chaude ; ses murs sont enduits des dessins d'incalculables fumées. Le plus souvent, on ne l'a point dotée d'une fenêtre — et pourtant les Chaouyas n'ont pas l'excuse des gens du Sud qui, au moins, pour expliquer leurs ténèbres, allèguent l'insupportable agacement des mouches. Les coins sont occupés par des branchages desséchés et grissâtres qui s'éploient et piquent au passage ; de simples nattes roulées qui servent de couche le soir ; de grossières étagères vernies par la fumée ; de la poterie, des jarres, des sacs en laine vive

et les éternelles peaux de bouc qui s'accrochent aux barbares madriers. Aucun ordre, aucune tentative de classement. Ce qui est nécessaire à la vie affleure à même le sol et y restera jusqu'à l'émigration prochaine. Ainsi vivent les bêtes, qui ne compliquent ni ne hiérarchisent leurs besoins.

Une très petite porte en bois que je prends d'abord pour un volet, close par le loquet volumineux particulier aux Chaouyas, s'ouvre sur une pièce carrée, avec un toit, mais encerclée seulement de trois murs. La place du quatrième est prise par un grand vide qui regarde l'oued directement. C'est la grange. On y dort, quand la chaleur dépasse les limites du sens commun; et elle sert, en tous temps, d'une guelâa en miniature: Une confusion bizarre : des couffins, de la farine conservée dans des peaux de mouton, des paniers très évasés, des meules de pierre, du sel en petits éclats blancs. Provisions, ustensiles, loques, — grenier et poubelle.

Le toit et le plancher se prolongent par ces fines poutres de branches d'arbres fruitiers, qui éveillent en moi, invariablement, des images d'armes guerrières. Mais ce support n'empêche pas la grange d'atrocement branler : les interstices sont tels qu'un petit enfant y passerait tout entier, et j'arrête précipitamment des bam-

bins, tout ronds, tout gros, presque nus, qui s'approchent en vacillant sur leurs grasses jambes courtes, sans qu'on les surveille, jusqu'au bord des trous...

On m'apporte hospitalièrement de la galette, des dattes et du lait de chèvre dans des vases de poterie, fabriqués par les femmes, qui me rappellent étroitement les plats kabyles... Dans les uns et les autres résident de fortes réminiscences d'une invraisemblable antiquité : ressemblances avec la poterie chypriote, 2 000 ou 2 500 ans avant J.-C., disent les uns; identité complète, disent les autres, avec les « terramares » de l'Italie du Nord. Dans tous les cas, le problème ethnographique que cette céramique pose est extrêmement curieux. Et, pendant que, suppliée par la nécessité absolue de faire honneur à ces multiples offrandes, je bois avec résignation l'horrible petit lait qui fera chavirer ensuite tout mon itinéraire, devant moi dure la haute et morne vision qui s'incruste dans mes yeux comme une hantise : les pointes démantibulées du Roufi de naguère, la pierre renfrognée des gorges, ni blanche maintenant, ni jaune, ni grise, mais d'une indéfinissable teinte de sépulcre, couleur de mort et de temps, sabrée de ses cavernes horizontales comme des blessures; sous cette désolation, les fraîches et rejaillissantes

feuillées des jardins et, tout au bas de ce décor d'abîme, l'eau vive et verte, l'eau glorieuse, qui palpète dans un rythme incessant.

Ouled-Mansour... Je retransverse l'oued — car la *déchera* d'Ouled-Mansour, bien qu'éloignée de Roufi, se trouve sur la même rive — et laissant tout de suite nos bêtes à un petit berger, nous nous mettons en devoir de monter un escalier tel que je n'en rêvai point même dans des cauchemars. Ouled-Mansour est bâti sur une plateforme haut perchée sur une falaise affreusement abrupte. Il est protégé à l'est par des hauteurs déchiquetées, faites d'aiguilles et de pics. Le seul côté à défendre est celui de l'ouest, où les monts, en s'inclinant graduellement, viennent avec quelque douceur se souder à la plateforme. L'escalier, qu'un seul gardien déterminé peut facilement défendre contre toute une troupe d'agresseurs, a été creusé dans la face de la falaise qui longe la rivière.

Quelle œuvre ! D'abord, des blocs de pierre grands et petits, groupés n'importe comment, au hasard d'anciens éboulis. Mais ils ont bientôt fini d'être tombés, et les marches de l'in vraisemblable échelle se composent tout simplement des saillies et des échancrures du roc nu, si lisses, si vernies, rendues d'un poli si traître

par l'action du soleil et des pluies, par le frottement de tous les pieds montagnards nus qui, pendant des siècles, ont passé et repassé sur leurs surfaces planes, qu'il est impossible de s'y maintenir dans des bottes. Il faut enfin que je me déchausse. Naturellement, il n'y a point de rampe, et aggravant leur malice, ces marches infernales n'ont même pas consenti à se succéder en ligne droite : elles se tordent et se retournent, zigzaguent et serpentent, et, à chacun de leurs angles, le vent qui grimpe et dévale sans ordre, en même temps que moi, en hurlant comme le possédé qu'il a été toujours, m'attend pour m'asséner une bourrade formidable. Mais que suis-je donc venue faire dans ces précipices, moi qui ne puis regarder par une fenêtre sans éprouver jusqu'au vertige l'attraction immédiate du vide ! Je ne puis songer à redescendre : je fixe les yeux, pierre par pierre, sur les seuls rebords où je vais poser les pieds, et je continue l'ascension sans lever la tête — je sens que c'est en ce moment une précaution vitale — et de toute mon âme j'anathématise l'Aurès...

Au bas du village, comme à Ouled-Mimoun, un large couloir irrégulier, à toiture, qui encastre tout le piton. Comme à Ouled-Mimoun encore, de petites rues étroites grimpantes, des

maisons si noires et si malsaines qu'elles ressemblent à des abris pour animaux, des granges qui béent, d'incolores branchages qui pendent, des chiens, féroces comme des loups, qui aboient, des femmes sur les terrasses noires — rose cru, rouge enflammé, avec toutes sortes de fins lisérés coloriés bordant les robes, de fins tatouages de compliquées croix bleues sous leurs turbans violets, portant, très droites, sur leurs orgueilleuses poitrines, leurs parures d'argent travaillé. Elles me saluent de la même antique façon : la main ouverte contre le front, la paume dehors. J'aime le geste, qui a de la grâce et de la noblesse. Les femmes d'Ouled-Mansour sont renommées pour être, dans tout l'Aurès, irréprochables et belles. Je ne sais rien de leurs mœurs, mais elles justifient leur réputation de beauté : je vois là des yeux gris et glauques, grands, profonds, étranges, des traits fiers et purs, des ovales de visages impeccables, des teints d'une harmonieuse chaleur, dont la perfection ne sera, nulle part autre, égalée. Les enfants sont éveillés et malpropres, mangés vifs par les mouches, dont le bourdonnement dans ces rues, où tous les déchets attendent leur dissolution pour disparaître, agacent les nerfs jusqu'à en crier. Mais comment dénoncer cette saleté quand je songe à l'infamale échelle qui est le seul

moyen pratique de parvenir à la rivière ! Les vieilles, accroupies près des portes entr'ouvertes, dans des vêtements déchirés et sordides, qui n'ont pas l'air d'appartenir aux corps squelettiques sur lesquels leurs plis se cassent, ont des quenouilles dans leurs mains plus plissées que celles des Parques. Elles filent sans trêve la laine pour les burnous, les gandouras, les manteaux des femmes, les *tellis* des selles des mules, les longs sacs aux couleurs vives qu'on remplit de provisions. Dans des peaux de bouc sont empilés les poils de chèvres et la laine brute. Deux planchettes plates de bois sont hérissées, comme de dents, de morceaux courts de fil de fer. A mesure que, vigoureusement, les vieilles mains expertes frottent la laine rude entre ces cardes rustiques, l'amas d'ouate grise s'effiloche, s'éclaircit, s'affine ; d'autres tisseuses s'en emparent, la piquent sur un peigne grossier, et du geste le plus alerte l'enroulent en longs fils minces autour de la quenouille noircie, vernie par un travail héréditaire — outil si familier que souvent, même lorsqu'elles ne s'en servent guère, elles le gardent attaché sur leur taille, au milieu de leurs bijoux.

Mais les dieux sont au bout de leur mansuétude... Je savais bien. J'avais trop joui, et je ne

l'avais pas assez caché... Il faut aller de par leur monde avec une face désespérée, pour qu'ils ne s'occupent pas de vous. Pour me rappeler dûment à mes obligations de tristesse, au sortir des gorges de Roufi, ils me clouent sur mon cheval par une des plus formidables crises de douleurs que j'aie jamais ressenties. Nous devons aller, Ouardi et moi, explorer le territoire de Tkout. Je voulais voir le rouge village s'agrippant au flanc rouge de la montagne, entouré de ses jardins étagés et de ses hauts champs de maïs vert; la magnifique vieillesse de sa fontaine romaine qui déverse véhémentement, d'un rocher énorme, son intarissable flot d'immatérielles couleurs. Je voulais voir ses filles dont la réputation est telle qu'on vient de tous côtés les courtiser. (Un dicton arabe enjoint au voyageur qui part pour Tkout de prendre avec lui des provisions en grand nombre, car là-bas la vision des femmes l'émerveillera tellement qu'il ne songera plus à manger.) Ces montagnardes ont gardé le plus majestueux type romain; elles se revêtent encore de longues draperies blanches rayées de rouge, et la conscience de leur beauté les rend tellement sereines, tellement indifférentes qu'elles s'exposent sans émoi, presque comme un devoir, ainsi que font les reines, aux regards étrangers. — Je voulais

voir cette Chaouya singulière dont l'histoire ressemble à une légende : M'barka, une jeune fille d'à peine dix-huit ans, qui se refuse au mariage, rase ses cheveux, s'habille en homme, porte un fusil, garde ses troupeaux, va au marché de Biskra commercer elle-même, et a tué d'une balle, il y a quelques mois, un homme qui menaçait de la violer<sup>1</sup>. Le fait est qu'elle est vierge : il n'y a point de licence dans son histoire. On l'acquitta, mais elle dut payer, selon la coutume, la *diya*<sup>2</sup> à la famille du mort. J'ai la vision de l'extraordinaire cérémonie. Quel legs d'un peuple sauvage et réaliste! Les parents de la victime attendent, devant leurs huttes, que les parents de l'inculpé — humiliation première — vingt hommes, dix femmes, burnous blancs et draperies noires, faces mornes et têtes courbées, lentement, douloureusement, les mains liées derrière le dos, se présentent à eux, portant, avec la somme d'argent préalablement convenue, le beurre, les moutons, la semoule nécessaires au repas de réconciliation. La famille du criminel élève la voix dans une espèce de plainte : « Nous

1. Selon l'opinion d'un des administrateurs-adjoints de la commune, très averti des gens et des choses de l'Aurès, il n'y eut point tentative de viol, mais meurtre de la part de M'barka après une querelle provoquée par les railleries de son voisin. Mais dans ces crimes indigènes commis sans témoins dans la *dachla* sauvage, comment reconstituer l'exacte vérité?

2. *Diya*, prix du sang.

sommes venus à vous, faites ce que vous voulez de nous... *Samhouna, Samhouna*, pardonnez-nous, pardonnez-nous!... » N'y voit-on pas la vieille notion barbare de solidarité israélite, où toute la famille — même toute la tribu — était châtiée pour la faute d'un seul de ses membres? Et les parents de l'assassiné répondent par une autre formule : « Si Dieu vous pardonne, nous vous pardonnons aussi. » Les mains sont détachées, les groupes fusionnent et s'embrassent; on se livre dûment aux rituelles lamentations, et le repas a lieu. « *Ikt bit rabi* », disent les réconciliés. C'était écrit. La *diya* varie de 500 à 2 000 francs, et sur ce prix, chacune des femmes qui ont préparé le festin prélève une certaine part. Mais je ne sais si cette paix n'est pas plus apparente que profonde, car toutes sortes de crimes, à leur surface inexplicables, se révèlent être en dernière analyse la vengeance de meurtres que les *diyās* n'ont pas suffisamment expiés.

Je voulais voir encore la *dachla*, ce désert de montagne, effroyable mêlée de pierres et de terre rouge, découpée, ravinée, un lavis gigantesque de sillons et de ressauts; sans eau, sans herbe, domaine du plus féroce soleil, nue, sauf pour l'épouvante qui l'habite. — Je voulais voir, par-dessus tout, la Roche Géminienne qui

éveille en moi, comme toutes les choses qui prêtent à une précise évocation historique, l'excitation la plus passionnée, la plus nostalgique de mon imagination. Je sais qu'en 539 de Jésus-Christ, Iabdas, roi de l'Aurès, après avoir battu Gontaris, général byzantin, est défait par Solomon à Babosis et rejeté dans ses montagnes. Il s'établit avec les siens sur les cimes de l'Aurès, en un endroit nommé Toumar, s'élevant au milieu d'une ceinture de précipices, et caché par des rochers et des escarpements abrupts, où il avait su habilement accumuler les approvisionnements et l'eau. Il plaça, pour plus de sûreté, ses femmes et ses trésors dans une vieille tour construite sur un roc à pic, émergeant au milieu des précipices et appelée par les indigènes la Pierre Géminienne; fortresse très petite, il est vrai, mais qui, grâce à la nature des lieux, offrait un refuge assuré et inviolable. En admettant même que l'on découvrit la tour, Iabdas la croyait imprenable par la force<sup>1</sup>. Cette « Pierre Géminienne » de Procope est la Djemina des Chaouyas d'aujourd'hui. Or, les Byzantins se dirigent sur Toumar,

1. Récit de Procope, *Guerre des Vandales*. Voir à ce sujet l'érudite étude de M. Rinn, *Expédition du général Solomon, Revue africaine*, dans laquelle j'ai trouvé des détails topographiques fort intéressants.

et les Aurésiens restent immobiles. L'escalade semble impossible, et l'armée gréco-romaine se met à « cruellement souffrir du manque d'eau, réduite qu'elle est à la ration d'un seul calice par homme et par jour ». Puis, au moment où l'armée assiégeante, déprimée par l'inaction et la soif, tombe dans un tel découragement que Solomon est obligé de relever par une proclamation le moral de ses soldats, un fantassin nommé Gezo, explorant pour son compte les alentours du lieu, trouve un passage si étroit qu'un seul homme peut le franchir. Sous les yeux stupéfaits de ses compagnons, il s'y engage, tue les trois sentinelles ennemies accourues pour le défendre — ne se rappelle-t-on pas le dévouement épique d'Horatius Coclès, sur le pont du vieux Tibre, luttant contre les Étrusques, qui, sur l'étroite passerelle, ne peuvent l'attaquer qu'un par un? — et l'armée byzantine soulevée, enthousiasmée, sans même attendre de signal, se jette comme une troupe de démons sur la montagne, tandis que les indigènes stupéfaits disparaissent miraculeusement par des chemins connus d'eux seuls.

Toumar pris, la découverte finale de la Roche Géminienne est inéluctable. On savait qu'Iabdas, en s'enfuyant, n'avait pu prendre avec lui ses femmes et ses trésors. Les Byzantins cherchent,

et en cherchant, pour se garder, construisent les ouvrages défensifs qui constellent toute cette contrée, — Saghida, Aïn-Tine, Enchir-Mendra, Diar, — et la laissent remplie de noms bizarres que les indigènes ne peuvent expliquer, mais qui sont tous relatifs à la recherche d'une femme noble, et d'immenses richesses. Et, un jour, par hasard, au milieu des murailles de pierre, des têtes crénelées des montagnes, du chaos des éboulis, on aperçoit un fantastique rocher du haut duquel, sur une plateforme où est bâtie la guelâa traditionnelle, un vieux gardien et des princesses berbères rient, rient, orgueilleusement, ironiquement, des soldats qui les regardent.

Les faces grises du bloc sont totalement à plomb. Leur vue seule engendre le vertige. A part l'altitude et la glace, elles ont réuni toutes les terreurs des Alpes. Pour les escalader, il faut les mêmes équilibres, les mêmes accrochements, un identique élan. Aujourd'hui, seuls les gardiens qui sont dans la force de l'âge montent par le côté ouest, mettant leurs pieds dans des marches blanchâtres taillées dans le roc, de chaque côté d'une monstrueuse fissure — et encore, dans un endroit d'une difficulté formidable, se font-ils hisser jusqu'à la guelâa par la corde d'un treuil... Mais les princesses ber-

bères n'eurent point raison de rire, car un soldat byzantin, de nom inconnu, sous l'aiguillon de la vanité et de la convoitise, eut un accès de telle vigueur qu'il sauta de rocher en rocher, glaive en main, jusqu'à la plateforme. La tête coupée du vieux gardien fut lancée dans le tragique abîme, les femmes furent données aux vainqueurs, et Solomon, avec les trésors, construisit pour Byzance, dans l'Aurès, des routes et des forts.

... Je voulais voir encore tant d'autres choses!... Mais tout ce que je puis faire, c'est d'enlacer le cou de mon cheval, afin d'amortir un peu les secousses qu'il me prodigue généreusement, et conjurer Ouardi, avec des cris, de m'amener quelque part où je pourrai m'étendre. Le bordj de Tkout est bien trop loin. Ouardi, qui en certaines choses est impitoyablement Arabe, me laisse lire sur son visage tout son mécontentement. Si je n'ai pas la résistance des hommes, au nom d'Allah! pourquoi tenter de vivre leur vie? Il va falloir aller à Tifelfel, où le cheikh, un de ses grands amis, me laissera dormir dans la chambre des hôtes. Et pour le coup, pleinement consciente de mon infériorité irrémédiable, je remercie ce mâle condescendant avec beaucoup d'humilité.

Mais, en chemin, Ouardi s'humanise. Et pour que j'oublie mon infortune, il me propose de me raconter des histoires chaouyas dans leur forme originelle. Il a soin de me prévenir que, puisqu'il emprunte la manière locale de les narrer, elles ne seront pas de beaucoup aussi belles que les histoires arabes. Les Berbères ne sont que de médiocres conteurs. D'une part, leur langue est moins riche, moins souple, elle ne contient pas cette étonnante opulence de synonymes qui permet à l'Arabe de dire cent fois la même chose sans se répéter. Puis l'esprit n'est point identique : le Berbère est plus direct, concis, ramassé, en un mot bien moins poétique. On ne trouve point chez lui de strophes exaltées à l'amour ou au combat : il énonce des faits, et ses légendes sont plus terrifiantes que romanesques. Il met en œuvre, naturellement, les *afris* des montagnes, les cavernes des rochers, les ogres qui les peuplent — êtres indéfinis, effrayants, qui se nourrissent de chair humaine, et amoncellent os et trésors dans leurs excavations profondes et ténébreuses. L'intime férocité du fond berbère apparaît dans tous les récits, d'autant plus saisissante qu'elle n'est pas atténuée par des images. De quels cerveaux primitifs sont-elles sorties, ces histoires, et quels mêmes cerveaux y prennent encore plaisir!

Selon l'immémoriale coutume musulmane, ce sont les très, très vieux, accroupis autour des feux crépitants qu'on allume en plein air le soir, qui débitent ces légendes — coffrets clos qui renferment, immuables, l'esprit même de la race, et que jamais nous n'essayons d'ouvrir — tandis qu'en cercles immobiles les attentifs auditeurs silencieux ne se lassent point d'écouter et de frémir.

Et voici ce que Ouardi me raconte, afin de relever mon courage, tandis que nous marchons vers Tifelfel sur les crêtes arrondies de monts bas et calmes, qui vont enfin aboutir à une admirable plaine accueillante, dont les champs verts et les lointains rouges font une large et sereine symphonie...

## IV

LÉGENDE DU DJOUAL, DU MESLEM  
ET DE L'OISEAU MIRIR<sup>1</sup>

Un homme de Nara était parti pour la chasse, un musulman. Il arriva dans le pays des Halaoua. Tout en chassant, il trouva une caverne. Il y entra; il y trouva une jeune femme et sept enfants. La femme lui dit : « Que viens-tu faire? — Je me promène, je chasse. » Elle lui dit : « Va-t'en. Si mon mari te voit, il te tuera et boira ton sang. » Cet homme était un Djoual, Romain, géant. Elle ajouta : « Mais je te sauverai, si tu veux. Cache-toi, et quand le Djoual viendra, cours vers lui et prends-lui les seins. » L'homme se cacha. Bientôt le Djoual arriva, il s'assit et dit à sa femme : « Je sens l'odeur d'un

1. Légende chaouya traduite par M. Masqueray, *Voyage dans l'Aouras*, Bulletin de la Soc. de Géographie, juillet 1876.

Meslem. » La femme dit : « Il n'y a pas de Meslem-ici. » Il dit : « Il y en a un. » A ces mots, l'homme sortit de sa cachette, alla vers le Djoual et lui prit les seins. Le Djoual lui dit : « Tu as bien fait; sans cela je t'aurais tué. Maintenant, reste ici. Que fais-tu? — Je chasse. — Bien; reste, je te regarde comme mon enfant. » L'homme apprit au Djoual et à ses fils à chasser les perdrix; tous les jours ils allaient chasser, et ils installaient leurs affûts et leurs filets dans des endroits séparés. Le troisième jour, l'homme conçut le projet de tuer le Djoual et ses fils pour prendre la jeune femme. Ils partirent pour la chasse, ils installèrent leurs filets comme de coutume. Ensuite l'homme vint, entra dans la cachette d'un des fils et le tua; puis il tua les six autres de la même manière. Il arriva à la cachette du Djoual et lui dit : « As-tu pris des perdrix? — Je n'ai rien pris. » Le Djoual lui dit : « Où sont mes fils? — Ils sont partis en avant avec leur gibier. » Alors l'homme entra dans la cachette du Djoual; il le frappa au cou avec son couteau; mais il le blessa seulement. Le Djoual le saisit, le fit tomber à terre et prit une pierre pour le frapper; mais dans ce moment l'oiseau Mirir arriva près d'eux, fouetta les yeux du Djoual, et trempa ses ailes dans son sang pour l'aveugler. Alors le Meslem ouvrit

d'un coup le ventre du Djoual. Il revint à la caverne et dit à la femme : « Je les ai tous tués. Maintenant viens avec moi. » Ils prirent les biens du Djoual, et il eut d'elle deux fils : Nara et Daba.

(On trouve encore des Daba dans le village de Tisekifine, et il y a des Nara à Halaoua. A Halaoua, on ne tue pas l'oiseau Mirir. Quand un enfant ou un étranger l'a pris, on le rachète pour le mettre en liberté.)

#### LA FEMME DU SULTAN ET SON VIZIR

Un roi avait une femme qui lui dit : « Je veux visiter la maison de mon père. — Bien, répondit-il, patiente aujourd'hui, et demain tu partiras avec mon vizir. » Le lendemain, ils se mirent en route, emmenèrent avec eux leurs enfants, et une escorte pour n'être pas attaqués en chemin. Ils s'arrêtèrent au coucher du soleil, et passèrent la nuit en chemin. Le vizir dit aux gardes : « Veillez, afin que nous ne soyons pas pris, si les voleurs viennent dans l'intention de nous prendre. »

Ils restèrent occupés à garder la tente, tandis que le vizir entra chez la femme, épouse du roi. Il lui dit alors : « Y a-t-il un peu d'amour ? » Elle lui répondit : « Non. » Il dit : « Donne-m'en un peu, ou bien j'égorgerai ton fils. » Elle dit : « Égorge-le. » Il le tua. Le lendemain ils repartirent. Arrivés au moment du coucher du soleil, ils passèrent la nuit. Le vizir dit aux gardes : « Veillez afin que vous ne soyez pas pris. » Tandis que les gardes veillaient, il entra chez la femme. Il lui dit : « Allons, donne-moi un peu d'amour, ou bien j'égorge ton second fils. — Égorge-le », lui dit-elle. Il le tua. Le lendemain ils partirent, et au coucher du soleil, s'arrêtèrent pour passer la nuit. Il dit à la femme : « Donne-m'en un peu, ou bien je t'égorgerai toi-même. » Elle lui dit : « Attends-moi un instant, je vais faire mes ablutions. » Il répondit : « Fais tes ablutions. — Maintenant, dit-elle, je vais prier. » Elle adressa sa prière au maître des mondes, récita la Fatiha, et dit : « O mon Dieu, délivre-moi de ce vizir, afin qu'il ne découvre pas sur moi les parties secrètes. » Elle parla ainsi, et le maître des mondes reçut sa prière. Il lui donna des ailes d'oiseau et elle vola vers le ciel.

Au matin, elle descendit dans une grande ville et rencontra un homme sur la route. Elle lui

dit : « Par la face de Dieu, donne-moi ton vêtement, et je te donnerai le mien. — Que Dieu vous honore, répondit-il. Prenez-le. » Alors elle fut belle. Cette ville n'avait pas de roi, les membres du conseil de la ville dirent : « Cette créature est belle, nous allons en faire notre roi. » Le canon parla en son honneur, et les tambours battirent.

Lorsqu'elle s'était levée pour aller vers le ciel, le vizir avait dit à ses gardes : « Vous témoignerez sur elle qu'elle est allée au ciel, afin, quand je verrai le roi, qu'il ne me dise pas : Où est-elle ? »

Mais le roi son mari se leva alors et dit au vizir : « Je veux aller chercher ma femme, tu as menti; allons, accompagne-moi. » Ils partirent et allèrent de village en village. Ils interrogeaient et disaient : « Y a-t-il ici une femme qui a été trouvée récemment? Nous l'avons perdue. » Et les gens des villages leur répondaient : « Nous ne l'avons pas trouvée. » Ils passaient alors à un autre village et interrogeaient. Lorsqu'ils arrivèrent à cette ville, la femme du sultan les reconnut, appela son serviteur et lui dit : « Va, amène-moi cet homme. » Elle dit au roi : « Pour quel motif es-tu monté jusqu'ici? » Il dit : « J'ai perdu ma femme. » Elle lui dit alors : « Reste, séjourne ici et passe

la nuit; nous te ferons à dîner et nous t'interrogerons. »

Lorsque le soleil se coucha, elle dit au serviteur : « Va, apporte le dîner, afin que ces hôtes mangent. » Quand ils eurent mangé, elle dit au roi : « Raconte-moi l'histoire, nous passerons ainsi la nuit. » Il répondit : « Mon histoire est longue. Ma femme est partie, elle est allée en compagnie de mon vizir. Ils effectuèrent le voyage, puis mon vizir me dit : « Par Dieu, votre femme est allée au ciel. » Je lui ai répondu : « Non, vous en avez menti; je vais me mettre à sa recherche. »

Elle lui dit : « C'est moi qui suis votre femme. — Comment êtes-vous venue jusqu'ici? répondit-il. » Elle raconta : « Après être partie, votre vizir vint me trouver et me dit : « Donnez-m'en ou bien j'égorge ton fils — Égorge-le, lui répondis-je, et il les tua tous les deux. » Elle dit, s'adressant au vizir : « Et vous, votre histoire, comment est-elle? — Attendez-moi, dit le vizir, je vais uriner. » Il la craignait. Mais le roi lui coupa la tête. Le lendemain, il réunit le conseil du village, et son épouse dit : « Pardonnez-moi, laissez-moi aller, car je suis une femme... »

L'HISTOIRE D'AHMED LE HILALIEN <sup>1</sup>  
ET ED REDAH.

Ahmed le Hilalien n'était pas aimé des gens. Ses ennemis allèrent trouver une vieille sorcière et lui tinrent ce langage : « O sorcière, nous voulons que tu chasses cet homme de notre pays; demande-nous ce que tu voudras, nous te le donnerons. » Elle leur dit : « Que Dieu réjouisse vos visages! Jetez des cris, notre homme sortira et je le verrai. » Ils se levèrent et obéirent, criant qu'une chamelle s'était échappée. Aussitôt Ahmed va trouver son père, et lui annonce son intention de partir aussi pour aller à sa recherche. Il sort, monte sur son coursier, se met en route, et rencontre à mi-chemin ces gens qui lui disent : « Ce n'est rien. » Il fait demi-tour, non toutefois sans faire boire son cheval, et rencontre à la source la sorcière qui puisait de l'eau. « Laisse-moi passer, dit-il, et enlève ta peau de bouc de mon chemin. —

1. L'un des principaux héros des chansons de geste de l'époque où eut lieu la grande invasion hilalienne (xi<sup>e</sup> siècle). Ahmed-el-Helali est tellement populaire que son souvenir est gardé même par les Berbères qui n'ont pas été pénétrés par l'invasion hilalienne et dont beaucoup ne comprennent pas l'arabe.

Passe donc ainsi », dit-elle. Il fait avancer son cheval, qui foule la peau de bouc et la déchire. « Toi qui es si fier avec une pauvre femme, lui dit-elle, serais-tu donc capable de ramener Redah Dum Zaïd ? — Par la religion de celui que j'adore, tu me montreras où demeure cette Redah, ou bien je te couperai la tête ! — Sache donc qu'elle demeure loin d'ici, et qu'il n'y a pas entre elle et toi moins de quarante journées de marche. »

Ahmed rentre chez lui, il s'approvisionne de quarante dattes de l'espèce *degletnour* (doigts de lumière), qu'il met dans sa poche. Il monte sur son destrier et part.

Il marche, il marche sans cesse jusqu'au pays du sable. Le coursier lance ses pieds en avant, et enfonce dans le sable jusqu'au poitrail, mais bientôt il s'arrête, il est vaincu, il est brisé par la fatigue. Ahmed le Hilalien s'adresse alors à lui :

Mon bon cheval gris clair, de noble apparence,  
Le sable vient manger tes yeux.  
L'air ne retentit plus de tes hennissements redoublés,  
Dans ta tête plus d'ardeur bouillante.  
Je te donnerai des prairies de Khafour ;  
Je t'abreuverai des yeux de Nouna.  
Par Allah ! Tu auras une mule chargée d'orge,  
Que conduira Ben-Hadjouna. »

A son tour, le destrier parle et dit : « Des-

cends, relâche le poitrail, resserre la sangle, car des femmes vont se montrer à nous dans ce pays. »

Ahmed va relâcher le poitrail, puis remonte et part. Tandis qu'il marche, il aperçoit devant lui le campement d'une tribu, et voit venir un cavalier monté sur une jument blanche occupé à rassembler des chamelles. « Sur toi soit le salut, s'écrie Ahmed, ô toi qui te trouves derrière les chamelles ! » Le cavalier garde le silence, et ne veut pas lui rendre le salut. « Sur toi le salut, dit Ahmed, ô toi, qui te trouves au milieu des chamelles ! » Même silence obstiné. « Sur toi le salut, ô toi qui te trouves devant les chamelles ! » Le cavalier garde encore le silence. Ahmed dit alors : « Le salut soit sur toi, ô possesseur de la jument blanche ! — Sur toi soit le salut, répond le cavalier. — Comment donc se fait-il, dit Ahmed, que je t'aie adressé plusieurs fois mon salut, sans seulement que tu veuilles me le rendre ! Le cavalier de répondre : « Tu t'es écrié : Sur toi le salut, ô toi qui te trouves derrière les chamelles : derrière elles, il y a leurs queues. Tu as dit : Sur toi notre salut, ô toi qui te trouves au milieu des chamelles : au milieu d'elles, il y a leurs ventres. Tu m'as dit : Sur toi notre salut, ô toi qui es devant les chamelles ; devant elles, il y a leurs

têtes. Tu m'as dit : Notre salut sur toi, ô maître de la jument blanche ! Et je t'ai répondu : Sur toi aussi le salut ! »

Ahmed le Hilalien demande au berger : « Quel est ton nom ? — Je m'appelle Chira. — Eh bien ! Chira, enseigne-moi où habite Redah : est-ce à la ville de pierres ou dans les jardins des palmiers ? — Redah habite la ville, et son père est sultan : sept rois se sont battus pour elle, et l'un d'eux a rafraîchi son cœur. On l'appelle Châlau. — Va, continue le berger, dirige-toi vers la grande maison ; tu te rendras chez Redah, lorsque je reviendrai. »

Ahmed part, et rencontre bientôt la femme du berger qui sort au-devant de lui et dit : « Entre, sois le bienvenu, et que le bonheur t'accompagne ! » Elle attache son cheval, le fait boire, et va chercher des dattes pour Ahmed. Elle prend soin de les compter avant de les lui servir. Il enlève un noyau, referme la datte, les rassemble toutes et pose le noyau. Il n'a rien mangé et dit à la femme : « Emporte les dattes, car je suis rassasié. » Elle regarde, enlève le plateau, recompte les dattes et aperçoit qu'aucune d'elles n'a été mangée ; cependant il y a un noyau, et pas une datte ne manque. Elle s'écrie :

— Hélas ! Hélas ! Mon cœur, par l'amour de

ce jeune homme, est devenu aussi vide de souffle que la datte qui est privée de son noyau !

Elle exhale un soupir et son âme s'envole.

Ahmed reste songeur jusqu'au moment où le berger rentre. — Ta femme est morte, dit-il, et, si tu veux, je vais te donner son poids d'or et d'argent. Mais le berger de répondre : — Moi aussi, je suis fils d'un sultan, je viens pour rendre visite à cette dame et je désire la voir. Tranquillise-toi, je ne te prendrai ni or, ni argent. Voici la route à suivre, va, jusqu'à ce que tu arrives au château qu'elle habite.

Ahmed part, et, lorsqu'il arrive au château, il se lève de toute sa hauteur sur ses étriers, et projette l'ombre de sa lance sur une fenêtre.

Redah, s'adressant à sa négresse, lui dit : — Regarde donc ce qui me voile la lumière du jour : est-ce un nuage, ou plutôt la lance d'un Arabe ? La négresse va voir, dévisage notre cavalier, revient vers sa maîtresse et lui dit : « C'est un cavalier, tel que je n'ai pas vu son pareil depuis que j'existe. — Retourne, dit Redah, et demande qui il est. La négresse revient et pose la question. — Négresse tu es, répond Ahmed, et une négresse n'a point, que je sache, qualité pour parler : va plutôt dire à

ta maîtresse de venir elle-même, elle verra qui est là.

Redah vient voir, et dit :

— O cavalier, qui viens poser devant deux yeux; pourquoi cherches-tu ta perte, insensé? Mais, dis-moi, je t'en conjure par ton honneur, cavalier, dis-moi quelle est ton origine?

Il répond :

— Je suis Ahmed le Hilalien, redouté entre tous dans les tribus des filles de Hilal.

» J'ai en main une lance qui se plaît à donner la mort.

» Lors même qu'il m'attaquerait avec deux pointes de lance, l'ennemi ne saurait compter sur son coursier, et il meurt.

Elle lui dit :

— Tu es Ahmed le Hilalien?

» L'oiseau noble ne rôde pas autour de la *zeriba*;

» Le faucon généreux ne vient pas tourner autour des nids. Insensé! Pourquoi te donner tant de peine pour un palmier sans dattes!

Il répond :

— Je demande au maître Ellvé de nous donner la pluie qui couvrira notre pays de pâturages et de fleurs; et nous pourrons nous rassasier de toutes sortes de fruits.

Redah :

— Nous autres femmes, nous sommes comme la soie; seuls, les marchands savent nous manier.

Ahmed le Hilalien dit alors :

— J'en ai qui te valent parmi les filles de Hilal, vêtues d'une soie précieuse que l'on a teinte dans de grandes cuves;

» Ceci de ta part est une mauvaise action, ô Redah, ô cinquième rite!<sup>1</sup>

Et tournant la tête de son cheval, il s'en va.

Mais elle le rappelle :

— Je suis une orange, et tu es celui qui m'ouvre; je suis un palmier, et tu es celui qui coupe mes régimes; je suis un bétail, et tu es celui qui m'égorge. Je suis... par ton honneur, ô cheval gris! retourne la tête... Il n'y a plus de colère entre nous...!

Elle dit à la négresse : — Descends, ouvre-lui la porte, fais-le entrer.

La négresse le fait entrer et attache son cheval, tandis qu'il monte chez Redah. Celle-ci vient à sa rencontre et lui donne le salut; il l'embrasse, elle lui rend son baiser. Ils tombent tous deux, ivres d'amour, et pendant trois jours ne se relèvent pas.

1. Comme il n'y a que quatre rites orthodoxes, le cinquième est une chose vile, méprisable. Ahmed appelle Redah « cinquième rite » pour lui marquer tout son mépris.

Le troisième jour ils se lèvent, et Ahmed le Hilalién dit à la négresse de lui apporter de l'eau pour faire la prière. Elle le regarde et éclate de rire. — Qu'as-tu donc à rire, négresse? — Depuis trois jours, dit-elle, tu n'as point prié! <sup>1</sup>

1. Les deux contes qui précèdent ont été pris à l'ouvrage très curieux de M. Gustave Mercier : *Cinq textes berbères en dialecte chaouya*.

V

Tifelfel...

Une plaine cerclée de monts rouges, d'une douceur et d'un calme qui enivrent le cœur. Des petits jardins frais. Des champs d'orge et de blé, verts et blanchâtres, pleins d'une superbe poussée d'énergie végétale, reliés par des séguias aux eaux délicatement brunies. Des aires charmantes : rondes, bordées de ceintures de pierres plates — rouges, bleues et blanches — avec, çà et là, des petites touffes d'herbes entêtées qui persistent à croître sur ce terrain nivelé et rocailleux... Impression émouvante de richesse agricole, d'eaux abondantes et de sol généreux.

Dans la chambre des hôtes je m'affale par terre, sur une natte recouverte d'un épais tapis rouge plié en quatre, le tout hâtivement préparé.

Le cheikh est hospitalier et compatissant au-dessus de tout éloge. On sacrifie une poule pour me faire du bouillon. Et puis, à ma demande, on me laisse seule afin que je puisse dormir.

Je suis tout à fait sûre que j'ai eu, dans mes vingt-neuf années d'existence terrestre, ma juste part de souffrances. Mais c'est à Tifelfel que je suis parvenue au summum de l'horreur. La chambre est basse, totalement noire, chaude d'une chaleur lourde et épuisée. L'unique fenêtre est strictement close par un volet en bois qu'on ne me permet pas d'ouvrir à cause des déserteurs et des surprises de la nuit. Dans l'obscurité de la chambre crépitent les petits cris aigus des rats qui jouent à courir, et quelquefois, affolés par l'obstacle de mon corps étendu, je les sens, moi-même du coup plus affolée qu'eux, qui me grimpent sur les jambes. Tout ce que j'ai lu sur les rats qui s'attaquent au visage, sur les vipères, les scorpions et les lézards, s'agrippe naturellement à mon esprit, et de minute en minute j'attends l'élancement d'une morsure. Et puis, qu'est-ce qui sort, lentement, inexorablement, des plis de mon tapis rouge? Des pieds à la tête je suis bientôt couverte d'un flot d'intolérables piqures. J'allume, enfiévrée, un bout impalpable de bougie. Je suis envahie par un peuple de poux. Mais mon tapis recèle

encore d'autres légions de vermine : des puces, des punaises, des petits vers roses qui me sont inconnus... Je me précipite sur la porte, mais au moment de tourner la grosse clef informe, je suis glacée sur place par les plus sinistres hurlements. J'avais oublié les chiens sataniques, féroces comme des loups, qui cernent la maison de leurs inlassables tournées de garde. Il n'y a aucune grâce à espérer d'eux. La flamme de ma bougie se noie avec un soupir de cire... Comme je n'ai pas de chaise, pas d'autre natte, que la poussière du plancher est trop noire, trop mêlée à un monde de déchets pour que j'ose m'y étendre, je retourne, vaincue, à mon tapis... Lorsque enfin, d'accablement, je m'endors, c'est — couronnement logique de cette nuit sordide — toute la colonie européenne de Biskra qui vient habiter mon sommeil...

Je suis prête à l'aube, le lendemain, et, avec une multitude d'êtres mouvants dans tous les plis de mes habits, nous nous remettons stoïquement en route. Je rencontre Taghit, la jolie, qui a l'air, dans un creux, d'un jardin fermé et parfait, toute en chansons, en fraîcheur et en sérénité, tandis que sur elle passe et repasse ce mystérieux sourire de la vie, qui disparaît soudain et soudain renaît de la mort

même — l'insaisissable esprit qui est derrière toutes les formes de la nature. La physionomie de la terre, à Taghit, commence à se modifier. La plaine a cessé; les monts, encore bas, se resserrent, les sentiers sont jonchés de reliques d'éboulements... Et tout à coup, les champs, qui se faisaient de plus en plus maigres, se terminent par la plus inattendue des pointes, une touffe d'arbres comme un *i* isolé, au bout d'un triangulaire jardin... Sèchement, irrévocablement, c'est la désolation : l'irruption pesante et puissante de la pierre, un monde nouveau, rétréci, rigide et nu — les gorges tristes et majestueuses de Tighanimine.

Étroites, rapprochées, brunes. Piquées continuellement de genévriers et de chênes. Une matière rugueuse, lugubre, tourmentée, accablante. Des élargissements et des étranglements monotones. La célèbre plaque, dans un mur de rocs, attestant le passage de la III<sup>e</sup> Légion Augusta. C'est d'une hostilité, d'une grandeur insupportables. Une espèce d'eau-forte farouche et hérissée à qui des divinités sinistres ont donné la consistance et l'immutabilité. Je ne peux pas vibrer devant cette implacable et spleenétique manifestation de la nature inanimée.

Et voici que, pour comble, un orage fond sur nous. Une pluie et un vent d'Apocalypse. A tous

les tournants de ces gorges damnées, les éléments nous attendent pour un frénétique corps à corps. Nous ne pouvons battre en retraite, nous ne pouvons avancer. Il faut se prendre à la gorge avec ces forces démentes. Le vent surtout est si furibond, il hurle comme un fauve pris dans de tels supplices, qu'à la fin nos bêtes refusent net de marcher. Nous sommes obligés de descendre, de prendre en main les rênes et, courbés littéralement en deux devant la rage de la tempête, de tirer après nous les mules récalcitrantes sur des pierres aiguës, glissantes, qui nous mordent les pieds à travers le cuir. Quand nous arrivons à Arris, nous n'avons plus figure humaine : des traits enflés et violacés par le froid, des yeux chavirés par un perpétuel larmolement, la bouche plissée et engourdie de souffrance, des cheveux plaqués et dégouttants. Mon panama ressemble à un mouchoir et mon burnous à une serpillière. Au moment de nous présenter à l'administrateur, Ouardi et moi nous sommes regardés en silence, épouventés de notre mutuelle laideur.

Arris. C'est la capitale, puisque l'administrateur et les adjoints y habitent. Capitale en formation, du reste : elle n'a point encore d'école : son bureau de poste est dans une toute

petite chambre du bordj, et c'est à peine si on y compte deux ou trois pauvres boutiques européennes. Mais les logements officiels sont d'assez belle apparence : je ne suis plus, évidemment, en Kabylie, où j'ai vu des administrateurs-adjoints réduits à des demeures décrépites et humides comme des écuries. Il est vrai que l'État a acheté tous ces bâtiments aux Pères Blancs — leur ancien hôpital, les couvents des moines et des sœurs. Il y a, tout autour, des jardins riches et gais. Arris communique avec Lambèse par une route d'automobile, et il est une tête de ligne pour de multiples sentiers muletiers qui s'irradient dans les grandes vallées. Mais on est loin, très loin du monde; on doit y oublier à la longue ce que c'est que jouir des ressources de la vie — et quand on a des enfants à élever, leur avenir, il me semble, comporte ici bon nombre de familiaux soucis.

Un nouveau type d'administrateur, le plus jeune de l'Algérie : front un peu bas de lutteur, regard bleu, direct et puissant, la mâchoire projetée en avant dans un mouvement de perpétuelle combativité inconsciente. Une émanation de personnalisme assez despotique, contrôlé par un esprit d'équité rigide. Je ne sens pas en lui le moindre sentimentalisme — mais

comme l'intelligence est lucidement pratique : *moderne*, allant à l'essence même des nécessités! Je regrette de ne l'avoir pas connu davantage : j'ai eu distinctement l'impression d'un homme qui pousserait en avant, qui voulait, fortement, développer le riche district fruste qu'on lui avait remis. Il n'est qu'à ses débuts, et déjà il a pratiqué des réformes et rêvé des plans. Le paiement des allocations et des mandats-poste militaires se fait maintenant d'une façon qui n'oblige pas les destinataires — tous des femmes ou des vieillards — à se rendre laborieusement au seul bureau de Lambèse pour toucher leur dû. Et une école professionnelle s'élèvera un jour à Arris, prochainement.

Cela m'est bien égal, malgré mes convictions démocratiques, que l'administrateur ne soit pas un fanatique du vote indigène : peut-être méritera-t-il des Chaouyas encore mieux que le Parlement, s'il leur donne le moyen de développer leurs ressources locales. Je crois qu'il n'y a plus rien à apprendre aux Aurésiens en fait d'irrigation et d'ensemencement. Ils mettent à contribution chaque centimètre carré de la terre. Mais dans le greffage d'arbres, dans le séchage de fruits, ils ont encore besoin de maîtres. Combien de fois n'ai-je pas vu — avec quel serre-

ment de cœur! — des monceaux d'abricots, de figues, de prunes, qui pourrissaient sur les terrasses! On les cueille, on les entasse sur les nattes les plus malpropres, on les laisse exposés au soleil; les parties malades corrompent à la longue le fruit tout entier... Cette grossière préparation est si sale que les fruits innombrables de l'Aurès sont *tous* perdus pour l'exportation! Il faudrait aussi rendre profitable l'héritaire habileté des Aurésiens. Leurs industries sont si pauvres, — le tressage de sandales, de paniers d'alfa, le tissage rudimentaire de la laine en simples couvertures et *tellis*, — tandis que leur adresse est si grande! Tous les instituteurs de l'Aurès — et la plupart sont en ce moment des Kabyles, non suspects de tendresse envers les Chaouyas, — me répétaient à l'envi combien l'enseignement manuel est promptement compris, et admirablement productif.

Comme on pourrait faire rendre davantage à ce peuple doué si on lui octroyait des routes, des écoles, des médecins! J'ai senti, ici, avec une acuité insupportable, ma haine d'être *social* envers les Allemands. Je mets de côté mes autres griefs: ceux de mon éducation et de ma sensibilité latines contre leur barbare esprit scientifique; ceux de mon individualisme contre la monstrueuse inéquité de leurs universelles

prétentions. Ils ont fait pis qu'être sauvages et injustes. Ils ont, non pas détruit — aucun fait ne peut opprimer l'idée — mais *appauvri* l'œuvre de la civilisation. L'or qu'il a fallu, à cause d'eux, mettre dans des boulets de canon et des bombes, l'intelligence et l'énergie qu'il a fallu sacrifier sur des champs de bataille, ont été irrévocablement perdus pour toutes ces contrées qui avaient besoin de leur fécondation. Les milliards qu'a déjà coûtés la guerre auraient ouvert ici des voies et édifié des institutions. Les belles ardeurs et la généreuse pensée anéanties en Europe auraient pu éduquer et orienter ces peuples primitifs d'Afrique. Comme il faudra *attendre*, — attendre que les nations deviennent riches encore, attendre que de nouveaux hommes se soient mûris, — pour que, matériellement, on puisse créer de la vie bienfaisante, de la vie *utile*, la seule vie qui justifie de vivre, ici!

Je passe plusieurs jours à Arris. Logiquement, avant de verser dans la vallée de l'Oued-Abdi, qu'il me faut en entier redescendre pour regagner Biskra, je devrais errer longtemps dans la vaste et reculée contrée où je me trouve, et qui contient des choses particulièrement curieuses à voir. Il y a le Chélia, par exemple, — le Bouclier, — le mont le plus haut de l'Aurès. Sa tête est nue,

bien que, de temps à autre, un tronc d'arbre court, blanchâtre, ligneux, qui ressemble à un buisson, serve de témoignage à d'augustes grandeurs passées. Plus bas, commencent des armées dévastées de cèdres : morts, ils se tiennent debout, comme des momies; agonisants, ils gisent, arrachés par leurs puissantes racines aux entrailles mêmes de la terre, sur d'autres arbres dont ils étouffent la pénible croissance; vivants, ils sont dévorés par des légions et des légions de chenilles qui tissent leurs nids mortels dans les branches encore remplies de sève. Au Sud du Chélia, au delà de flots et de flots de petites tulipes jaunes, de petites pensées mauves, de pâquerettes blanches, — les plus délicieux tapis! — se trouvent habitées seulement par des brigands et des bêtes sauvages, les inextricables forêts, qui, dans la plus orgueilleuse des poussées, élèvent leurs milliers et milliers de pins, de chênes-verts, de cèdres, jusqu'au haut des montagnes triangulaires. Il y a cette plaine de Médina dont Procope dit qu'elle renferme une vieille forteresse et un fleuve qui ne tarit jamais, et où il paraît vraisemblable que Solomon, cet eunuque grec de génie, attendit d'abord le roi berbère qui ne vint point... La plaine est débordante de souvenirs et de ruines romaines, merveilleusement féconde, si riche en eaux qu'elle forme

une sorte de rizière dans le cœur même de l'Aurès, et qu'elle pourrait être le point central de la plus sérieuse colonisation. Quelques rares paysans français y sont disséminés. Ouardi, en vrai fils du Désert, la loue avec sincérité et abondance. Il me dit à ce propos qu'il existe un critérium universel et infailible pour reconnaître les étendues fertiles dans un pays : « Où les Romains passaient, là se trouvait la richesse. »

Il y a le vent encore, le Chehli, qui se précipite en damné du nord et du sud, de sorte qu'il ne fait grâce d'aucun côté. Il a rempli de la plus absolue désolation les plaines et les hauteurs qu'il balaie : elles sont nues et rigides et desséchées comme l'ossature d'un cadavre. Ce qui rend encore plus haïssable, encore plus effrayant sa néfaste puissance, c'est qu'autrefois ces plateaux portaient des villes, des bourgades, des fermes qu'il a réduites en ruines. Il ne laisse même pas ces misérables pierres en paix, persistant encore à les ronger de son souffle. De temps à autre, par fantaisie de potentat sinistre, il y boit toutes les sources pour faire périr les troupeaux. C'est en partie à lui qu'est due la grandiose agonie des cèdres du Chélia qu'il a rendus métalliques. Il terrasse le montagnard qui se tient debout pour lui faire face, et il voile le paysage, afin qu'on n'en jouisse guère, de man-

teaux de sable soulevé. Les hommes, lentement, ont abandonné son royaume, qu'il a peuplé de squelettes de demeures, d'ombres de cours d'eau et de spectres d'arbres comme du granit durci. — Il y a enfin, dans le défilé terrible de Foum-Ksantina, où « cent hommes écraseraient une armée », une très ancienne ville berbère, sur un plateau, découverte par M. Masqueray, et appelée Ichoukkan<sup>1</sup>. Elle est bordée de précipices, tous illustrés par des légendes : « Le Ravin des Sept Dormants » ; « Le Ravin de l'Autre Monde ». On y trouve les décombres d'une forteresse, de plusieurs tours, de grandes maisons, de murs — tous trahissant, par la grossièreté de la coupe des pierres et de l'agencement, une main-d'œuvre très inférieure à celle des Romains. Le promontoire de rochers qui sépare les ravins est isolé du reste du plateau par une muraille : les fortifications. L'ensemble des ruines est cyclopéen, admirable et lugubre. La ville est entourée d'une nécropole de quelque trois cents tombeaux, et les pentes des montagnes voisines en contiennent trois mille, tous pareils — des tours de cinq mètres de diamètre et de trois mètres de hauteur, faites de pierres épaisses,

1. Voir *Année Géographique*, tome I de la 2<sup>e</sup> série 1876, *Les Monts Aouras*, exploration de M. Masqueray, dont je cite les descriptions des ruines d'Ichoukkan.

grandes et bien ajustées. Huit hommes, avec plusieurs leviers, ne parviennent pas à lever ces dalles énormes ! Dans les tombeaux, une chambre sépulcrale, au fond de laquelle un squelette, reposant sur le sol, accroupi, la tête dans une direction particulière... M. Masqueray déclare que les crânes appartenaient à des Berbères, mais les ossements sont tellement vieux, tellement décomposés qu'on les manie avec autant de peine que du papier brûlé... Et combien d'autres spectacles à contempler, combien d'autres trouvailles à faire dans cet Aurès inconnu !

Mais tout à coup, le plus invincible dégoût du déplacement m'a saisie. On doit être sujet, en voyage, à ces crises. Je sens le besoin organique de m'immobiliser — de ne plus avoir la moindre sensation. Je voudrais simplement entendre, apprendre, absorber. Je ne veux plus faire l'intense dépense nerveuse de voir et de juger par moi-même. Toute ma vitalité, comme si soudain on avait drainé de moi un fluide, m'a quittée. Mon état devient, bienheureusement, celui d'une absolue réceptivité. Je renonce donc pour cette fois au Chélia, à Médina, au Chehli, aux débris d'Ichoukkan. Et j'écoute longuement, à Arris, des histoires de coutumes religieuses, des traditions de tribu, des récits de législation municipi-

pale. Je m'initie à l'état de la civilisation arabe. Et comme je n'ai nul besoin de contrôler par moi-même, je jouis sans me passionner.

Pour commencer, les Chaouyas, au point de vue de la foi, sont d'assez médiocres musulmans. Je m'en serais doutée : j'ai connu bon nombre de leurs mosquées. Elles sont rudimentaires et nues. Seul, leur air barbare les préserve d'une totale laideur. On me permettait d'y entrer sans exiger le moins du monde que je marche sur des nattes ou que j'enfile, sur mes bottes, des sandales d'alfa. — « Va toujours...! », me disait Ouardi avec insouciance, et les gardiens des lieux saints répétaient son geste indifférent. Je n'ai jamais vu aucun croyant, pendant la journée, prier ou dormir dans les mosquées des villages. Ibn-Khaldoun prétend qu'au cours de leur histoire les Berbères apostasièrent douze fois : ils n'ont plus varié, à coup sûr, après la douzième. — les Pères Blancs d'Arris savent combien leurs convertis sont rares, — mais ils sont restés passablement tièdes.

Cela, d'ailleurs, n'est aucunement fait pour étonner. Quiconque a étudié le caractère berbère sait jusqu'où leur histoire religieuse reflète leurs tendances au libre arbitre, à l'indépendance de la pensée, à la discussion des principes. Tous

les schismes, chrétiens et musulmans, recevaient chez eux l'accueil le plus ardent. Mais quand ils s'étaient emparés d'une croyance, ils ne la laissaient plus aller. Ils étaient d'esprit porté à la religiosité : ils aimaient les rites naturistes, ils pratiquaient le culte de l'homme, des animaux, du feu, des pierres, de l'eau. Ils ont gardé de ces cérémonies originelles des vestiges indestructibles : encore aujourd'hui, au milieu de leurs pratiques musulmanes, apparaissent l'adoration des arbres et sources qui sont marabouts ; les certitudes des fétichistes (qu'une tête de mulet ou de chameau, par exemple, éloignera les djinns des champs et des demeures) ; les sacrifices d'animaux, les offices en l'honneur du soleil. A leur ancienne foi judaïque sont dues certaines formules d'exorcisme. Du christianisme ils ont retenu le calendrier julien — ils n'ont pu se plier au calendrier musulman lunaire — et des fêtes au calendrier musulman lunaire — et des fêtes curieuses. Ainsi les Chaouyas célèbrent le *Bou-Ini* (le *Boni Annus* des Romains), qui correspond à notre fête de Noël. Cette fête consiste dans le simple changement d'une des trois pierres du foyer. La pierre nouvelle est aussitôt entourée d'une nouvelle terre. Huit jours après le *Bou-Ini*, vient la fête de *Inmar*, ou premier janvier. Tout ce qui est vieux, sale, usé dans les maisons — vêtements, ustensiles, parures — est soigneuse-

ment changé et lavé. La veille de la fête, comme dans nos *Christmas Eves* chrétiens, on mange de la viande, des œufs — repas de réjouissance. Les gens de Menâa observent une fête pareille à nos Rogations, six semaines après le nouvel an, tout au commencement du printemps dans l'Aurès. Les habitants sortent de leurs maisons, à jeun, hommes, femmes, enfants confondus, et s'en vont à la montagne au son des flûtes. Ils en reviennent courbés sous les branches, le feuillage, les herbes vertes. Pendant trois jours durent des chants, des danses, des coups de fusil, des jeux de balle. La fête de l'automne est générale. Dès que les grains ont été battus et rentrés, trois jours de plaisirs commencent. Tous les habitants, même les plus pauvres, mangent de la viande. C'est l'époque des mariages et du renouvellement des habits. Ce *Tinegeri N'iger* est comparable à notre fête des Vendanges<sup>1</sup>.

Toutes ces réminiscences font que les Chaouyas de l'Aurès possèdent la plus hétérogène des religions. Du reste, avant notre occupation, ils n'étaient point, à vrai dire, musulmans. Ils avaient toutes sortes de petits dieux locaux, inoffensifs, et ils observaient leurs

1. Voir encore à ce sujet le très intéressant article déjà cité de M. Masqueray. C'est, sans le moindre doute, à ce remarquable érudit qu'on doit d'avoir sauvé de l'oubli les traditions et les institutions de l'Aurès qu'il a été le premier à explorer.

propres *Kanouns*, ou règles municipales, qui dataient d'âges immémoriaux. Nous les avons dotés, en 1866, croyant bien faire, de la langue arabe et du code de Sidi-Khelil<sup>1</sup>. Nous nous sommes effrayés des petits saints locaux et nous avons, de ce fait, poussé les dévots vers les marabouts des confréries. Ce n'était pas intelligent, intelligent... On comprend que, de propos délibéré, aucun peuple ne doive enlever sa foi à un autre, mais d'où nous a donc si inopinément jailli cette soudaine fureur d'islamiser l'Aurès!

Les corps mêmes des Berbères témoignent du chaos de leurs croyances. Dans leurs tatouages, on retrouve la croix simplement chrétienne, la croix byzantine et la croix bouddhique; la main de la déesse Tanit et l'alpha et l'oméga de l'alphabet grec. Sur les portes, pendant la fête musulmane de l'Aïd-el-Kébir, est tracée une croix à plusieurs branches avec le sang des moutons. (On ne peut s'empêcher de penser aux dix plaies que le Dieu d'Israël envoya à l'Égypte, et de la nuit terrible où l'Ange de la Mort épargna seules les maisons marquées de taches rouges de sang!) Ils portent leurs barbes et leurs cheveux longs en signe de deuil (nous sommes ici en pleine Bible), et les consultations des sorciers, les

1. Précis ou traité de droit malékite.

augures tirés du vol des oiseaux, les baguettes jetées au loin de certains autels, chargées des maux des adorateurs — est-ce que tout cela ne montre pas combien l'islamisme chez eux est récent et truqué, et que leur vraie, leur profonde foi est encore celle de leurs aïeux d'avant Carthage<sup>1</sup>?...

Les tribus des Chaouyas sont tout aussi variées que leur religion<sup>2</sup>. J'ai déjà fait mention, à Roufi, des populations de la vallée de Rassira, issues de deux ancêtres trop reculés pour n'être pas des figures un peu fantaisistes. Les Ouled-Daoud<sup>3</sup> ou Touaba, dont le rôle, dans l'insurrection de 1879, fut pour eux si tragique, se composaient au début de Berbères et de colons romains, fusionnés ensemble dans la secousse et la terreur de la première invasion arabe. Ils prétendent descendre du fameux Bourk des légendes aurasiques. D'aucuns font remonter

1. On sait que l'islam, à son origine et dans sa véritable essence, est le plus rigide et froid des monothéismes.

2. Il y a une infinité de tribus dans l'Aurès — dans la commune mixte d'Aïn-Touta, les Lakdar-Halfaouia, les Ouled-Fedhala, les Beni-Maafa, les Beni-Ferah, les Ouled-Ziane; dans la commune mixte de Khenchela, les Oudjana, les Amamras, qui ont des traditions très curieuses, les Beni-bou-Slimane, Douar Rassira, Douar M'chounech, Ahmar-Khaddou, Djebel-Cherchar, sans compter toutes les subdivisions, fractions, etc. Je ne décris ici que celles que j'ai rencontrées moi-même dans mon premier voyage à travers les deux vallées de l'Oued-el-Abiod et de l'Oued-Abdi.

3. Voir *Note concernant les Ouled-Daoud*, par M. Masqueray.

ce personnage au Prophète, d'autres le tiennent pour Romain. Cette dernière origine lui est donnée par les Touaba eux-mêmes qui s'appellent des *Roumaniyas* et ont souvent des yeux clairs et des cheveux fins et blonds. Bourk paraît être une espèce de Charlemagne âgé, au passé plein de gloire et au présent plein de décrépitude, tel que les poèmes du moyen âge représentent le vieil empereur, un peu ridiculisé, sans malveillance du reste, par les serviteurs et les femmes — ce qui n'empêche aucun fils des Touaba de l'invoquer orgueilleusement au sommet de toutes les généalogies<sup>1</sup>.

1. Voici comment Bourk eut un renouveau de jeunesse. La légende a été traduite par M. Masqueray d'une façon si typique du style chaouya, qu'elle vaut la peine d'être citée: (Documents historiques recueillis dans l'Aurès, *Revue africaine*, juillet 1876).

« Il y avait un douar à Ilfen (ou Guelfen, suivant les dialectes), en dessous du rocher. Là vivait un homme âgé. Il avait deux filles, et l'une d'elles se nommait Aïcha Tabaloult, la Folle. Vint un Maugrébin écrivain. Elle lui dit: « Écris à mon amant. » Il lui dit: « Apporte un œuf. » Elle l'apporta; il écrivit sur l'œuf et lui dit: « De semaine en semaine, surveille-le. » Elle s'en retourna et surveilla l'œuf. L'œuf s'ouvrit; elle y trouva un serpent; elle le porta dans une fente du rocher; ensuite elle attendit. Elle en fut bien punie. Elle y trouva un grand serpent, un dragon. Il sortit de sa fente; elle s'enfuit. La nuit, le serpent fait le tour du douar; les chiens aboient; la femme se lève, elle fait lever son mari. Il lui dit: « Qu'y a-t-il? » Elle lui dit: « Un grand serpent vient dans le douar pour tout dévorer. » L'homme se lève; il selle sa jument; la femme dit: « J'irai avec toi, moi et les enfants. » Il monte en selle, il prend sa femme derrière lui, il presse la jument. Il va vers Ilfen. Là était Bourk aveugle. Ils crient. Les gens viennent: « Qu'y a-t-il? » Il répond: « Un dragon dévore le

Pour s'installer dans leurs positions présentes de l'Oued-el-Abiod, les Ouled-Daoud dépossédèrent tant de tribus autochtones qu'ils demeurèrent longtemps la plus exécrée de toutes les races de l'Aurès. Ils élevèrent leurs décheras coniques au-dessus des séguias romaines qu'ils trouvèrent dans la vallée, et fortifièrent les défenses naturelles de leurs pitons avec un sens particulièrement vivace des dangers qui les entouraient. Ce sont leurs montagnes qui portent le plus grand nombre de tours d'observation. Les nécessités élémentaires de vivre, particulièrement dures pour eux dans la région qu'ils s'étaient choisie, surexcitaient encore la violence de leur nature déjà très belliqueuse. Ils offrent

douar. » On va au dragon; on le trouve qui dévore le douar. On le chasse au sommet du Kief. On pousse sur lui de grandes pierres et du bois jusqu'à ce qu'on le couvre. On allume du feu; le feu s'élève jusqu'au ciel. Le serpent se fond, et une graisse épaisse sort du bûcher. C'était aux jours de l'été. Les abeilles travaillent sur cette graisse et en font du miel. Au moment de couper les ruches, on coupe beaucoup de miel. On l'entasse dans des paniers; mais les gens n'en mangent pas; ils craignent de mourir. Ils disent: « Donnons-le à Bourk qui est aveugle et vieux. S'il meurt, peu importe. » Ils lui en donnent un peu. Il le mange. Il se frotte les yeux, il voit. Il dit: « Ajoute un peu. » Ils lui en donnent un grand morceau. Il mange, il se frotte les yeux, il est guéri. Aïcha Tabaloult lui dit: « Ils ont voulu te faire mourir. » Il lui dit: « Fais lever mes fils; qu'ils viennent. » Les fils arrivent. Le père leur dit: « Je ne demande pas la *dia* (prix du sang). Donnez-moi Aïcha Tabaloult. » Ils lui disent: « Volontiers. » Ils la lui donnent et elle enfante: Ath Aïcha (fraction des Touaba), Ath-Saada (famille de Nara), Mena, Oulad-Azzouz. »

l'exemple le plus parfait de cette vie de pérégrinations continuelles qui distingue les habitants de l'Aurès: ils ont des maisons, mais la tente est leur logement habituel; leurs gros villages, pendant les quatre cinquièmes de l'année, sont délaissés; leurs guelâas protègent leurs richesses mobilières; leurs troupeaux sont leurs plus stables ressources. Pendant l'hiver, ils labourent les plaines de Médina et de Tahammamt, et reviennent y moissonner pendant l'été; le printemps les met aux prises avec les Ouled-Abdi, leurs cousins et ennemis acharnés, auxquels ils disputent les montagnes couvertes de pâturages, et en automne, après la récolte des fruits, ils descendent vers le Sud acheter des dattes. Ils composent une des tribus les plus intéressantes et puissantes du massif aurésien, et ils restent encore si personnels et agressifs que les membres des tribus avoisinantes osent à peine mettre, seuls, le pied sur leur territoire!

Les Ouled-Abdi<sup>1</sup> sont les frères des Ouled-Daoud, mais jamais parents ne se détestèrent davantage. Ils sont aussi les enfants du vieux Bourk, et se séparèrent des Touaba, dans la vallée de l'Oued-el-Abiod, pour entrer dans celle de l'Oued-Abdi par le col de Tighanimine, d'où

1. Voir au sujet de cette tribu, Masqueray, *Voyage dans l'Aouras, Bulletin de la Société de Géographie*, 1876.

ils chassèrent les habitants primitifs, les Ouled-Azziz, tribu berbère d'origine juive, qui durent se répandre dans le Tell. Mais ils ne rougissent nullement de ces longs actes de violence, car ils déclarent que l'Oued-Abdi ne contenait plus un seul olivier quand ils s'y installèrent; que la plaine était totalement déboisée et que tous les villages étaient détruits. Il est juste d'ajouter qu'ils ont fait de cette vallée, depuis, une merveille de richesse. Primitivement nomades, tout comme les Touaba, ils ont encore gardé l'habitude d'aller, avec leurs tentes, faire paître leurs troupeaux dans le Nord pendant l'été. Mais en général ils sont plus sédentaires que la plupart des Aurésiens, car leurs moissons d'orge suffisent à leurs besoins. S'écartant peu de leurs villages, ils élèvent rarement de guelâas. Ils se subdivisent en fractions nombreuses, et se sont assimilé des groupes inégaux d'anciennes populations dont ils firent des *clients* à la façon romaine, et qu'ils chargèrent de la garde du bétail. Grâce à eux et aux Touaba, la vallée de l'Oued-Abdi a été, jusqu'à notre occupation, dans un état de guerre perpétuel. Les gros villages de Chir, Menâa, Nara, Tagoust, Bouzina — que je vais visiter — étaient tous des places fortes bâties sur des escarpements, défendus par des tours d'observation, carrées, isolées, et

nombreuses. On y veillait nuit et jour. A deux kilomètres de leur village, les habitants étaient en danger de mort. Il n'y avait pas là des haines de races, puisque tous ces gens étaient issus des mêmes ancêtres, mais ils se disputaient jusqu'au meurtre pour des questions de terrains, de pâturages, de sources, de récoltes. Il faut bien dire que leur pays est si difficile, la subsistance qu'il leur octroie est si maigre, que, souvent — tout simplement pour pouvoir continuer à exister — ils ont été forcés de se prendre à la gorge. Mais même quand ils ne pouvaient se contrarier en rien, ils se battaient à cause des exigences de leur sauvage et guerrière nature. Les *sofs* compliquaient encore ces hostilités. L'Aurès tout entier appartient durant des siècles — surtout pendant la domination turque — à deux énormes camps rivaux. A vrai dire, si les fractions ne s'entremangèrent pas jusqu'à l'anéantissement entier, c'est que, par la logique des choses, il a fini par s'établir dans l'Aurès un système de compensation, une espèce d'équilibre.

Toutes les tribus étaient pressées les unes contre les autres par suite de la configuration du sol, et ne pouvaient mettre entre elles une bande neutre de terrain qui les eût protégées. Or, toutes étaient ennemies. Lorsqu'une tribu

dégarnissait un de ses flancs pour attaquer ses voisines, elle s'exposait à voir la tribu directement opposée tomber sans ombre d'hésitation sur ce point affaibli. Il fallut apprendre, bon gré, mal gré, à réfréner le goût excessif des attaques, ce qui, à tout prendre, permit à l'Aurès de ne pas disparaître. Notre domination révolutionna l'Oued-Abdi. Nous lui donnâmes pour commencer un seul caïd, Mohamed Ben Abbas, chef religieux de Menâa, et les antagonistes séculaires, fort étonnés de l'aventure, durent se réconcilier sous l'irrésistible pression du plus fort. Quand on jugea nécessaire de morceler l'unique caïdat de l'Aurès en *douars*, nous avions déjà inculqué aux Chaouyas des habitudes de paix relative. Ils ont déjà atteint, grâce à nous, la première étape de toute civilisation. Il s'agit maintenant de les hisser, le plus vite possible, sur d'autres échelons. Mais en regard de cet incalculable — et, pour eux, totalement inconnu — bienfait de la sécurité, qu'ils nous pardonnent nos lenteurs et mettent leur espérance en notre bonne volonté!

Les Chaouyas avaient, avant 1866, des coutumes légales tout à fait particulières qui différaient encore à l'infini, selon les bourgades. Elles sont aujourd'hui lettre morte : le régime purement arabe des caïds et du code de Sidi

Khelil les a supplantées. Mais il serait peut-être intéressant d'en donner ici un aperçu<sup>1</sup>.

Elles consistaient surtout en *Kanoun*, règles très courtes ou tarifs de pénalité comparables aux *indicationes canonicae* des Romains. Les groupements étaient présidés par un *Kébir*, notable, et par l'assemblée des anciens, les *Amokranen*, qui se réunissaient sur une aire, une terrasse, ou devant la tente du *Kébir*. Ils promulguaient les *Kanoun*, prononçaient les peines, tranchaient les différends. Ces réunions se tenaient rarement, ce qui explique en partie pourquoi l'organisation politique et judiciaire de l'Aurès est restée si rudimentaire. D'autres causes furent les perpétuelles pérégrinations des montagnards, leur dispersion forcée dans toutes les directions pour profiter des lointains pâturages, des fruits de leurs propriétés disséminées; et aussi leur attachement aux intérêts personnels plutôt qu'à la chose commune. Les sédentaires exclusifs sont bien forcés de veiller à l'ordre public : toute infraction menacerait d'une façon permanente leur stabilité, mais quand on est ici aujourd'hui et là demain, on attache moins d'importance à un dommage qui ne peut être que momentané. On pourrait définir

1. Voir la thèse de M. Masqueray, *Formation des Cités*, chapitre de l'Aurès.

les Aurésiens comme des démocrates sujets à cet esprit de dissipation et d'erreur dont Cicéron, en vrai Romain, fait un reproche aux Grecs, et, comme les Grecs encore, leur réel instinct de socialisme ne put jamais, par le malheur du tempérament que les dieux leur donnèrent, triompher de leur instinct contraire de séparatisme. Malgré leurs qualités de courage, d'honneur, d'intelligence et d'industrie, ils étaient, dès lors, voués à la vassalité.

Les *Kanoun* avaient comme base le principe encore à demi barbare — tout au moins, patriarcal — de la compensation pécuniaire. Les plaignants et l'assemblée prenaient au coupable, en cas de vol, d'insulte, de coups, une part de ses biens. Le meurtre était puni par le ravage complet de la propriété de l'assassin, par un exil d'un ou deux ans, par le paiement de la *diya*. L'adultère était expié de la même manière. Les gestes ou paroles outrageants envers une femme donnaient lieu à un dédommagement. Le mari, il est vrai, pouvait tuer le galant, mais il devait s'exiler ensuite et s'acquitter de la *diya* comme un simple meurtrier. Les contestations étaient tranchées par l'assemblée, qui se prévalait de la coutume. Ses décisions étaient exécutées par des hommes spécialement choisis pour leur bravoure et leur force, appelés *Kobdji*,

fonction très recherchée à cause de son prestige. Les *Kobdji* n'étaient point payés; ils travaillaient à leurs terres comme les autres citoyens, mais eux seuls pouvaient saisir les criminels, et ils avaient le droit de marcher à la tête de la tribu quand celle-ci partait en guerre. Quelquefois, dans des cas éclatants, le peuple tout entier s'associait aux *Kobdji* pour punir un coupable d'une manière retentissante<sup>1</sup>. Le sort fait à la femme par les *Kanoun* était curieux et se

1. M. Masqueray (*Documents historiques recueillis dans l'Aurès, Revue Africaine*, juillet 1876), donne quelques exemples fort intéressants des « coutumes » des villages de l'Aurès. Voici les taux des Ouled-Abdi, qui se retrouvent, avec de légères différences, dans les autres tribus :

- » Celui qui tue paie 4000 francs.
- » Ses biens sont ravagés, ses chèvres et ses troupeaux égorgés, ses arbres coupés.
- » Celui qui frappe avec un sabre paie 20 francs.
- » Celui qui frappe avec une hache paie 20 francs.
- » Celui qui frappe avec un couteau paie 20 francs.
- » Celui qui frappe ou blesse avec une pierre, après constatation du médecin, paie 20 francs.
- » Celui qui frappe avec la poudre et ne blesse pas paie 20 francs.
- » Celui qui frappe et arrache les dents, paie 12 francs.
- » Celui qui déchire l'oreille d'une femme paie 12 francs.
- » Celui qui porte la main sur une femme en puissance de mari paie 80 francs.
- » Celui qui s'enfuit avec une femme mariée perd ses moissons et sa maison. Le mari peut se faire rembourser une somme dont il fixe lui-même la valeur.
- » Le prix du mariage (expression arabe intraduisible en français), est de 50 francs.
- » Qui épouse une femme veuve en retraite légale paie 20 francs.
- » Celui qui tue par mégarde d'un coup de fusil paie la moitié de la *diya*.

ressentait à la fois de l'esprit essentiellement berbère, libre et égalitaire, et de l'esprit arabe si irrémédiablement fanatique à cet endroit. La femme était toujours incapable. Elle ne pouvait hériter; on l'épousait en faisant une simple déclaration devant un *taleb*, et on divorçait d'elle sans avoir besoin de se soumettre à des règles. Cette réglementation constituait le côté droit : le côté mœurs fut infiniment plus élastique. Hardies, fortes et déterminées, les femmes chaouyas circulent sans voiles, seules, à de grandes distances, travaillent dehors comme les hommes, et répudient leurs époux avec la même insouciance facilité qu'eux.

Ouardi connaît à fond une de mes faiblesses : l'intérêt que m'inspirent les maisons indigènes. C'est que je ne me rends bien compte de l'état d'une race, qu'en la voyant chez elle, au milieu des choses qu'elle s'est faites, — ce qui m'instruit sur ses besoins, — et du décor qu'elle s'est choisi, — ce qui me renseigne sur le point précis de son évolution. Le décor me semble toujours le critérium le plus probant du degré d'une civilisation.... Et comme Ouardi est accueilli partout, chez les bourgeoises les plus honnêtes comme chez les *azrias* les plus folâtres, je vois, grâce à lui, les plus divers intérieurs.

Arris est composé de plusieurs *meshtas* ou groupes de cinquante à soixante maisons qui se détachent à peine sur les flancs des montagnes. En grim pant de hameau à hameau, je vois l'emplacement de la ville — banal : un cirque fait de deux rangées de pics arrondis qui reculent vers le Chélia et qui sont gris et bruns, piqués de genévriers, de pins et de chênes. Dans la vallée, coule un oued très calme. Des jardins honnêtes. Des champs d'orge honorables. Rien n'est laid, mais rien non plus n'est pittoresque ou fort. J'ai déjà vu des milliers et des milliers de ces paysages...

Les maisons sont du type des demeures rurales, à terrasses<sup>1</sup>. C'est là une forme de construction extrêmement ancienne : elle n'a rien perdu de sa primitivité. Elle n'est pas coûteuse, c'est ce qui explique en grande partie pourquoi l'Aurès, qui est si pauvre, l'a gardée malgré ses inconvénients. Les maisons sont bâties avec des petites pierres irrégulières qu'on casse grossièrement avec des marteaux pour leur donner les dimensions nécessaires. Les

1. MM. Augustin Bernard et Edmond Doulté ont fait à ce sujet une courte étude sèche, mais qui a quelques aperçus intéressants (*L'Habitation rurale des Indigènes en Algérie*, *Annales de Géographie*, 15 mai 1917). M. de Lartigue traite aussi des maisons chaouyas, mais il a pris tous ses détails aux *Libyan Notes* de Randall-Maciver and Wilkin.

interstices sont comblés par du pisé. Des poutres horizontales de bois, ceignant tout l'édifice, servent à égaliser ces grands cailloux. On voit parfois dans les murs des blocs façonnés, et joyeusement on s'en étonne comme d'un indice d'art : mais ce sont là, hélas ! des pierres invariablement prises à des ruines romaines. Pourtant, les rudes architectes qui élèvent ces logis peuvent, selon leur adresse, les rendre plus ou moins habitables : à Beni-Souick, par exemple, on peut contempler des maisons qui transportent d'aise. Des colonnes fort barbares, faites de troncs d'arbres, soutiennent les toits-terrasses si plats, qui se projettent comme des auvents de boue séchée. On les incline, afin de permettre aux eaux pluviales de s'écouler, et on leur donne souvent de frustes gouttières en bois. Elles sont bordées par des rangées régulières de petites pierres blanches, qui retiennent la terre. Au milieu du toit, paraît un trou qui sert de cheminée et, un peu partout, sont éparpillés des déchets et des débris de pots, des fruits qui sèchent sur des nattes et des entassements de fin bois mort. Les portes, qui sont fort lourdes, ferment mal ; les ouvertures, extrêmement rares, possèdent de massifs volets en bois, et des rosaces, des cercles ajourés, de minuscules triangles béants

font office de ventilateurs. Les maisons, d'habitude, n'ont qu'un seul étage, mais leurs escaliers, quand ils existent, sont adorablement incompliqués : un tronc de palmier dans lequel on a pratiqué quelques entailles superficielles, où on ne peut s'accrocher que par la pointe extrême des pieds. Ils me rappellent cruellement, quand je suis suspendue dans le vide, — sous les yeux moqueurs des bébés chaouyas qui les grimpent ainsi que des lézards, — qu'il me serait difficile de m'installer, comme aux souples temps d'autrefois, au haut d'un mât de Cogne.

Je commence par entrer de plain-pied, invariablement, dans une chambre noire qui m'aveugle et me suffoque. La fumée a donné au toit une ornementation bizarre, qui ressemble à des fougères brunes d'une invraisemblable ténuité. Mais les ménagères chaouyas ne s'en préoccupent guère. Ce n'est pas le moins du monde qu'elles soient paresseuses : elles abattent plus de besogne que leurs maris ou leurs frères, mais elles ne savent pas. Elles ont toujours vu le même cadre : elles continueront, à perpétuité, de le reproduire. Elles ont, pour couche, des nattes, quelquefois un lit élevé, qui pour tout sommier a des branches minces entre-croisées, recouvertes de couver-

tures et de peaux. Mais je trouve ces somptuosités plutôt dans les maisons des caïds ou dans les chambres des *azrias*, qui sont tenues à être raffinées. Le reste de la pièce, entre ses piliers massifs, est rempli par les plus hétéroclites objets, tous parsemés sur le plancher, afin d'être commodément retrouvables : des malles et des coffrets, des tentures et des sacs, des cordes et des peaux de bouc, des couffins et des ustensiles de cuisine, de la farine et des fruits, des veaux et des poules et des chiens, des oignons et des lanières de viande séchée, des piments et du grain, du petit-lait qui fermente dans des vases et du beurre qui rancit dans des outres. Trois ou quatre pierres composent le foyer. Des nouveau-nés dorment dans cet air noir, poussiéreux et âcre, tout au fond de grands couffins ouverts suspendus par des cordes aux solives... Des petits enfants et des bêtes circulent librement au milieu de cette incohérence et se livrent, avec simplicité, sur les nattes et les provisions, près des couffins et sous les branchages, aux fonctions naturelles... Je n'ai plus, depuis longtemps, la candeur de chercher de la beauté dans les habitations humaines du Sud, mais ici je ne trouve même pas le premier vestige d'éducation artistique : la hiérarchisation des besoins. Tout affleure à même

le sol : tout est contenté sur-le-champ ; on n'a guère pressenti l'avantage du classement, de la séparation. C'est indéniablement la demeure, non d'hommes comme nous les connaissons, mais d'une sorte d'animal qui est enfin parvenu à se nourrir et à se vêtir lui-même.

Des femmes partout... Par quel miracle ont-elles gardé leurs visages frais, leurs charmantes fossettes, leurs yeux vifs, leurs formes vigoureuses ? Sont-ce les durs travaux champêtres à l'air, sous le soleil, les longues marches à travers les montagnes, qui ont combattu la poussière, la fumée et la cendre dont leurs étables sont remplies ? Elles nous dévisagent d'un air franc, en face, sans rien de cette mine humiliée et rudoyée qu'ont les femmes arabes en présence de leurs mâles. Je n'ai plus besoin ici, comme plus bas dans le Sud, de les laisser, pour s'assurer que je dis vrai et qu'en dépit de mon costume je suis une femme, passer leurs mains sur ma gorge, ni d'enlever mon panama pour qu'elles puissent voir mes cheveux. Elles sont librement accoutumées aux hommes. Jamais non plus, lorsque j'entre la première dans leurs chambres, et qu'elles n'aperçoivent mon déira qu'après, elles n'ont, comme les femmes arabes, un cri instinctif d'effroi. Dans les *ksours* des oasis, je ne pénètre plus seule dans les gourbis ;

j'y cause la plus frénétique des commotions. Mais ici les nerfs des femmes sont aussi robustes que leurs corps, et elles ne craignent guère même les insolites visiteurs.

L'hospitalité est immédiate : du café, des fruits, le lait caillé dans des pots de terre. Il faut s'asseoir sur une natte qu'on déroule vivement, tandis que Ouardi explique avec solennité que je suis une *taliba*, faiseuse de livres. Le mot est magique : toutes les physiologies deviennent graves. C'est la science qui passe, pour eux. Elles ont l'esprit prompt et moqueur, et souvent leurs ripostes sont remplies d'humour :

— Que vas-tu écrire de nous, ma fille? me dit une vieille. Les Chaouyas sont des sauvages. Ils gardent les moutons et dorment ici et là, partout, dans les coins, comme les poules. *Et les femmes sont encore battues par leurs maris!...*

J'aurais pu lui répondre que nous en étions aussi là, dans la moderne Europe, mais il y a des causes qui exigent le sacrifice de toutes les vérités, et pour sauvegarder l'honneur de ma civilisation, je la regarde d'un air horrifié.

— *Tu es heureuse...* me dit une autre.

Elle n'est plus assez jeune pour que de vagues désirs galants la fassent parler ainsi.

— ...*Tu peux apprendre.* Nous, nous ne savons rien, jamais.

C'est la première fois que j'entends une femme indigène regretter son ignorance. Même à Tunis, où j'ai vu des émancipées, un tel aveu ne m'a pas été fait. Je ne veux point dire par là que cette population berbère, si demain on créait des écoles pour filles, se convertirait au féminisme d'un seul élan. Mais les femmes ne sont pas étouffées, abîmées, rendues atones et monotones, écrasées, sans espoir de réveil, comme les femmes arabes, par le despotisme masculin. Aucune femme vraiment arabe ne peut encore concevoir la rébellion contre la coutume et la volonté des hommes. Ces montagnardes berbères l'ont non seulement conçue, mais quelquefois même elles l'ont réalisée.

Leurs travaux m'intéressent beaucoup. Il y a des industries auxquelles elles s'adonnent exclusivement, tout comme il y a des charges de ménage dont elles doivent seules s'acquitter. Aucun Chaouya, par exemple, ne descendra jamais chercher de l'eau à la rivière, n'apportera du bois à la maison. Si sa femme est malade, il emploiera une porteuse, car à accomplir lui-même de pareils offices, immémorialement féminins, il serait, par tout son village, considéré comme déchu. Ce sont les

femmes qui font ici la poterie. Elles me montrent dans leurs jardins ou leurs cours les mottes d'argile jaunâtre qui leur servent de matière première. Tout est fait à la main, comme de juste : les procédés de fabrication sont les mêmes qu'aux temps de la préhistoire, et pour les archéologues modernes qui voient dans la céramique un des meilleurs moyens d'évaluer la chronologie et le degré des civilisations, ces poteries chaouyas seraient une mine de documents précieux<sup>1</sup>, d'autant plus qu'elles ne servent guère au commerce et ne sont fabriquées par chaque mère de famille, toutes les semaines, qu'en vue des seuls besoins de son ménage. Un petit bloc d'argile est posé sur un objet fixe, une pierre, un morceau de grand vase brisé. La potière mouille la terre et la pétrit avec la paume de sa main ; avec son pouce, elle creuse un peu le fond et élève les parois qu'elle étire et amincit de ses doigts nus. Aucun outil n'est employé. Le pot sèche au soleil pendant deux jours, et il est cuit ensuite dans le plus élémentaire des fours : une enceinte de pierres recouvertes de bois, d'alfa, de détritrus auxquels on

1. Voir *Lybian Notes* de Maciver and Wilkin, et *Études d'ethnographie algérienne* d'Arnold Van Gennep. Ce dernier ouvrage, qui est extrêmement instructif, traite cependant presque en entier de la poterie kabyle.

met le feu. Les pots y restent environ vingt minutes, et à leur sortie, tout brûlants encore, sont vernis avec une sorte de résine rouge.

La poterie chaouya, d'ailleurs, est remarquablement fruste ; elle n'approche même pas de la céramique kabyle, en tant qu'art et esprit d'invention. Les formes sont purement primitives, peu supérieures aux modèles néolithiques : un bol, ou corps du pot, un manche, un bec et, barrant le col, une anse d'alfa fortement tressée. En général, aucun dessin incisé sur les rouges flancs monotones, mais des ornements en relief, passablement simples, sans la moindre variété. Il paraît qu'on peut rattacher la poterie chaouya à de très anciens modèles européens : les *terramares* de l'Italie du Nord, par exemple, et des cimetières siciliens. Les Aurésiens étant restés à l'écart des grands courants de civilisation romaine et byzantine, on peut dire que leur poterie est caractéristique de l'ancien art berbère et offre, à ce titre, aux enquêtes des ethnographes, les plus curieuses suggestions... Les femmes, qui notent avec quel intérêt je regarde les pots dans lesquels elles m'apportent des dattes et du lait de chèvre, s'étonnent, sincères :

— Est-ce que tu les désires? *Ils ne sont pas jolis!*

Tous mes instincts professionnels d'infirmière sont en éveil ici, ce qui m'empêche de beaucoup jouir. Pour toute la commune mixte de l'Aurès, qui compte quelque soixante-dix mille habitants, il existe un seul médecin qui doit, étant mobilisé, accompagner les colonnes. J'ai eu le plaisir de le voir : il vient des pays envahis, et, de toute sa conscience profonde d'homme du Nord, s'est mis au service de ses malades berbères avec une inlassable bonté. Il n'a jamais un mot dur; jamais un geste de refus qui pourrait éloigner ou rebuter ses susceptibles patients, plus enclins à croire encore dans leurs marabouts et leurs *toubibs* indigènes que dans la mystérieuse science des *Roumis*.

J'assiste à une séance de vaccination. Dans la cour d'une maison convertie en dispensaire, d'où le docteur retire des tubes, de l'ouate et une petite lampe à alcool dont la flamme vacille, tout un monde est attroupé. Un des notables du village, une longue liste à la main, appelle les noms, et dès que la brève opération a été faite, appose une marque sur le papier. Et j'ai tant de joie, tant d'orgueil, à voir, établis chez ce peuple naïf et antique, que longtemps nous avons cru à jamais fixé dans un immuable type, ces emblèmes de notre ordre, de notre secours bienfaisants!

La vaccination est obligatoire, mais le docteur me dit, avec un sourire sur son visage aimable et calme, qu'on n'a aucune pression à exercer. Les femmes y amènent leurs enfants comme à une distribution de dons royaux. Le vaccin, chose tangible, visible, est pour elles un remède à des maux universels. Elles sont toutes là, tenant dans leurs bras des bébés brillants de voiles, d'oripeaux coloriés; les petits visages sont propres, les bruns petits bras potelés ont été nettoyés. Les mères ont des vêtements d'apparat : des turbans méticuleusement ajustés, des robes élargies comme des mantes de religieuses sur leurs bustes superbes, des plis amples sur leurs hanches de vigoureuses statues. Les étoffes sont d'un bleu profond ou tout à fait noires, et l'éternelle soutache rouge, jaune, mauve vif court autour de toutes les draperies. Des empiècements éclatants sont insérés autour de la taille, tranchant crûment sur les volumineuses cotonnades sombres, ainsi que des oriflammes; des ceintures de Biskra, en laine rouge, aux glands de soies multiples, grenat, vert, jaune, orange et blanc, comme des clochettes éblouissantes, se prolongent jusqu'aux pieds nus, après avoir cerclé le ventre de leurs anneaux de flamboyants serpents. Quelquefois, la toge blanche des prêtresses coule, derrière, dans des chatoiements de

soie. Et tous les lourds et barbares bijoux d'argent se sont amoncelés sur les poitrines et les bras — des fortunes portatives : colliers d'où pendent une cinquantaine de chaînettes, jusqu'à la naissance des seins; broches profondément ciselées, blocs non dégrossis de coraux, bracelets épais comme des bandes; minces et longues boîtes d'amulettes; boucles d'oreilles gigantesques, en cercles, qui ont percé la partie supérieure de l'oreille et touchent presque les fières épaules rejetées. Et, très bas, perdus dans les plis des robes, des miroirs européens recouverts de filali écarlate. Plusieurs femmes filent, en attendant le tour de leurs enfants, et les quenouilles blanches mettent une note si délicate dans ce fourmillement primitivement splendide! Les figures sont claires, les yeux souvent bleu gris ou vert profond — lucides, intelligents... Des vieillards, rudes, regardent : à quelque distance, les vieilles sont rassemblées. Comme elles m'émeuvent! Elles sont accroupies par terre, si basses, si humbles, avec des pieds comme des morceaux de cuir, et des bras nus plissés comme les membres d'une tortue. Elles aussi ont de rudes bijoux cliquetants, si frustes, parsemés de rubis. Dans les plis de leurs vêtements usés, sordides, de tout petits enfants s'accrochent, qu'elles vont ensuite, pendant les longues

marches de retour, porter sur leur dos, comme les bêtes. Et quels visages ont ces aïeules! Quel peuple de revenantes, de sorcières, quelles incarnations inhumaines de matérielle souffrance sont venus se réfugier ici! C'est Dürer qui a imaginé cette foule, elle est sortie vivante de son tragique cerveau. Quelles faces brûlées, détruites par la faim, par le travail, quelles rides qui les ravinent, quelles joues décharnées, quelles lèvres qui, à force d'émettre des plaintes, se sont usées et ont disparu! Combien de siècles et de siècles de misère a-t-il donc fallu pour qu'elles arrivent, ces faces, à une épouvante si consommée!

Mais voici que le docteur a fini, qu'il a tout rangé, et qu'il va partir. Et les femmes, de reconnaissance, comme si elles s'étaient subitement concertées, éclatent dans la plus frémissante, la plus passionnée, la plus impérieuse stridulation de frénétiques *you-you-you...*

Mais comment le docteur pourrait-il s'occuper de toutes les infortunes! On est transpercé de pitié devant les souffrances qu'ici, à coup sûr, l'ignorance propage<sup>1</sup> beaucoup plus que l'incurie<sup>1</sup>. Car le Chaouya est incomparablement

1. Voir à ce sujet le rapport juste et clair — malheureusement trop succinct — de la docteresse Dorothée Chellier, envoyée

moins superstitieux et fermé que l'Arabe : son intelligence plus pratique, plus saine, peut-être, lui fait saisir avec une plus grande promptitude le profit qu'il aurait à s'instruire. Il présente, dans tous les domaines en somme, des caractères de perfectibilité, et je suis tout à fait convaincue qu'on pourrait, facilement, avoir prise sur lui par des conseils et des exemples réitérés, publics, de médication pratique. Les maladies sont nombreuses dans l'Aurès, mais jusqu'ici on ne les a guère combattues. Un médecin de colonisation consciencieux fait bien, en temps normal, des rondes nombreuses; se transporte dans les villages atteints d'épidémies; pratique ses tournées réglementaires de vaccination; mais quand les voyages sont si longs et difficiles, le pays si accidenté, la population si élevée et en même temps si dispersée, combien de douars un seul homme peut-il visiter par mois? Comment surtout pourrait-il y stationner assez longtemps pour que ses enseignements répétés

en mission dans l'Aurès par M. Cambon en 1895 : *Notes d'un médecin*. Ses observations restent vraies dans leur intégralité. Les indications des docteurs Sergent et Parrot (Extraits du *Bulletin de la Société de Pathologie exotique*, tome X, séances des 3 juin et 12 décembre 1917), sont très suggestives. Le docteur Parrot pratique un essai de *traitement préventif* contre l'ophtalmie, dans la commune mixte d'Aïn-Touta, à Alcantara (Aurès), qui donne des résultats extrêmement intéressants. Je suis heureuse de lui rendre hommage.

deviennent efficaces à force d'être contrôlés dans leur application? D'autre part, comment hisser sur une mule, pour des journées et des journées de marche, une femme agonisante ou un homme blessé? Il y a des décheras dans l'Aurès qui n'ont encore jamais vu un médecin européen. On avait élaboré, au temps de M. Cambon, un plan d'ensemble qui préconisait la création d'un corps médical auxiliaire : des indigènes qui, pendant deux ans, eussent étudié des questions élémentaires de médecine, et qu'on eût envoyés exercer dans une région déterminée. L'intention du projet était de tous points louable : l'exécution fut à peu près nulle. Mais je ne le crois même pas très pratique : si les femmes chaouyas sont *relativement* fort libres, il n'y a encore guère de maris qui permettraient volontiers à des hommes — à des indigènes, car nos médecins français trouvent aujourd'hui bon nombre de portes ouvertes — l'accès de leurs demeures<sup>1</sup>. Alors... pour le moment, encore, l'avarie règne sur tous les sujets. Pour le moment, la malaria sévit, implacable. Pour le moment, les yeux, les pauvres yeux humains irremplaçables, les

1. A ce point de vue, il me semble que les médecins mobilisés, portant l'uniforme, ont beaucoup contribué à cet élargissement des habitudes arabes. Ils combinent, aux yeux des indigènes, les deux autorités du savant et de l'officier.

yeux qui s'éveillent des petits enfants, les yeux magnifiques des mères, les yeux nécessaires des travailleurs, les yeux pathétiques des vieillards, se ferment à ce qui, en pays arabe, est la seule beauté, le seul bien-être, la seule gloire, — la lumière du soleil. O précieux yeux des hommes ! Pour vous sauver, vous que la mort seule, en signe de très aimante pitié, devrait oser clore, à quels efforts notre conscience moderne ne devrait-elle pas nous pousser !

Dans toutes les maisons, je regarde d'abord les visages des enfants...

— Il ne faut pas que tu laisses ces yeux sales !

Les mères écoutent, dociles, mais je n'ai ni nitrate, ni sulfate de zinc, ni ouate. Je ne puis que recommander des lavages d'eau bouillie. Comme je suis une « savante », selon la réputation que pompeusement Ouardi me fait, on m'amène auprès des malades dans beaucoup de mesures : des poumons délabrés, des accidents syphilitiques, la fièvre, des phlegmons... Et quelle peine affreuse de devoir tout regarder, dans l'impuissance ! Des cas innombrables de gale et de teigne : on dort sous des couvertures communes, on se prête des vêtements infectés. Ouardi, qui a, je ne sais par quelle magie, acquis des notions d'infirmier tout à fait honorables, leur fait un cours d'hygiène... Des nou-

veau-nés bronchitiques râlent, au milieu des portes et des fenêtres ouvertes à tous les vents. Et je vois d'autres petits moribonds que l'entérite tout à l'heure va emporter. La mortalité infantile doit être formidable, — les mères aiment, mais elles sont aussi ignorantes, pauvres femmes, que les génisses qui mettent bas. On me dit, à ce propos, que beaucoup de femmes meurent en couches. Aucun soin n'est pris pendant la grossesse, et, lors de l'enfantement, la patiente est allongée par terre ; elle s'arc-boute avec ses pieds contre le sol et tire sur une corde qui descend des poutres du plafond. Les moyens les plus barbares sont employés quand l'expulsion spontanée du placenta ne se fait point : corde de laine introduite dans la gorge de l'accouchée, ou frictions *avec un bâton* sur le ventre encore saignant ! Si le péril croît, on suspend, autour du cou de la malade, un carré de papier sur lequel un *taleb* a copié des saints versets. C'est le remède suprême : lorsqu'il n'agit pas, on abandonne la femme à la volonté de Dieu.

Après l'accouchement, aucun lavage, même externe, n'est pratiqué, pas plus chez la mère que chez l'enfant, qui, du reste, est simplement enduit de beurre fondu avec du sel. Les matrones, pour remettre en place les os qui se sont, pendant la grossesse, déplacés, se livrent sur les

jambes de la patiente à des tractions qu'elles ne cessent que lorsque les os commencent à craquer. Les nouvelles mères gardent le repos pendant cinq ou sept jours. Cela est jugé suffisant. J'ai vu, un jour, une femme portant un enfant sur sa gorge, dans un chiffon rouge attaché à ses épaules. Elle avait une outre pleine d'eau sur le dos et montait lentement un sentier de chèvres. Je m'approchai de l'enfant qui dormait — une larve. La mère avait accouché trois jours plus tôt! Je ne m'étonne plus d'entendre que les femmes pratiquent très fréquemment l'avortement — mais de quels moyens se servent-elles! De la poudre à canon, ou du sous-chlorure de mercure que les marchands kabyles vendent en secret, ce qui les empoisonne. Ou encore, par des fumigations provenant de piments, elles s'infectent jusqu'à la mort. N'est-ce pas une nécessité impérieuse, immédiate, de leur donner, à elles qui portent déjà les plus lourds fardeaux, la possibilité de faire leur œuvre souveraine de vie avec un peu moins de superflue douleur!

J'assiste, inutile, à tant d'autres souffrances! Sur quelques lambeaux éclatants — ô ironie d'un lit pareil! — étendus à même la terre de boue battue, une jeune fille de quelque quinze ans

agonise. Les yeux démesurés, passés lourdement au kohl, semblent fantastiques comme ceux d'une idole égyptienne, plaqués ainsi que des choses indépendantes, sur ce visage spiritualisé, livide, tatoué, que la mort tiraille déjà, mais qu'on pare jusqu'au bout de fard, de henné, de plaques de corail. C'est une petite tuberculeuse dont les ulcères couvrent le mat ventre lisse et les fines cuisses amaigries. Autour des profondes plaies béantes, qui exhalent une indiscutable odeur de charogne, on a mis une frange de kohl, et dans la chair sanieuse, de tout petits cylindres de papier délicats ont été glissés. Ce sont des *sourates*, bénis à grand renfort d'argent, par quelque marabout. Il n'y a rien à faire : elle n'est pas transportable — et, d'ailleurs, où la transporter? — et, devant la mère, je fais un geste de pitié impuissante que l'enfant surprend. Il faut accepter de la laisser pourrir ainsi, sur la terre dure, dans son amas d'oripeaux... Et la petite mourante, qui avait soulevé sa tête, retombe, tandis que son immense expression de douleur, un instant animée, redevient passive, sans luttes, sans regrets. Je crois que la mort des musulmans doit être pareille à leur vie : ils doivent tout simplement s'en aller, sans efforts...

Parmi les femmes qui regardent avec moi la

pauvre petite idole, il y en a une, calme comme une statue, qui se tient un peu à l'écart. Son rigide visage osseux est raviné par une longue douleur, devenue maintenant une habitude.

— Et toi? lui demandai-je, frappée de son indéfinissable majesté.

— J'ai un enfant qui dort, me dit-elle, et touche son sein de son long doigt décharné.

— Et depuis quand dort-il?

— Depuis dix ans, vient la réponse.

Elle doit avoir un fibrome qui l'alourdit et l'épuise, et les matrones ont énoncé, sur son mal mystérieux, le verdict coutumier qui à toute femme permet une éternelle et si pathétique espérance.

Non, je n'y puis rien, à toute cette misère. Il faut enfin, par équité envers moi-même, que je m'en détourne. Je fais dire par Ouardi que je ne sais point guérir. Seulement, pendant tout le reste de mon voyage, chaque fois que nous passons le seuil d'une nouvelle mesure — excédé, résigné, sans même me consulter, Ouardi entonne la recommandation qu'il sait maintenant inévitable : « Lave donc les yeux de ton enfant! »

... Ne m'étais-je pas juré de ne pas penser! Mais la pensée échappe aux serments, aux lois, aux hommes et aux dieux. Elle échappe même

à l'égoïsme. Et je songe... Je songe qu'après la guerre, il y aura des femmes qui auront pris le goût du travail généreux et utile, qui auront perdu le goût excessif de l'homme, ou, du moins, dans l'immense mouvement de libération, de vérité et de courage que la guerre aura créé, qu'elles auront regardé en face et jugé les traditions des âges passés. Je songe qu'il y en aura qui s'attacheront, à cause des leçons de la guerre, sans croire en aucun dieu, sans espérer dans les hommes, sans même beaucoup aimer la vie, aux besognes difficiles et longues, obscures et impayées. Car seul l'acte importe et non pas son succès. Après la guerre, je songe que, sûrement, il se trouvera en France des femmes qui voudront venir ici, dans les montagnes, sous les tentes, seules avec ce peuple que nous avons l'obligation d'élever. Et qu'elles soulageront, puisque bien la guerre nous a donné, à jamais, le sens magnifique — le sens tyrannique! — de la solidarité sociale, ces pauvres enfants souffrants d'un pays qui, appelé à défendre notre civilisation, n'y a pu participer encore que par la douleur.

Ma dernière visite à Arris est faite à des *azrias*. Elles abondent dans l'Oued-Abdi, où les mœurs sont relâchées, comme dit notre morale

**TH. RIES**

VILLA " SIMONE "

Boulevard Cote - d'Argent

MOULLEAU (GIRONDE)

d'ilotes qui nous défend de regarder les faits et les idées en face. Relâchées?.. ou civilisées, tout simplement?.. Et quand nous aurons fini d'étiqueter de sentiment viril et légitime et noble, la jalousie — cette basse prétention de régenter à son exclusif profit la vie d'un libre être humain, — peut-être que les azrias nous paraîtront, tout simplement, des femmes de la *Cité Prochaine*. Elles ne sont pas des prostituées proprement dites. Elles sont, pour la plupart, des femmes divorcées. Elles ont quelquefois quitté cinq, dix, même douze époux, ne tolérant pas la grossièreté ou des tentatives trop masculines de domination — ou, encore, par caprice, parce qu'elles revendiquent le droit de se fatiguer des hommes tout comme les hommes se fatiguent d'elles... Les séparations ont lieu surtout à l'époque des moissons : l'état de mariage les obligeant à travailler sous le soleil incandescent comme les bêtes de peine, beaucoup préfèrent rompre des liens si onéreux et aller attendre, dans la maison de leur père, que les blés soient fauchés et qu'un nouvel époux se présente. Elles gardent leurs enfants jusqu'à l'âge de deux ans. Dans les intervalles de leurs mariages, elles pratiquent la vie qui leur convient le mieux, mais pendant que durent leurs unions conjugales, elles sont *presque toujours*

fidèles. On ne les paie pas, en général : elles ont souvent des maisons, des champs à elles; elles donnent des représentations de danses pour vivre, ou tissent des couvertures et des *tellis*. Je ne suis jamais entrée chez l'une d'elles sans voir, contre le mur, son métier à tisser garni d'un burnous commencé. Elles se donnent par amour, par indépendance, pour des cadeaux. Comme il n'y a pas de classes sociales dans l'Aurès, elles ne sont pas tenues à distance par la population, et on les voit fréquenter tous les habitants de leurs villages. Les Ouled-Abdi, en somme, pratiquent la doctrine future qu'hommes et femmes ont des droits sexuels égaux. On me dit, — les mâles européens me le disent, — qu'ils sont des dissolus. Ne seraient-ils pas, tout simplement, des équitables?..

Nous dévalons, Ouardi et moi, le plus meurtrier des chemins, jusqu'à l'Oued-Arris, un très mince filet d'eau bordé de lauriers-roses. Quatre femmes y sont déjà, leurs outres efflanquées à côté d'elles. Elles sont jeunes, jolies, avec des turbans rouges et un lourd harnachement de parures d'argent. Elles causaient bruyamment, avant de nous voir, mais à notre approche, un silence immédiat tombe sur leur groupe joyeux. « Ce sont des jeunes filles, » dit Ouardi, qui

connaît tout le monde. Elles ne voudront pas nous parler. » Et en effet, rapidement, elles se baissent toutes ensemble, remplissent leurs peaux de bouc qui gisaient sur les pierres, — noires, luisantes, lamentables, — au moyen d'entonnoirs et de vieilles casseroles ébréchées, puis roulent l'outre gonflée, démesurée, d'où, en traînées, l'eau si claire suinte, sur une roche de la rivière. En une seconde, elles ont étalé sur leur dos large la natte d'alfa ronde, *l'agertil*, et hissé, je ne sais par quel miracle, la sac barbare sur leurs épaules. Elles montent lentement, sans un mot, courbées, l'étroit sentier qui mène maintenant au village. Je les regarde, stupéfaite. Elles portent, ces enfants, trente-cinq et cinquante litres sur leur dos, parmi des pierres qui me mettraient les pieds en charpie. Quand elles sont parvenues, dignement, au sommet, leur attitude change. Elles sont derrière des rocs, protégées. Elles nous regardent en éclatant de rire, leurs belles dents blanches d'animal sain découvertes entièrement, tandis que derrière leurs têtes aux turbans rouges, les quatre pieds, court coupés, de la peau de bouc qu'elles portent, dressent dans le ciel, désespérément, comme en un suprême appel, leur pataude tache de deuil.

Quand nous avons traversé l'oued et que nous remontons les pentes fauves, sauvages, —

sans beaucoup de grandeur, — je rencontre, assis sur un rocher, un couple humain. La femme a une outre énorme à ses pieds; sa main repose dans la main de son compagnon. C'est la première fois que je vois, dans le Sud, une femme et un homme se caresser publiquement. Ouardi, avec pudeur, a détourné la tête, mais je m'arrête pour regarder le rude visage de l'amant, aux lignes fortes, énergiques et sévères, où seuls les yeux révèlent, par leur dure et éclatante concentration, les remous intérieurs. Et la femme, très fine, sourit légèrement devant mon propre sourire... C'est une azria.

C'est précisément chez elle que Ouardi me mène. Elle a trois sœurs, qui vivent de la même manière. Sa maison a deux chambres : la première est nue, sauf pour un métier à tisser et un lit élevé, à planches, sur lequel s'empilent quelques tapis rouges. La seconde sert de dortoir, de réfectoire, d'écurie à toute la famille et à tout le cheptel. Il y fait tellement noir, tellement enfumé, que je reste déroutée pendant quelques minutes, sortant comme je le fais de la brillante lumière pure du soleil. Et je vais de catastrophe en catastrophe, car je me heurte à un veau, je me cogne contre une grille de branchages qui enferme dans un coin des chèvres, je marche sur une poule qui me saute

aux épaules, et finalement je tombe sur un petit enfant. On m'arrête, alors que je me dirige vers le trou le plus sombre de toutes ces ténèbres, qui représente trois femmes plus vieilles et plissées que les Parques. Elles entourent trois pieux, rassemblés comme des armes en faisceaux, auxquels est suspendue une peau de bouc remplie de lait. On fait du beurre. Les trois Parques, à tour de rôle, s'emparent des moignons de l'outre et la secouent sans trêve. Le lait, au bout de quelques heures, est converti en beurre qu'on laisse rancir... Des petits enfants urinent sur les nattes où, tout à l'heure, on va dormir. C'est drôle, ces petits corps accroupis comme des crapauds, qu'on ne songe même pas à reprendre, et qui me regardent avec leurs énormes yeux intelligents. Je reste figée à ma place pour ne pas écraser les bébés grouillants, les animaux domestiques, pour ne rien salir, pour ne rien casser dans ce capharnaüm sombre. Et les sœurs de l'azria, qui attendent, je crois, des hôtes, leurs *ouïgas* blanches ruisant de leurs épaules, leurs aimables figures expressives me dévisageant avec la plus courtoise et réservée des gaités, causent avec Ouardi en préparant le *caouah*...

Mais la sœur aînée entre, que tout à l'heure j'ai aperçue sur le rocher. Elle a sur le dos son

outre, et quand j'essaie de la soulever, je m'aperçois qu'elle pèse au moins cinquante kilos.

— Mais ton ami? dis-je. Il t'a laissée porter cela toute seule? — C'est office de femme, me dit l'azria.

Ouardi s'est rapproché. Il regarde la femme, qui est très douce et très belle... « Qui est-ce? » dit-il, et soudain sa voix, à lui, a pris un ton plus profond. Elle se retourne, et, toujours très douce, très belle, répond avec une si vraie indifférence :

— Qui veux-tu que ce soit? Un homme... Un passe-temps...

Je poursuis la conversation, à laquelle elle se prête volontiers;

— Tu n'étais pas mariée?

— Je l'étais... Mon mari avait une autre femme. Il me battait.

— Tu ne te marieras plus?

Elle secoue la tête :

— Je suis heureuse ainsi... Mes amants me donnent des baisers, non des coups. Je suis comme toi : je peux me promener, pour causer... pour voir... Et quand j'aurai assez d'argent... — soudain, une nostalgie flamba, — j'irai à la Mecque, et mes péchés ne seront plus...

Dieux! que tout est simple! Ici, la roue du Temps s'est arrêtée dans son ornière.

D'Arris à El-Hamra, la route se poursuit à travers les montagnes. Elles sont pierreuses ici, avec des genévriers innombrables qui frangent les sentiers, mais sur les collines se dressent encore quelques arbres fruitiers. Nous sommes reçus à El-Hamra, par un des cheikhs les plus sympathiques que j'aie vus dans l'Aurès, — un marabout, — et je contemple les richesses de sa chambre des hôtes, une vraie cheminée européenne, avec une demi-douzaine de matelas empilés, trois armoires, une machine à coudre, de la grosse vaisselle blanche française. Mais c'est toujours le même principe d'entassement aveugle qui triomphe. Comment cette même race, qui n'a jamais songé à embellir dans le Sud-Algérien ses murs barbares de chaux, si nus, — qui n'a

même pas su les élever et les maintenir droits, — a-t-elle pu, au Maroc et en Tunisie, créer les pures merveilles des tombeaux saadiens et les stucs et faïences du Bardo! L'hospitalité, cependant, est admirable : immédiate, courtoise, simple. Je ne puis m'expliquer pourquoi les siècles lui ont donné ici cette allure naturelle, eurythmique, presque princière, tandis que la nôtre, aussi cordiale qu'elle puisse être, reste, en comparaison, toujours disgracieuse.

Nous changeons incessamment de passage. Un chemin aride... Quelques jolis ravins au fond desquels coule une eau avec des reflets bleus comme le ciel, verts comme les broussailles qui paraissent métalliques dès qu'elles sont renversées. Les lauriers-roses, si vivaces, portent comme des gemmes leurs fragiles fleurs roses, et les délicates brindilles des petits cèdres les font ressembler à de géantes fougères. Puis les régions boisées débute : l'air stimule, on entre dans l'apaisement grave des forêts montantes. J'ai froid sous les chênes anciens, et entre les cônes mélancoliques des éternels genévriers, entre les gerbes raides du *diss*, les pierres sont grises et le sol jaunâtre. L'odeur de la nature est vivifiante, pousse aux actes, à la décision, à la sévérité. Le corps croît en énergie, mais rien ne fait appel aux sens. Tout

au haut de la pente, que, si sérieusement, les mulets méditatifs gravissent, je m'arrête pour voir l'Ammar-Khaddou, gris au lieu de rouge, sans aucune allure de beauté, — rigide tel qu'il est dans son essence, quand la prestigieuse lumière s'est retirée de lui. Subitement, devant moi, les gorges de Tighanimine percent le milieu d'un massif qui s'érige, maussade, et elles ont l'air d'un immense trou profond, d'une incalculable cavité noire aux cercles et aux parois de deuil et d'inflexibilité absolus. Très nettement, je distingue la plaine rose de Tifelfel et les taches, à peine blanchâtres, de ce que je sais être l'exquis petit village de Taghit, qui aime se cacher. Indéfiniment, nous continuons à marcher, jusqu'à ce que l'air tonique commence à s'alourdir, que la chaleur descend sur nous comme un manteau et que nous nous engageons dans les insupportables gorges brûlées de Taghit-Sidi-bel-Kheir.

Qu'elles sont jaunes! Tachetées d'arbres verts et des noirs et rouges vêtements de toute une procession... Des hommes et des femmes; avec les enfants inévitables, vont dans l'Ammar-Khaddou à pied, en pèlerinage. Ils ont l'air las, tandis qu'ils lavent leurs pieds dans le ruisseau à moitié épuisé. Les déserteurs, paraît-il, avaient passé la nuit dernière dans le village et

rançonné la femme d'un commerçant qui était seule dans sa maison. Elle avait vainement crié, pendant une heure, à l'aide. — « Où étaient les hommes de Taghit? » dit Ouardi, méprisant. « Tout le monde s'était enfermé, répondit un vieux pèlerin. Ils sont allés chez la femme le matin, quand les bandits étaient partis. » Je m'étonne de ce manque de vaillance, mais Ouardi me prévient que l'Oued-Abdi est bien moins brave que l'Oued-el-Abiod, et il me raconte qu'à Teniet-el-Habed, trois voleurs étaient récemment entrés chez des danseuses, les avaient dépouillées pendant qu'elles hurlaient sur leur terrasse, et que non seulement tout le village, mais même les galants dans la maison se tinrent cois. — « Que veux-tu? Ce ne sont pas de vrais hommes. Regarde un peu ce que leurs femmes peuvent faire! Elles divorcent d'eux quand cela leur plaît... Les Oued-Abdi ont trop de cafés... Ils aiment trop les danses... Ils jouent trop aux cartes. A cause des routes qui passent par leurs vallées, ils voient trop de gens et causent pendant des journées. Je te le dis, ils sont des demi-hommes... » De fait, j'éprouverai de la difficulté, plus tard, dans l'Oued-Abdi, à me faire accompagner par les maîtres des mulets que je loue. L'objection reviendra comme un refrain : « C'est dangereux... » Et c'est seu-

lement là qu'on me fera, comme d'une chose insolite, des compliments sur mon courage. Les rudes montagnards de Roufi, dans les rocs desquels, cependant, les déserteurs se cachent volontiers, ne trouvaient guère étonnant que je circulasse seule. Je suis contente de laisser enfin derrière moi, sur les hauteurs, les décheras misérables, la mine de mercure, et toute l'étouffante épaisseur de la jaune chaleur de cette étroite vallée...

L'Oued-Abdi<sup>1</sup>... Dès son premier aspect, il se révèle enchanteur, et tandis que j'avance, sa grâce insinuante se précise et croît. Je passe par un chapelet de villages : Nouëdder, où toutes les maisons blanches sont rassemblées; le gros bourg de Chir, grisâtre, triangulaire, qui est le type même des villages de la contrée, avec ses demeures plaquées sur le flanc d'une montagne, chevauchant parfois les crêtes, rangées en gradins sur des lignes horizontales, qui vont en

1. La vallée de l'Oued-Abdi au kef Mahmel. Elle est riche et peuplée. Sa ville principale est Menâa, sur l'emplacement d'une ancienne colonie romaine, commerçante, entourée de forêts et de beaux jardins. A moins d'une heure de marche à l'est, dans les gorges du Djebel Lazareg, est située Nara, rasée en 1850; dans la vallée de l'Oued-Bouzina se trouvent les gros villages de Tagoust et Bouzina. Au sortir des montagnes est l'oasis de Djemorah et, plus en aval, celle de Branis. L'Oued-Abdi se réunit à l'Oued-Kantara au pied du Djebel-bou-Ghezal.

s'amplifiant à mesure qu'elles descendent — tous les plans régulièrement allongés et dégradés, formant un cône parfait. Les toits plats se hérissent de gris fagots empilés, qui sont si délicats qu'ils forment une décoration pointue et singulière, d'un charme particulier, et la couleur des terrasses et des murs est tellement confondue avec celle des montagnes que le village, dans le lointain, ne peut se faire reconnaître que par les trous noirs de ses fenêtres. Des ombres bleues étincellent dans l'active eau brune; des collines ondulent harmonieusement, des jardins ont l'air de corbeilles vertes. Comme la nature ressemble, ici, à la parure recherchée d'une très riche coquette!

... Menâa l'amphithéâtrale, une des plus anciennes villes de la vallée, et la plus considérable. Elle remonte aux origines mêmes des Ouled-Abdi, — elle fut d'abord un centre guerrier, un ouvrage de défense, puis un mauvais lieu, le refuge d'azrias et de bannis. Ensuite elle se fit dévote, passa entre les mains d'une famille maraboutique qui éleva une zaouiya, distribua des aumônes, apaisa les querelles, et mérita le nom magnifique de *Mouïla Sebil*, « les maîtres de la charité ». Encore aujourd'hui les Ouled-Abdi se disent les *rayas* des Ben-Habbas, leurs tributaires et vassaux, et jurent par leurs têtes.

Au début de l'occupation française, les Ben-Habbas régnèrent pendant dix ans sur le caïdat unique de l'Aurès.

Quel décor! Il change inlassablement de beauté. Jamais Menâa ne m'a paru, deux fois, semblable à elle-même. Un cirque complet de montagnes, en ovale, très resserré. La ville est bâtie sur un mamelon abrupt, détaché, au confluent de deux rivières, l'Oued-Bouzina et l'Oued-Abdi, qui l'encerclent comme une gangue vivante. La première fois que j'y passai, il venait de neiger, et Menâa rappelait un tableau de Dulac, — l'exquis arrière-fond du monde féérique où Andersen fait entrer sa petite marchande d'allumettes, morte de froid et de faim. Sur le plateau où est construit le bordj s'étendaient des herses épaisses de figuiers de Barbarie, ornements de givre, et leur vert sombre s'atténuait sous la frigide caresse de ce délicat revêtement. Torturés par le vent, des hauts palmiers avaient pris des tons de métal glacé. A droite des champs mornes et de la large route enneigée, clôturant l'horizon, la multitude des monts du cirque portaient haut leurs têtes étincelantes et immarcescibles. Sur la colline solitaire, les rangs réguliers des maisons étagées faisaient penser à quelque parure inconnue, — les dures gemmes brillantes, opaques et inso-

lites d'un collier concentrique de titan. A l'infini, s'irradiant partout sur la terre, des transparences bleues, des roses gelés, des verts cristallins, comme des miroirs vaguement teintés. Et le ciel, d'argent et de glace fondus, parachevait, par l'enveloppement de sa pure ambiance translucide, toute cette effusion de lisse blancheur, à peine colorisée, qu'était la ville. Menâa souriait, immatérielle, dans la lumière blonde de son aigu soleil d'hiver.

Je la revis tout au début de mars, où elle ressemblait à un printemps norvégien. Les neiges avaient laissé dans l'air des traînées froides, et les verdurees étaient si fragiles et tendres!... Fugitives, hésitantes, comme si elles se sentaient douées seulement d'une vie éphémère, encore à la merci des éléments. Décor élyséen, fait pour un peuple de délicats fantômes. Je ne puis dire l'émotion qui se dégageait de ce pâle rayonnement vert, où chaque détail, si fin, était pétri de clartés plutôt que de couleurs, et avait des contours étirés, adoucis, presque irréels. Tout possédait l'indéfinissable qualité de la minceur, de la ténuité, d'une essence raréfiée et précieuse, — les lueurs, les ombres, les montagnes, le sol, les arbres et les maisons. Les noyers étaient gris, les oliviers d'un blanc d'argent, et les profils des plissements, sur les crêtes, étaient eux-mêmes

amenuisés jusqu'à paraître des frises en relief. Les seules notes distinctes, dans ce recommencement attendri d'existence, étaient le vert robuste des éternels chênes-lièges et la flambée rose de quelques précoces pêcheurs. La plus fluide atmosphère, légère comme un esprit, baignait de vieil or tout cet aérien paysage. On l'eût dit recouvert d'une patine incolore qui de temps à autre, dans un point extrême, s'approfondissait en une très rare et délicate ardeur.

Et enfin j'ai vu Menâa dans la gloire puissante de ses moissons. Elle ruisselait de richesse, elle était belle et brutale comme est l'Irlande à l'apogée de sa verdure. Elle rutilait de l'éclat dur d'une fabuleuse émeraude. Comme des flots se répandaient les blés et les orges, si hauts qu'ils avaient submergé les bornes de pierres blanches et roses limitant les champs étagés. Il sortait des jardins que j'avais connus doux et plats ainsi que des marches de pelouse, de telles émanations d'opulence, une beauté si épanouie, une force si assurée, une grandeur végétale si orgueilleuse, que quelque chose de violent prenait à la gorge, comme l'émotion qu'on ressent devant le faste insupportable d'une cour lors d'un couronnement de roi. Cette fois-là, Menâa m'a semblé trop radieuse pour que j'aie pu l'aimer.

Les maisons sont du même modèle que celles

d'Arris, seulement, en général, beaucoup plus grandes et moins pauvres. Les étables sont séparées de la chambre principale, ce qui permet à celle-ci d'avoir une relative propreté. Le foin est amassé dans un coin à part; les couvertures sont pendues sur des cordes, les nattes jaunes et vertes sont roulées. Il y a des fenêtres qui s'ouvrent sur les toits plats. Des tentatives distinctes d'ordre se reconnaissent. Je retrouve aussi, dans les murs, les charmantes rosaces, et les séries de petits triangles réjouissants qui me semblent toujours être des réminiscences d'art byzantin. Sur tous les bords des terrasses, les fagots que les femmes vont chercher dans la montagne dressent, comme une défense, leur joli et rigide enchevêtrement. Ces fagots, du reste, ont toute une histoire. Chaque fois qu'un divorcé se remarie, la nouvelle maîtresse de maison s'empresse de jeter ou de donner les réserves de bois, et les remplace elle-même, au prix de pénibles efforts, afin de bien montrer à tout le village qu'elle est aussi bonne ménagère que l'épouse à laquelle elle a succédé.

Les femmes sont particulièrement jolies dans toute la vallée, d'un type plus évolué que dans l'Oued-el-Abiod : des yeux intelligents, passionnés et foncés, des nez longs et busqués, des

ovales de visage délicatement amincis, des bouches sensibles en même temps que sensuelles, des dos droits, des formes librement développées. Elles me rappellent, avec précision, cette race arménienne dont les femmes, décidées et jouisseuses, sont admirablement douées dans tous les domaines. Les sourires ici ont un charme spécial : de la bonté et de la finesse, quelque chose d'une rouerie aimable et un peu gourmande, — l'éternel féminin. Les filles de Menâa doivent les tenir, ces sourires, de ces aïeules qui pratiquaient jadis, ici même, la plus vieille profession du monde : celle d'un accueil sans préjugés... Aujourd'hui, la morale est devenue prude : sur un millier de femmes, deux seulement, avec franchise, suivent l'exemple de Lilith, la magicienne, cette magnifique et pernicieuse première épouse de notre père Adam. Je vois leurs maisons : perchées plus haut que toutes les autres, elles couronnent le rocher qui porte le village. Le cheikh, un ancien sous-officier indigène, courtois, amusant, me demande si je veux voir ses « hirondelles » (leurs nids, en effet, sont presque inaccessibles). Il n'en tire pas vanité, mais, pourvu qu'elles ne s'imposent point à son souvenir d'une intempestive manière, il les laisse, philosophiquement, subsister. J'escalade les rocs tranchants, les chemins qui

ne sont que des cascates figées de pierres, et, en entrant dans leur demeure, je perçois un bruit rapide de fuite agitée. Un ami s'est caché. Mais comme le réduit qui l'abrite est une espèce de placard, et que l'homme doit s'y tenir cassé en deux, — compatissants, nous l'en tirons. Pendant que, gêné et souriant, il écoute l'admonestation du cheikh, — c'est un riche agriculteur, marié déjà, — et que, robe rouge, turban noir, bijoux d'argent, assise par terre entre son lit à tréteaux et son métier à tissage, entourée d'oignons bruns qu'elle va éplucher, l'azria, hardie et libre, ruine, bien que le cheikh affecte de ne pas l'entendre, l'effet de ces propos honnêtes par ses rapides saillies ironiques, je regarde à travers l'unique fenêtre dont j'ai repoussé le lourd panneau.

C'est le divin moment du crépuscule. A droite, la large route blanche méandre, qui aboutit à Lambèse. Quelque part parmi les jardins touffus qui la longent, la zaouiya de Mehâa est engloutie. Je me la remémore : une salle d'arcades que supportent des débris de colonnes romaines, large, nue, absolument noire, mais qui garde le plus irrécusable air de noblesse, car c'est un Tunisien qui l'a bâtie. Attenant à la salle, une koubba flamboie, où les membres de la sainte famille reposent. Sur les longs tom-

beaux étroits s'empilent des soies ardentes, et les murs sont recouverts des mêmes draperies. C'est une brutale — mais non inharmonieuse — fanfare de couleur. Et tout au haut du dôme, qui a des percées grillagées, des petites figures étincelantes d'enfants irrespectueux se rassemblent, comme des fleurs vivantes, et rient...

A gauche, vient un ravin plein d'arbres — ûts droits de palmiers, branches d'arbres fruitiers, surchargées, pressées, si fières de leur somptueuse toison, — et il se prolonge jusqu'à une éminence rose qu'une vieille tour d'alarme surmonte, — vestige des temps troublés de jadis — ronde, massive, compacte, avec, à hauteur d'homme, une seule ouverture qui a l'air d'un œil énorme, trop inquiet pour se clore jamais. Tout est borné par des montagnes gris rose qui portent des champs en pente, si vaguement labourés, à cause de leurs rocailles, qu'ils se déploient comme de pâles cicatrices d'anciennes brûlures. Devant moi, j'ai les nappes ascendantes des jardins et des prés, d'une inaltérable et fixe pureté verte, vision si riche qu'elle ne semble point appartenir au temps présent. Elle évoque un domaine de satrape, dans un pays fabuleux, alors que le monde était neuf. Le village, tout mauvé, dégringole doucement jusqu'à la rivière; la délicieuse terre violette dont sont

faits les toits a exactement la même nuance que le ciel. Autant le sol est jeune, et vigoureux le fruit qu'ont porté ses entrailles, autant l'air est à l'expiration de toute teinte, à l'extrémité de toute vibration. Est-ce que ses fantastiques efforts d'éclat et de chaleur, pendant le jour, ont épuisé en lui toutes les puissances de la couleur, toutes les possibilités du renouvellement? Il semble un élément pâmé, fait d'effusions légères, de longs frémissements, de traînées blondes, d'indéfinissables nostalgies. Et je ne sais plus à quelle émotion me livrer, dans cette ville à la beauté si contradictoire, — à la joie énergique de la vie, qui émane de la terre triomphante, ou au très suave sortilège de la mort que ce ciel exténué répand.

On m'avait tant parlé des danses de l'Aurès que je ne résiste pas au désir de les voir. Mais quoiqu'il y ait des musiciens à Menâa, venus à l'occasion d'un mariage, on n'y trouve point de danseuses. Elles sont reléguées à Teniet-el-Habed, la patrie des azrias, le village des réjouissances. Il y faut donc envoyer chercher une des plus célèbres artistes chorégraphiques de la vallée.

Ouardi, à ce propos, me raconte sur Teniet-el-Habed des histoires curieuses. Selon lui, il n'y

a guère de famille qui ne contienne une azria : les pères et les frères se donnent même volontiers pour mission d'aller attendre, dans les cafés, les voyageurs — nomades, commerçants, cavaliers de commune — qu'ils introduisent auprès des femmes libres de leur maison. Le vertueux dédain de Peysonnel me revient à l'esprit : « Ils troquent leurs femmes comme ils souhaitent, à des conditions qu'ils règlent entre eux dans le troc. » Mais si Ouardi, en bon Arabe, s'indigne d'une pareille conception de l'autorité masculine, il n'a que des éloges pour les filles du village. Elles sont douces, courtoises, désintéressées. — « Un soir, étant de passage, un homme m'a mené chez une azria. Elle était belle. Je lui ai dit : — Je suis marié. Elle m'a dit : — Qu'importe ! Tu es un visiteur, un étranger parmi nous. Prends du café, des fruits. Si tu veux dormir, je te donnerai une natte. Nous avons causé ; elle a dormi dans une chambre, moi dans une autre. Le lendemain, elle m'a donné à manger, mais elle n'a pas voulu d'argent. — Tu es mon hôte, dit-elle ; quand tu passeras par le village, il faut venir manger et dormir chez moi. Beaucoup d'azrias sont ainsi. » Il ajoute qu'elles sont aussi très tenaces dans le souvenir qu'elles gardent de leurs temporaires amis. — « Comment cela ? » je demande avec

intérêt. Mais Ouardi est pris soudain du plus ennuyeux accès de l'invincible pudeur arabe, et comme il détourne la conversation d'une manière emphatique, j'en suis pour la courte honte de ma curiosité.

Voici qu'enfin la danseuse sort du café où elle a bu et fumé depuis sa venue. Elle a choisi comme décor une estrade naturelle faite d'une terre jaune, limitée d'un côté par un ravin qui se déroule abruptement, et de l'autre par des escarpements rocheux. La montagne s'élève en trois plans roses très doucement inclinés. Tout au haut s'éparpillent les maisons grises, trouées de rosaces noires et d'oblongues fenêtres ouvertes. Au bord des toits plats, derrière la barricade des broussailles desséchées, un monde de femmes regarde, tandis que, sur les échelonnements des falaises, les rudes figures inachevées des hommes, taillées à coup de serpe, se sont installées. Les musiciens attendent : deux tambours, une longue flûte recouverte d'une peau de serpent. La musique est purement arabe : chromatique, monotone, vacillant sur trois notes en mode mineur. Tout ce peuple est silencieux.

La danseuse est grande et brune, avec un visage mince et des yeux allongés. Un regard caressant et une bouche expressive quand elle

est au repos... Mais comme elle va danser, elle se contracte en un masque immobile et stupéfié — ses paupières sont baissées et ses lèvres fermées avec une morne résolution. Sa robe de cotonnade noire est bordée de soutache verte. Un grand pan de burnous blanc lui retombe sur le dos, et dans son turban immaculé, elle a piqué des mouchoirs rouges, bleus, verts et jaunes qui lui donnent l'apparence d'un brillant et tropical oiseau. Elle a une ceinture de laine jaune qui dispose les plis amples des vêtements en de violentes suggestions de volupté. Sur ses chevilles, ses bras et sa poitrine, tranche l'éclat froid des bracelets et des chaînes d'argent, et au milieu de son front bronzé un triangle ardent d'écorce d'orange descend entre les sourcils noirs, jusqu'au jaillissement hardi du nez busqué. Curieuse figure, — barbare, intense et sévère, mais fine pourtant...

A mon sens, la danse aurasique ne mérite pas d'excessives louanges. Elle se révèle supérieure en science à la danse arabe, mais elle n'a guère, comme celle-ci, une sauvage faculté d'évocation, et en aucune sorte elle ne réveille le tressaillement obscur, animal et puissant que les Ouled-Nails, si bestialement hiératiques, savent déclencher dans l'assistance quand on leur donne le temps de la magnétiser par la

lente, la longue répétition de leur spasme invariable et obsédant.

L'azria vient de soulever, de chaque côté de sa taille, le strict collet de religieuse qui lui tombe au-dessous des hanches, et elle le tend, très haut, comme les ailes de quelque opaque papillon. Une série de mouvements renversés commence, qu'elle soutient longuement, comme des poses. Elle s'incline en arrière, le buste oblique et raidi — puis vient l'esquisse, en avant, d'une très cérémonieuse révérence — et enfin, de profil, elle s'arrête net dans une courbe rigide, ses voiles déployés jusqu'aux épaules, sa face figée dans la plus froide concentration. Ce sont les allures plastiques d'un Tanagra sombre, qui aurait de la grâce, mais sans charme ni vie...

Soudain cessent les rares rotations mutilées, les demi-pirouettes. Le cycle des gestes change. C'est maintenant une progression par de sèches saccades, sur un seul pied nu qui frémit. L'autre n'apparaît jamais, tendu sous la double traîne de la robe et de la draperie blanche. L'étoffe oscille sous la brusque secousse du pied : la cuisse frissonne, un bref tremblement horizontal passe sur le ventre lui-même, mais fugitif, comme un vent sur une eau trop épaisse pour qu'il puisse la troubler. De nouveau, l'avance sautillante reprend. Pas une seconde, n'ont

fléchi la régulière sonnerie des *khrals-khrals*, l'aigre musique des flûtes, la basse palpitation du tambour. Pas une onde d'animation n'a traversé le rigide visage. Aucune aspiration ne l'a illuminé. C'est correct, dur et mécanique. La danse aurésienne n'a pas de mystère.

Comme nous retournons au bordj, dans l'aigu clair de lune, je cause avec le fils du cheikh. Il a moins de seize ans, un visage brutal et ardent, brun, mobile, éclairé par des yeux comme de noirs diamants vivants. Son père veut le marier à une cousine plus jeune que lui et qu'il n'aime pas. Il est déjà l'amant de toutes les azrias notoires de la vallée.

— J'obéirai à mon père, me dit-il sombrement. Mais dès que je serai marié, je divorcerai de ma femme. Elle veut m'embrasser. Elle m'ennuie...

— Mais tu ne peux pas divorcer sans motif!

— Je la frapperai...

— Mais elle pleurera!...

— Elle peut pleurer. Qu'est-ce que c'est que les larmes d'une femme!

— Oh, Si-Hassen!... Mais tu as sûrement de la peine quand ta mère pleure!

— Oui, j'ai de la peine. Mais ma femme n'est pas ma mère. Je ne veux pas que ma mère

pleure jamais. Mais ma femme peut pleurer tous les jours si elle veut. Ça ne fait rien...

— Mais si elle t'aime trop pour vouloir s'en aller?

— Je la tuerai. Qu'est-ce que c'est que la vie d'une femme!

— Eh bien! dis-je vigoureusement, écoute ce que je vais t'apprendre. Si tu tues jamais une femme, la loi française te fera mettre en prison et tu auras la tête coupée. Ma loi estime que la vie d'une femme a autant d'importance que ta vie à toi...

— Ton mari ne peut pas te tuer? me demanda Si-Hassen, d'un air incrédule et âpre<sup>1</sup>.

— Il peut, s'il est plus fort que moi. Mais à son tour, ma loi le tuera. Écoute une histoire...

Et je lui raconte l'odyssée récente d'un adjudant qui noya sa femme dans la Seine pour en épouser une autre. — C'était un militaire, tu m'entends? Mais parce qu'il avait tué sa femme, ma loi le colla contre un poteau et on lui tira douze balles dans le corps.

— Eh bien! me dit le jeune Chaouya avec un accent d'orgueil inexprimable, ta loi est une loi mauvaise. On ne doit pas faire mourir un

1. Si-Hassen, en tant que fils de cheikh, ne pouvait ignorer la loi. Mais, outre que le meurtre d'une épouse n'est pas en général très sévèrement puni, je soupçonne Si-Hassen d'avoir surtout voulu me marquer son dédain de mâle.

homme pour une femme en moins. Jamais il n'y aura assez d'hommes sur la terre. Tandis que toutes les femmes savent faire la cuisine et avoir des enfants. Alors, quand un homme en a tué une, il n'a qu'à la remplacer par une autre. Elle fera, je te le dis, l'affaire tout aussi bien!...

De Menâa, en rayonnant dans tous les sens, on parvient aux plus charmants villages... Un soir, je suis allée à Tagoust, une vieille ville aux traditions soigneusement conservées, aux mœurs maintenant austères. Il fallut passer dans la vallée de l'Oued-el-Ahmar, une vallée aux prés verts coupés de murailles de terre rouge. Le sol se creusait et se hissait à nouveau, avait des ressauts et des sillons qui ressemblaient à des tranches colossales de pastèques ouvertes : même rose égal, vif, léger. Puis se présentèrent des sentiers dévalants qui surpassaient ceux de Roufi en horreur : je ne sais comment ma mule et moi pûmes leur survivre. Ouardi lui-même dut descendre de sa monture. Pendant ce qui me sembla être des heures, je ne relevai pas la tête, concentrée dans le suprême effort d'éviter l'incident ignominieux de me casser le cou. Et lorsque ma bête eut fini de tirer sur sa longe, je sus que le chemin devenait praticable, et je me décidai à regarder.

Jamais, jamais plus je ne verrai une chose si totalement et si purement belle. Elle me reste dans l'esprit et dans le cœur comme l'unique impression parfaite de ma vie. Je ne peux la décrire exactement : dès le premier regard elle me fut sacrée, et je n'ai pas cherché à la connaître. Il y avait, devant moi, un ciel couvert d'une effusion rose; contre le ciel, une rangée de monts, bleus à droite, très pâlement gris au milieu, profondément mauves à gauche; au pied des monts, des croupes de terre d'un rouge de feu sombre. Dans une des dépressions, un plat et long village, rouge comme les monts, qui se dégradait en d'insensibles inclinaisons, et tout autour, montant comme une inondation, des orges du vert le plus affaibli, des arbres du vert le plus enflammé. Sur le village ou dans le ciel, — on ne pouvait en être sûr, — dans le frisson de l'effluve rose ou sur la vive ardeur des toits de carmin, éclata soudain une vaste étoile d'or fixe. De la terre, de l'air, s'élevait ou retombait le bruissement multiple des jeunes eaux printanières. La plus ample sérénité... L'enchantement le plus subtil, le plus mystique. Une grave exaltation, mystérieuse et douloureuse. L'extase de la paix, de la tristesse et de la simplicité. Et soudain, comme si la beauté des choses n'était pas déjà insupportable, quelque

part, perdu dans les vertes branches glorieuses des arbres fruitiers, seul dans le murmure silencieux, un rossignol commença de chanter. Rien ne lui répondit : il se tut un instant, craintif, puis le génie qu'il avait dans la gorge n'accepta plus d'être refréné, surgit, jaillit, se répandit dehors en un torrent qui remplit l'espace. Toute la vallée déborda de son délire. Et dans le rouge adorable de cette soirée mélodieuse, Tagoust était si douce et si belle que, tout simplement à cause de sa beauté et de sa douceur, en descendant sur la ville calme, à travers les ondulations rouges, la flambée verte des jardins, la houle des blés moirés, environnée de la tiède caresse de l'air rose, moi à qui le don divin des larmes n'est point échu, je me mis à pleurer...

Je n'ai pas visité Tagoust. J'ai gardé d'elle mon souvenir parfait.

La même vallée de la rivière Rouge... Sur la route qui mène à Bouzina, des affleurements de marbre rose et d'albâtre. De loin, ils ont l'air de très petits ruisseaux qui auraient réussi à capter le soleil. Les blocs se redressent parfois, en lignes aiguës mais promptement épuisées, et leur chatoiement est comme celui de pierres précieuses contre ces montagnes rouges d'une si éclatante aridité.

Bouzina, père des jolies femmes, des arbres splendides et des eaux vivifiantes. Il mérite toutes ces appellations, quoique ses jolies femmes soient aujourd'hui assagies et domestiquées, le beau vieux cheikh puissant qui régit la vallée ayant d'intransigeantes idées sur le devoir. Comme des hérauts trapus se dressent devant le village des tours de vigie, d'où, par des cris repris et répétés, de poste en poste, on signalait l'approche de l'adversaire. L'Oued-el-Ahmar et l'Oued-Abdi, dans les temps bouillonnants d'autrefois, passaient leurs loisirs à s'entretuer pour la possession des sources.

Le village est donc bâti sur le roc de gorges fort élevées. Je le vois à midi, sous un soleil morne, et il me paraît gris contre un fond blanc. Les assises des demeures sont les rochers mêmes. Un grand mur oblique de pierre, massif et lisse, coupe en deux plans inégaux la multitude des toits plats. Les sentiers sont caillouteux et difficiles — déserts, dans cette heure ardente — mais à chaque gradin, dès qu'on a pu reprendre à la pierre quelques mètres de terre, je vois des petites aires, rondes, aplanies, avec un bâton nu planté au milieu d'elles, où on attache le mulet qui dépique les blés. Une petite chèvre bête, plaintive comme un enfant, derrière des murs aveugles. Mais les maisons elles-mêmes

me déçoivent, car, si elles sont grandes et passablement aérées, j'y retrouve le désordre, la saleté, la misère inutiles des décheras d'Arris : plafonds recouverts de dentelles brunes tissées par la fumée, et, dans les murs, des pierres que la suie a rendues noires et luisantes comme de l'anthracite. Dans les profondeurs de ces tanières fermées, comme les germes des maladies stagnent! De nouveau recommence le torturant défilé des yeux qui se gâtent, des peaux qui se boursoufflent, l'eczéma, les ulcères... Et pourtant, cette race mérite d'être aidée : pourtant, les enfants ont de la curiosité avide sur leurs visages, un regard si clair, une volonté si vigoureuse d'aller de l'avant! Beaucoup ont des frères aînés dans les usines ou à la guerre : « Je m'en irai aussi en France quand je serai grand!... » Je demande des renseignements au très aimable instituteur indigène qui m'escorte :

— N'y aurait-il aucun moyen d'enseigner aux villageois des principes élémentaires d'hygiène?...

— Mais oui, me dit-il. Il faudrait s'adresser aux femmes. Elles ont l'esprit assez souple...

— Mais sont-elles libres? Si on réussissait à les convaincre de la nécessité d'avoir des maisons balayées, des fenêtres ouvertes, des cheminées, changeraient-elles leur façon de vivre?

— Peut-être, fut la prudente réponse. Dans

tous les cas, *elles sont maîtresses chez elles*. Les hommes ne s'opposeraient pas à des modifications qu'elles décrèteraient utiles. Il s'agirait de les gagner...

Serait-ce si difficile de les instruire un peu! Dans une maison, je vois une jeune femme s'évertuant à réparer un accroc qui bée au bas de sa robe. Elle tient rapprochés, d'une manière gauche, les deux bords de la déchirure, et elle fait d'immenses efforts vains pour enfiler une trop grande aiguille. Je prends l'outil de ses mains inhabiles, et je ravaude rapidement le trou. Mon ravaudage est exécration, mais des murmures d'admiration s'élèvent. Trente femmes se sont rassemblées pour m'applaudir. « Tu es intelligente, me dit l'une d'elles. Les Roumiyas savent tout faire, ce n'est pas comme nous. » Et lorsque je m'en vais, je m'aperçois — avec quel frémissement de plaisir! — qu'une nouvelle venue, après avoir patiemment étudié les affreux points entrecroisés de mon chef-d'œuvre, essaie, lentement, de les reproduire sur l'accroc de son vêtement à elle.... Oui, serait-ce tellement, tellement impossible de donner à ces femmes, sans attendre qu'un siècle encore se passe, les notions qu'elles sont si prêtes, je crois, à recevoir!...

Les sources sont merveilleuses. Les eaux

s'élancent de lieux invisibles et elles viennent se mêler au pied du village, se chevauchant dans leur hâte mélodieuse, — blanchoyantes et véhémentes, d'une si jeune ardeur, apportant avec elles de tels murmures, une telle fraîcheur, de telles suggestions de printemps! Sous les ponts rudimentaires, faits de troncs d'arbres gantés de mousses et glissants comme des miroirs, elles se marient avec une si miraculeuse légèreté, formant des cascates pures et sonores, tandis qu'au-dessus d'elles, comme des ancêtres qui assisteraient, indulgents, aux jeux d'une vie exubérante, trop neuve encore pour se refréner, les magnifiques noyers séculaires étendent leur toit d'impénétrable verdure. Mais les eaux ne demeurent pas en place, pressées de se donner, et ce sont elles qui vivifient les jardins dont, au-dessus des murs très bas, les feuilles montent comme des panaches. Et, sur toutes les pierres, des femmes lavent leur linge bariolé, avec de lents mouvements rythmiques de leurs jambes nues, et elles ont l'air de mener une danse concertée et rituelle...

Une nouvelle chevauchée, paisible et ravissante... Une terre mauve, des coupures et des grottes du plus délicat lilas... De brunes montagnettes lointaines, absolument régulières, qui

s'érigent en cônes impeccables comme une rangée de tentes colossales avec des contours pointus. L'air est d'un bleu uniforme, léger jusqu'à la transparence, un voile azuré. Les sentiers ne sont plus que de minces rivières jasant sur des cailloux, sous l'égide des grandes branches déployées des figuiers. Il n'y a rien de très spécial dans le paysage, mais tout est si heureux, si coulant, si pur!... Comme on devient jeune dans ce monde insoucieux, rempli seulement par les innombrables parfums des choses végétales, qui se propagent comme des flots; par les invisibles effleurements des brises et par les fluctuations capricieuses de la divine lumière. O Sud aimé! comme il est simple et doux de vivre en toi!...

Un des plus luxuriants villages de l'Oued-Abdi : Amentan-Fougani — l'Amentan supérieur — bâti sur un promontoire que les montagnes brunes lancent en avant comme une langue aiguë, et qu'enserrent la verte ceinture creuse d'un ravin profond et des champs à l'apogée de leur splendeur. Masures grises, toits mauves, longs passages étroits et sombres, pleins de ténèbres fraîches, au-dessus desquels les maisons se rejoignent; rideaux ondoyants d'arbres fruitiers, tapis de blés couleur d'ème-

raude, vignes d'une vigueur inouïe, jardins partout où s'est amassée la terre, sur la crête des murs, le long des séguias, — bandes de cinquante centimètres de largeur qui ont été rendues fécondes et qui portent de minuscules moissons éblouissantes. Les palmiers reparais- sent, mais trop minces encore, avec de longues aigrettes retombantes, gris bleu, comme de l'acier. Des potagers aux sous-bois véritables : feuillages robustes des fèves, tomates rebondies, navets délicats, piments incandescents. Des foisons de menthe sauvage. Après les blés vien- dront des récoltes de pastèques, de melons, de citrouilles. Des figuiers monstrueux, touffus, épandus, étouffant toute autre végétation, toute autre croissance, — avides, exclusifs, méchants, leurs branches inflexibles se croisant au-dessus de toutes les séguias, de tous les petits sentiers liquides, comme des puissances malveillantes, — et il faut se couchér sur le dos de sa bête pour qu'au passage ces bras rigides ne vous happent et ne vous renversent pas. Au milieu de mille feuilles lustrées éclatent les épaisses écorces, vernies et dorées, des grenades. Une incohé- rence de richesses, une orgie de verts, une course au luxe végétal qui ne peuvent être exprimées... Des vaches rousses paissent dans un pré pâle; des hommes en courtes chemises

blanches, une rose piquée dans leur turban, derrière l'oreille, travaillent à la terre. Des femmes portent des hottes gigantesques d'herbe odorante, ou gardent le bétail — taches écla- tantes et brutales, sans nuances, de rose rigide et de bleu cru sous des turbans noirs. De tous les arbres, le chant des rossignols; de tous les champs, la musique des cigales; et de tous les jardins, les flûtes rouges et jaunes des hommes élancent dans l'air leur petite âme aigre, grêle et douce, qui pénètre dans votre âme et y reste incrustée à jamais...

Or, il se présente soudain une tragique com- plication. Je vais entrer dans une nouvelle commune : celle d'Ain-Touta, dont l'adminis- trateur vient d'être nommé. Je ne le connais donc point; on ne m'a pas annoncée; je n'ai même pas à me réclamer d'une carte de recom- mandation. Je ne lui ai pas demandé la permis- sion de vagabonder sur son territoire. Pour comble d'incorrection, j'ai avec moi le déira d'une commune étrangère, et je sais qu'en général les administrateurs ne s'aiment point d'un fraternel amour. Dans ces conjonctures, Ouardi et moi nous entretenons à voix basse, comme si les collines allaient nous trahir.

— Ouardi, tu l'as déjà vu?

— Je ne l'ai pas vu. Mais on dit qu'il est très, très sévère...

Quand je m'informe des motifs de cette redoutable réputation, Ouardi ne sait plus. Ces choses sont charriées çà et là par le vent. Mais je ne puis accepter d'avoir peur d'un administrateur. Et je décide de passer la nuit au bordj de Djémorah, qui est le cœur même de sa commune. Je m'excuserai de cette apparente désinvolture quand je serai en lieu sûr, à Biskra.

Djémorah... Je ne vois cette très délicate oasis que le soir. Le bordj est posté sur une crête reculée, et des montagnes sont parsemées tout autour... Le plus régulier des hémicycles... Elles sont mauves et grises derrière; devant, elles sont jaunes et d'un rose d'abricot. La forte verdure des jardins se ramasse dans un creux énorme de la terre. Au milieu des très altières présences des palmiers, une tache élancée de blancheur brutale qui est la mosquée. Un petit lac exquis, avec des eaux brunes et verdâtres; des ombres plates, épaisses, distinctement bleues, sous sa surface tressillante. Il est encastré par des lauriers-roses qui s'y reflètent, feuille raide par feuille raide, étoile rose par étoile rose... Des poissons nagent dans les eaux: des tortues lentes viennent tranquillement

y boire; des bulles minuscules et pressées apparaissent, flottent une seconde, faiblement éclatent: l'étang est plein de résurgences intérieures.

Il se prolonge en deux séguias qui étreignent l'oasis, mais celle-ci, je ne sais trop pourquoi, est remarquablement fiévreuse. Est-ce ce principe latent partout en elle qui lui donne une si glorieuse végétation? Ses jardins sont extraordinaires: denses de *degllet en nour* bas, verts, si nombreux! Des mêlées de figuiers, de grenadiers, des plantations de fèves, éblouissantes de flamme et pourtant de fraîcheur, croissant dans la musique perpétuelle des insectes, sous l'attouchement amical de l'eau... Des champs de blé ou d'orge entre les arbres plus espacés. Un enchevêtrement voluptueux de formes: entre deux dattiers, un figuier dont les fourches feuillues se fusionnent avec les palmes, et, autour du figuier, les vrilles souples et tenaces d'une vigne qui se presse en spasme contre le tronc brun. De temps à autre, par une fantaisie bizarre, une touffe de lauriers roses enjambe un mur bas, tout près d'une séguia, et étale son buisson rigide et ses fleurs mauves, orgueilleusement. Quand la nuit tombe, j'ai l'impression la plus précise d'un décor de ballet russe à peine illuminé: l'hémicycle des montagnes,

dans ses sommets, est devenu froidement bleu, le bloc des assises a les tons décadents d'une opale flétrie, — jaune pâle, lilas pâle, rouge translucide; le vert des jardins est une plaque frigide, et dans la luminosité rose du ciel, la lune neuve a un éclat de couteau.

Dans une cour, on me laisse traire des chèvres qui bêlent sous mes mains maladroitement, et qui, noires, allègres, s'échappent avant que j'aie fini de vider leurs pis élastiques. La chaude odeur saine du lait pur monte des jarres d'argile; des feux — l'unique moyen de s'éclairer — s'allument dans les maisons, désordonnés et pétillants, et autour d'eux les familles se rangent pour manger; et l'oasis tout entière s'enveloppe, pour reposer, dans le chant éperdu des rossignols et l'appel en mineur des crapauds amoureux.

## VII

Et puis, voici ce qui m'advint. Comme, très tard dans la soirée, je prenais un dernier café dans la maison du cheikh — un vieillard rusé, charitable et sympathique, qui supporte avec la plus noble résignation musulmane la mort récente de ses deux fils, — on avertit mon hôte que l'administrateur arriverait pendant la nuit. L'administrateur...! Ouardi et moi nous regardâmes pétrifiés. L'administrateur effectuait sa première tournée, pour prendre possession de son domaine. D'habitude, ces visites officielles se font avec faste : cavaliers, interprètes, serviteurs. Ils logeraient, comme de juste, au bordj. Je n'avais aucunement le droit d'y être, puisque je n'avais pas prévenu. Quelle étoile sardonique avait donc machiné cette rencontre malencontreuse?....

Ouardi, qui n'était pas rassuré plus que de raison, me proposa de coucher dans la chambre d'hôte du cheikh. Mais l'administrateur eût été un satrape, et capable de me faire écorcher vive, que je ne pouvais plus changer de demeure. Il y a des attitudes qu'une fois prises on maintient jusqu'au bout, dût-on en périr. J'écrivis à l'administrateur pour expliquer ma présence, et demander à sa commune, après coup, de m'accorder l'hospitalité. Le cheikh arbora son manteau d'apparat, — magnifique burnous d'un rouge de flamme, — et tous les notables se groupèrent sur la plate-forme du bordj, pour attendre leur nouveau chef. Je m'en allai dormir, mais Ouardi, ma lettre en mains, s'imposa, par déférence, de veiller.

Je fus réveillée en sursaut, vers deux heures du matin, par un bruit formidable de débotté dans la cour. Je crus à l'irruption d'un régiment. Et ayant que j'aie pu faire, dans cette première impression, la part du sommeil, la poignée de ma porte fut vigoureusement secouée par une main autoritaire, tandis que la plus nette et coupante des voix masculines disait impérieusement : « Il y a quelqu'un, dans cette chambre ? Mais ce n'est pas du tout régulier, cela !... »

Je ne dormais plus. J'entendis un vague murmure, puis la haute voix tranchante reprit,

sans la moindre atténuation : « Une lettre?... Qui est cette démente qui m'écrit?... »

Du coup, je fus sur pied. J'allumai ma bougie et je me précipitai vers la porte. Et je rends grâce aux dieux qu'il me fallut, pour gagner la porte, passer devant mon miroir. J'étais en courte chemise de jour : mes cheveux pendaient en deux nattes de bohémienne, et avec mon visage rouge et noir de coups de soleil, je tenais le milieu entre un clown et une furie. Lorsque j'eus réussi à passer mon costume et à lacer mes guêtres, toutes les chambres du bordj étaient fermées...

Le lendemain, je déjeunai dans une solitude majestueuse. J'avais commandé ma mule et je m'apprêtais à secouer des semelles de mes chaussures la poussière de ce bordj malgracieux. Et comme j'attendais Ouardi au seuil de la cour, une porte s'ouvrit, et je vis s'avancer vers moi un homme d'une quarantaine d'années, petit de taille et maigre, aussi parfaitement ajusté dans sa tunique kaki et ses jambières jaunes que s'il sortait de chez un faiseur anglais. Figure du plus intelligent ovale aigu ; mince moustache claire sur des lèvres effilées, spirituelles, voluptueuses ; long nez busqué et étroit, et des yeux bleus rapprochés, au regard lucide,

volontaire, qui observait tout et s'amusaient de tout, — fin, humain et railleur à la fois. Les brusques tics qui, de temps à autre, étiraient le visage mobile, ajoutaient encore de la vie à ce masque frémissant. « Comment, vous partez!... me dit-il. J'espérais que vous finiriez votre tournée avec moi.... »

Pour la première fois depuis que je suis dans le Sud, je me trouve vis-à-vis d'un homme qui ressemble aux hommes dont j'ai l'habitude. Je lui dois une profonde reconnaissance : il m'a fait rentrer dans une patrie perdue. Il est idéaliste et sceptique, sincère et détaché, tolérant et ferme. Il a l'esprit le plus libre et les principes les plus constants. Il est totalement indépendant et sévèrement discipliné. Ses confessions amoureuses feraient honneur au Rodolphe Hafner de Claude Farrère. Il a tout à la fois une courtoisie d'ancien régime, et les brutales simplicités d'un homme envers un vieil ami de lycée. Il est, en tout, paradoxal, pratique et délicat. Les trois jours que j'ai passés en voyage avec lui m'ont été la plus pure réjouissance.

M. de la Saulx s'excuse en riant, non de m'avoir injurieusement traitée de démente, mais de ce qu'il avait la veille, ignorant que je pouvais l'entendre, parlé si haut. Le terme de

dément est, dans son vocabulaire, un signe de sympathie. Plus tard, j'aurai lieu de m'en apercevoir, mais encore fallait-il qu'il me l'expliquât. Dieux! qu'il est amusant dans ses réflexions! La plus cruelle justesse de pénétration psychologique, et, immédiatement après, la moue humoristique d'un spectateur diverté. Et le mot si précis, si châtié et cependant si riche qu'il serre l'idée comme une gangue et en même temps la fait resplendir. Il me donne souvent, quand il parle, un frisson d'intense plaisir, — cette délectation intellectuelle dans le terme parfait qui incendie l'imagination. C'est le plus pur esprit français.

M. de la Saulx est un étrange administrateur. Dans un pays où il est convenu de croire que la pompe extérieure consolide l'autorité, il fait sa tournée d'avènement accompagné d'un seul interprète et de son cuisinier. Pas d'escortes de deïras que les douars doivent nourrir. Pas de chevaux qui consomment l'orge des précédentes moissons. Les ordres les plus stricts, sous peine d'indisposer le chef nouveau, de réduire au minimum la *diffa* traditionnelle. Refus de champagne. Ce n'est pas un soudard impérialiste qui reçoit son investiture, c'est le bon serviteur d'une République qui vient connaître ses ressortissants dans l'esprit même de sa

maîtré. C'est de la sobriété, de l'humanité, le consciencieux acquittement d'une fonction aimée sans aucune recherche personnelle. Et je sais pourquoi M. de la Saulx me plaît, à moi qui ne puis admettre qu'un peuple ait balayé ses rois, — ces valets payés si largement par toute la nation qu'ils ont osé un jour vouloir jouer au maître, — pour parer dans la suite ses fonctionnaires d'oripeaux qui conviendraient seuls à une cour byzantine. Pour moi, M. de la Saulx reste le représentant fidèle d'une démocratie sincère.

Nous nous rendons d'abord à Beni-Souick, qui est à quelque deux heures de Djémorah. Et en cheminant par les monts vagues, M. de la Saulx me raconte une histoire. C'est une récompense : la monture de mon compagnon, une jument d'apparence superbe, n'est point ferrée et elle bute sans cesse parmi la pierraille. Le visage de M. de la Saulx se crispe d'irritation. C'est curieux comme les hommes supportent mal les minuscules ennuis !... Sa nervosité me devient si pénible que je lui offre avec empressement mon propre cheval, qui est modeste mais qui ne boite pas, et, tout de suite rasséréiné, il me décrit son premier mariage.

C'était en Afrique Occidentale, et, célibataire

isolé et ardent, il jeta son dévolu sur une princesse royale. Elle avait dix-sept ans; elle était noire, aux trois quarts nue, avec des cheveux d'ébène bouclés et des dents comme des amandes. Il paya dûment au roi son père une dot qui consistait en de multiples bœufs, moutons et pièces de cotonnade. Il fit bâtir une case tout exprès pour la recevoir, et le soir de ses noces, il s'y rendit pour exotiquement l'aimer.

Elle ne vint pas. Il envoya la chercher, avec des messages affectueux, et on lui répondit qu'elle faisait sa toilette. Il attendit encore, et quand la nuit fut éclatante d'étoiles, il lui dépêcha, pour l'activer dans la préparation de ses atours, quelques-uns de ses cavaliers. Ils revinrent seuls. La princesse n'était point prête. A l'aube, furieux, il l'exigea d'un ton de maître. Une théorie de matrones sortit du palais, se prosterna devant ses bottes. La princesse royale s'était enfuie dans la brousse pour sauvegarder son intégrité.

On battit les forêts pendant trois jours à sa poursuite, et on la découvrit enfin dans une caverne où elle se nourrissait de fruits sauvages. Elle fut ramenée par ses cheveux bouclés. On la mit dans la case nuptiale et M. de la Saulx y entra pour la raisonner.

Mais il se trouva en face d'une petite bête

fauve. Elle courait d'un coin à l'autre de sa maison de chaume, et elle criait tellement que tout le village résonnait de ses cris. Quand, impatienté, son époux l'accula contre un mur, elle lui déchira sa manche de toile et le mordit jusqu'aux os. Il sortit... Sur-le-champ, sans attendre d'ordres, six soldats indigènes pénétrèrent dans la case, ligotèrent laborieusement la princesse qui les griffait, et l'allongèrent sur le lit. Puis ils remirent à M. de la Saulx un fouet fait de peau d'hippopotame.

Il ne comprit pas. Mais même entravée, sa petite négresse, rugissante, écumante, contorsionnée, échappait à ses embrassements. Elle le frappait de sa ronde tête crépue. Il perdit enfin toute espèce de pitié : il n'y eut plus, dans la case, qu'un mâle devant une femme rebelle, et il se précipita sur elle avec le fouet dont il n'avait pas deviné la traditionnelle mission. Aux premiers coups, elle cessa de crier. Il faiblit et s'arrêta de battre. Aussitôt les hurlements reprurent. Plus le cravachement était fort, plus elle se pacifiait; plus il se faisait tendre, plus sa résistance se faisait acharnée. Il lui jeta enfin à la tête le fouet de peau d'hippopotame, et s'en alla éccœuré.

Alors seulement, devant sa barbare ignorance, les matrones atterrées se décidèrent à l'instruire.

Cette fuite, ces morsures, et ces hurlements *étaient rituels*. La chasteté d'une fille noble se mesurait à la violence de sa défense et aux blessures qu'elle infligeait. Pour conquérir l'estime de son conjoint, elle devait s'efforcer de l'ensanglanter. La semaine des noces, dans ce pays noir, se passait tout entière à flageller la mariée...

Mais M. de la Saulx réclama ses bœufs, ses moutons et ses pièces de cotonnade, et la princesse royale retourna, vierge, dans son palais.

— Vous avez donc gardé une continence érémitique? lui demandai-je quand j'eus fini de rire.

— Non, me dit-il gravement. Je pris une petite esclave noire, qui avait l'air d'une statuette et dont l'importance sociale était si infime qu'elle pouvait se donner sans un cri. Mais à elle, alors, les mœurs refusaient même le droit de gémir.

Nous avons quitté les monts tranquilles, et nos chevaux marchent dans la rivière. Elle est gris bleu, avec dans ses eaux, des flaques d'argent. Elle est si rapide et si forte qu'à la voir s'épancher entre les pieds de ma bête, j'ai un vertige d'attraction qui me fait fermer les yeux, de peur de me précipiter moi-même dans son courant. Elle est enserrée par de longues collines et des

lauriers-roses d'un strict vert opaque. Déjà, le décor est plus sévère, et on se sent en pays rugueux.

Bientôt commence une route de montagnes rouges. De toutes petites verdure essayent, timidement, d'attendrir leurs faces ardentes; à leur pied serpente une ligne, mince, mince, de longs palmiers d'un bleu d'acier étioles comme des adolescents qui ont poussé trop vite, et de genévriers solitaires et délicats. Des racines desséchées pendent de toutes les fissures, lamentables comme des chevelures de mortes. Les montagnes forment un bloc de compactes falaises que la pluie seule a attaquées. Elle n'a pas tout à fait échoué à les réduire : elle les a ravinées, rongées et trouées par endroits; elle leur a donné le plus irrégulier aspect, — des bancs, des murs, des grottes, — et parfois même elle les a tailladées en tranches... Mais elle n'a pu leur enlever leur droite attitude, ni ternir leur éclatante couleur. Dans une des cassures, les hommes ont élevé une muraille de ciment et de pierres rouges comme l'argile qui les encercle, et cette caverne est pareille à une enceinte de forteresse, avec des créneaux et des meurtrières. Les Chaouyas mettaient là leurs moutons et leurs chèvres, pour se garer des bandits, mais je ne pourrais expliquer par

quelles invisibles échancrures, quels profonds tunnels et quelle surhumaine adresse ils sont parvenus à violer ces bastions.

En face, par le plus merveilleux contraste, s'étale un passage qui semble appartenir à un autre monde. Par un effort de patience qui rivalise avec la légendaire ténacité des M'zabites, les gens de la montagne ont élevé des jardins. Ils s'étagent dans les gradins accoutumés, défendus par des murs de pierres immaculées prises au lit de la rivière, et ils sont d'un vert qui ruisselle et déborde, fait d'un amalgame de tous les verts : branches frangées des palmiers, céréales ondoyantes, feuillages intenses des légumes, têtes plus claires des arbres fruitiers, où les fleurs flétries de quelque essence attardée mettent, comme une fumée vague, une traînée d'évanescence blancheur. Le triomphe d'une unique couleur...

Au nom de Beni-Souick est rattachée une légende. Les champs y ont toujours été si opulents que les pigeons sauvages — incalculable peuple roucoulant, gris violet, gris bleu, qui niche dans les alvéoles et les saillies des montagnes rouges, — becquetaient, fort inconsidérément, les orges sans leur permettre de mûrir. Pour sauver leurs récoltes, les Beni-Souick se trouvèrent bien obligés de faire la moisson fort

avant son époque. On monte au village en longeant des vergers à même les premières assises des monts, où se retrouve la magnifique végétation de tout à l'heure. Puis les jardins se rétrécissent : parfois, au haut d'un mur, pousse un seul arbre fruitier. La terre devient dure, sèche, elle s'encombre de pierres et se bosselle d'amoncellements. Et tout au haut du sentier sinueux, accroché aux flancs des montagnes, à si peu de distance de leurs pitons que quelques maisons escaladent les plus accessibles sommets, pend Beni-Souick lui-même, changeant comme un caméléon, transfiguré par chaque heure du jour, rouge contre le roc rouge, jaune maussade contre le sol jaune, rose contre le firmament rose, livide contre le soleil blanc, — aérien, hérissé, déconcertant. À l'arrière-plan, un beau pic gris noir, dur et aigu, le surveille, comme le maître et gardien de cette invraisemblable petite cité.

Tout le village est en étagements. Il n'y a pas de rues. On grimpe de rouges escaliers escarpés, consolidés par des pierres blanches. Il n'y a plus de jardins : on déambule à travers des places minuscules et rocailleuses qui relient les maisons. Pour se mouvoir avec sécurité, on s'accroche aux anfractuosités, aux murs, aux mains des habitants. Souvent, on ne peut progresser que par des bonds. Et les maisons sont

tellement mêlées aux roches, si collées aux entablements, elles jaillissent tellement avec les aspérités, qu'on ne peut discerner la véritable ordonnance du village. De tous ses petits orifices ressortent des poutres fines taillées dans des troncs de palmiers, et, de loin, on est tenté de les prendre, tout comme dans l'Oued-el-Abiod, pour les canons très longs de fusils très droits. Ils aggravent encore l'air agressif de cette citadelle en miniature, cette excroissance délabrée, désordonnée, batailleuse et vivante, qui dégringole, éparse, le long des monts...

Autant presque toutes les maisons paraissent démantibulées à l'extérieur, autant, à l'intérieur, elles me frappent d'une stupéfaite admiration. *Elles sont propres. Elles sont bien ventilées. Elles sont arrangées avec méthode.* Je suis retournée trois fois à Beni-Souick uniquement pour m'assurer que la vision était tangible, solide, et que ce n'était point l'intensité douloureuse de mes désirs qui me l'avait, enfin, miséricordieusement forgée.

Elles ont parfois quinze ouvertures, ces bienheureuses demeures, et même quand les vraies fenêtres sont closes par leurs panneaux, les orifices nombreux laissent passer l'air limpide et la belle lumière. Les planchers ne sont point

revêtus d'immémoriales couches de poussière : il y a des balais, — si primitifs ! Une poignée de fagots, mais balais quand même, — dans les coins. Des étagères ornent les murs ; des batteries de cuisine en argile, quarante, cinquante ustensiles, sont accrochées par des ficelles à de rudes morceaux de bois qui représentent des clous. Les peaux de bouc sont à leur place logique parmi les paniers de provisions et les coffres de farine, autour des pierres du foyer directement surplombées par un trou dans le toit. Les nattes sont suspendues et les couvertures roulées ailleurs, et c'est parmi les couvertures et les nattes que dorment les nouveau-nés, dans des couffins plats, tout près de lits élevés sur des tréteaux. Les branchages sont empilés dans un coin où le grave bétail sait qu'il doit rester, mais le volume d'air est si considérable, et les pièces si longues, qu'on peut accepter, à la rigueur, cette proximité. Certes, dans ces maisons, il y a un universel essai de classification : seules les irréductibles poules se promènent partout...

Je quitte Beni-Souick sur une si jolie impression ! J'entre par hasard dans une chambre. Elle est énorme, baignée d'une lumière légère presque filtrée, vide sauf pour un grand feu vif, une marmite de terre, une toute petite fille assise devant les flammes avec un chat sur ses genoux.

Sous une poutre se balance un couffin recouvert d'une étoffe noire d'où sort un continu et monotone bruissement. Le couffin est plein d'abeilles, qui font ce miel brun, doux comme de l'ambrosie, qui rend la vallée célèbre. Petite fille et chat se sauvent en hurlant quand j'apparais. Et, en plus gris, en plus humble, en plus primitif encore, — avec de l'argile au lieu de cuivre, du bois au lieu de verre, — je crois me trouver, dans cette pièce à la délicate et nette pénombre, dans un intérieur de Jan Van Eyck, le vieux maître du moyen âge flamand.

Ma dernière étape, Beni-Ferah, qui a une population en grande partie arabe... L'âtre, aride et triste village ! On n'a pas besoin de me dire que je redescends vers le Sud : je reconnais les murs de pisé, la lumière implacable, les visages desséchés, l'eau pauvre et souillée. Je reconnais l'atmosphère de chaleur et de stérilité dans laquelle j'entre. Cela ne m'étonne pas d'entendre que les Beni-Ferah émigrent dans leur presque totalité : ils se font, surtout dans les grandes villes d'Alger et de Constantine, masseurs, épilleurs, baigneurs, emplois qui leur sont généralement réservés. Ce qui est prodigieux, c'est qu'ils aient pu tirer, à force de persévérance, de leurs ingrats jardins déclives, un

peuple d'arbres où les oliviers dominant. Les délicates et religieuses présences!... Si secourables à l'homme, pourquoi les a-t-on réduites et presque exterminées! Autrefois, quand Abd-Allah-ibn-Saad envahit l'Afrique, il regarda, surpris, les tas de pièces monnayées qu'on avait amoncelés devant lui. Il demanda aux Africains d'où ces richesses leur étaient venues. L'un d'eux se mit à aller de côté et d'autre, comme s'il cherchait quelque chose, et, ayant trouvé une olive, il l'apporta à Abdallah, et lui dit : « C'est avec ceci que nous nous procurons de l'argent. — Comment cela? dit Abdallah. — Les Grecs, répondit cet homme, n'ont pas d'olives chez eux, et ils viennent nous acheter de l'huile avec ces pièces de monnaie<sup>1</sup>. » Mais, ni reconnaissants ni très lucides, les hommes, depuis lors, ont oublié les oliviers. A Beni-Ferah, cependant, on voit encore des pressoirs : l'un d'eux, immense, encore efficace, dont on n'a changé que les montants en bois, remonte à l'époque romaine. Et les villageois y fabriquent leur huile, comme les colons romains d'il y a vingt siècles la fabriquaient....

Des maisons grises grimpent sur une colline grise. Il n'y a rien de beau dans leur étage

1. Appendice à l'*Histoire des Berbères* d'Ibn-Khaldoun cité par Masqueray dans la *Formation des Cités*.

morne; leur lividité funèbre a, tout au plus, le pittoresque mélancolique d'une irrémédiable désolation. Basses, délabrées, des portes s'ouvrent massivement sur des ténèbres empuanties. Quelques femmes passent, vieilles, rapides. Le *haïk* est revenu, d'un blanc grisâtre : le voile règne à nouveau. Les visages des hommes sont rudes, mécaniques et fermés. Partout, du silence, un air décoloré et brûlant, des effluves de misère intangibles, mais auxquels on ne peut se tromper...

J'assiste, à Beni-Ferah, à un tout petit acte du vaste drame colonial. Il est fort peu important, je sais, mais il m'émeut. A l'école, M. de la Saulx écoute les plaintes de deux hommes lésés. L'un est l'instituteur, un Arabe violent, bruyant, primaire, mais désespéré. Les parents n'envoient pas leurs fils en classe. Les riches familles ne prennent même pas la peine de trouver des prétextes; les pauvres allèguent les travaux agricoles, la garde des troupeaux, l'irrigation des jardins. L'enseignement n'est plus qu'une farce. Puis le cheikh se présente : un brave homme doux, d'une évidente bonne volonté, mais étranger à la région, et que les Beni-Ferah, très exclusifs, détestent, parce qu'il a remplacé un des leurs, un chef qu'on a cassé à la suite d'un recel de conscrits. Le cheikh actuel

n'est obéi en rien. Sa grosse figure débonnaire est si malheureuse! C'est un enfant qui demande à être protégé. M. de la Saulx prend quelques notes, réfléchit. Comme le visage mobile s'est arrêté dans des lignes décisives!... Est-ce vraiment cet homme, maître de lui sans effort, qui s'est lamenté, hier, pendant une heure, parce que son cheval trébuchait!... Il fait annoncer que tous les notables aient à se réunir devant l'école, et comme il va faire acte de supérieur, au nom de son pays, je n'ai plus à être là, moi profane, qui voyage précisément pour perdre, pendant quelques semaines, l'atroce sens des justes et des responsabilités.

Mais à la dernière minute je regarde quand même, abritée derrière un volet. Une cinquantaine de figures grises, debout, muettes, faces closes. On ne lit rien dans leur regard. M. de la Saulx a appelé auprès de lui l'instituteur, et il a mis sa main sur l'épaule de drap rouge du cheikh. Il n'élève pas la voix. Comme je lui suis reconnaissante d'avoir su rester calme, au lieu de se croire obligé de prendre, comme presque tous les fonctionnaires civils et militaires dans le Sud, une gesticulation de maniaque et la vulgarité d'accent d'un charretier : est-ce que, vraiment, on est plus respectable parce qu'on a les poumons d'un joueur de trombone...! Mais

tout ce qu'il dit a une énonciation nette, *achevée*, à laquelle personne ne se méprend. Il impose le règlement scolaire, il affermit le chef indigène. Il invite les mécontents à lui soumettre leurs griefs. Aucune menace, comme aucune faiblesse. Celui qui a les meilleurs yeux montre le chemin à ceux qui sont myopes. Cette petite figure ferme est l'essence même de cette chose si rare : l'autorité raisonnable. Comme les Beni-Ferah ont été déraisonnables, il n'y a plus rien à discuter. Silencieuses, les figures closes se dispersent. Un souffle d'ordre a passé...

Et elles recommencent, les divines heures des longues chevauchées ; le simple bercement de la marche, sans rien à visiter, sans rien à dire, la jouissance de la lumière comme d'une musique, l'abandon à l'air chaud, l'esprit qui sommeille, le corps qui se détend, le cœur qui oublie, la beauté des choses qui s'infilte par les yeux dans toute la chair, qui devient de la sensualité, que l'on boit, que l'on mange, qu'on possède organiquement comme un être aimé. Je n'ai jamais été douloureuse : il est impossible que je le devienne jamais... Aucune femme, heureuse dans sa famille, son mariage ou sa liaison, ne pourrait comprendre combien électriquement, magnifiquement, je me sens *seule*! Je voudrais

ouvrir les bras et étreindre tout l'univers brillant qui m'attend, et qui, soudain, m'appartient tout entier. Je voudrais ouvrir au vaste air brûlant ma bouche et ma poitrine, mettre mon cheval à un fabuleux galop, et me jeter dans ce monde splendide qui ne contient, pour moi, que des affranchissements prodigieux. Peut-être est-ce vrai que la vie de chacun, à un certain âge, devient la manifestation de son plus profond, de son essentiel instinct. Sûrement, le mien est de ne m'appuyer sur personne, de m'échapper de toutes les contingences. Est-ce que je regretterai, un jour, d'avoir laissé passer le temps où l'on se fixe? Il y a, quelque part dans le monde, des hommes qui voudraient prendre entre leurs mains ma garde; il y a, en eux et en moi, le germe d'existences nouvelles que nous pourrions créer; il y a un décor où je pourrais m'enfermer, des obligations précises dont je pourrais m'acquitter. Il y a l'ordre, la règle, l'immutabilité... Et à cette joie humaine de fonder et de faire croître, je préfère, — est-ce que je ne préférerai pas toujours! — l'immense isolement, l'immense incertain, le seul compagnonnage de mon propre esprit, de mon corps sans maître, de ma volonté sans contrôle. Je n'ai besoin, dans ces étendues silencieuses, ce ciel illimité, ce vent sauvage, cet impérieux soleil, que de rester comme eux soli-

taire, et c'est de leur irréductible substance que ma vraie âme est faite...

Et tout est si grand, si beau, si libre, que voici que sans le vouloir, d'adoration, j'éclate en prières : « O notre mère commune la Terre, au nom du passionné amour que je te porte, fais-moi la grâce de trépasser en l'étreignant! Au lieu d'avoir à mes côtés les douloureuses figures de ceux qui m'aiment, fais que j'aie la face claire de ton ciel souriant; au lieu de leurs sanglots, la chanson de tes vents; au lieu de leurs prières, ta clémentie promesse d'éternel anéantissement. Fais, ô toute-puissante et divine, que la Mort, ta fille, sœur de la Vie radieuse qui aussi est issue de toi, ne vienne pas me chercher dans les demeures humaines, oppressée par leurs murs, recouverte par leurs toits. Ce sont les ombres de nos maisons qui la travestissent, qui l'ont rapetissée à notre image — elle si belle et sacrée, saine et consolante, fraîche et encerclante, la forte libératrice, la vaste et bien voilée... Nous en avons fait une sombre et hideuse terreur, nous lui avons prêté notre propre cruel et lâche et mesquin visage, nous lui avons donné l'apparence d'un squelette et d'un suaire, elle qui est miséricordieuse entre toutes les divinités...! Écoute ma prière, ô notre mère commune la Terre, et au nom de l'amour émerveillé

que je te porte, fais que, lorsque l'heure de mon repos sonnera, je m'en aille harmonieuse et joyeuse et sans peur, comme toi!

Et puis, c'est fini de ma belle vie d'animal irresponsable... C'est Alcantara, ce sont les lettres, le train, les hommes... De nouveau, ma civilisation va me charger de fardeaux.

## TUNIS

*Au sous-intendant Adrien Nicolazo,  
en souvenir amical de nos longues promenades nocturnes  
sur la route de Touggourt.*

Elle ne commence même pas de l'autre côté de la Porte de France, cette affreuse arcade pataude qui voudrait être guerrière et qui termine la grande avenue clinquante de la ville européenne... Il faut monter la rue de l'Église, si étroite, que nulle voiture n'y peut passer, éviter les aveugles et les bancals qui supplient au milieu du chemin, fuir les boutiquiers juifs ou maltais qui prodiguent leurs invites au seuil de leurs horribles bazars. Il y a encore une église d'un atroce provincialisme à affronter avant d'entrevoir le plus léger vestige de décor oriental. Le Dar-el-Bey, ancien palais, siège actuel du plus pétillant et avisé des secrétaires généraux,

est une lourde bâtisse de plâtras jaune, avec des reflets roses, qui n'a rien d'impérial, rien d'historique, qui n'est même pas d'un style soutenu. Les Italiens l'ont érigée. Du reste, ils ont déshonoré une bonne moitié de la ville avec leur architecture bâtarde, pâlement rose, faiblement verte, faussement Renaissance, dépotoir invraisemblable et chaotique, fait de réminiscences des grandes choses classiques qu'ils étaient trop paresseux pour bien apprendre, ou trop superficiels pour bien apprécier. Cependant ils furent, durant plus d'un siècle, les favoris des Beys régnants, et, quoiqu'ils gardent leurs mœurs propres et leur passion nationale, ils ont infecté de leur goût de mépris latins la plupart des constructions officielles de la Tunisie. Même à l'intérieur, le Dar-el-Bey a fort déchu. Le Bey, quand il vient accorder ses rares audiences, se tient dans une toute petite chambre qui donne sur un souk : le velours du trône est bien criard ; la moquette des planchers bien vulgaire ; bien mastoques, les pendules dorées, invariablement arrêtées, et les fleurs artificielles sous des cloches de verre, qui se tiennent poussiérement debout sur les consoles bourgeoises de l'ère de Louis-Philippe. Des fois sans nombre, en regardant les salles de réception royales, je me suis crue pour un moment dans la loge

démésurée de quelque concierge mégalomane... Les cabinets de travail des ministres ressemblent aux bureaux d'employés de mairies. Et seuls les prodigieux plafonds de stucs, créés avec tant de patience amoureuse par les vieux artistes islamiques aujourd'hui introuvables, arrondissent sur ces ameublements banaux leur dômes de blancheur divine, de nostalgie hautaine et exaltée, et leurs entrelacs rêveurs qui tâchent, si passionnément, de poursuivre et de fixer l'infini.

La première rue vraiment musulmane à laquelle j'aboutis, dans ma promenade déçue, est la Place de l'Halfaouine. Elle s'étend au pied d'une très vaste mosquée, solide sur ses bases, avec des galeries à voûtes et à arcades qui, elles aussi, hélas ! ont des apparences italiennes, mais auxquelles la blancheur des pierres, le jeu admirable de la lumière orientale, prêtent quelque chose de mystérieux et de romantique. Le minaret en est lourd, à quatre faces, et tronqué. On n'a jamais fini de le bâtir. Une légende inopportune prétend que le bey qui entreprendra son achèvement mourra au cours de la même année. Et aucun patriotisme, nul sentiment d'art religieux ne peuvent prévaloir, en pays d'Islam, contre la puissance d'une

légende. L'imposante mosquée blanche gardera toujours son faite mutilé...

Un café maure occupe tout un côté de la place. Dieux! comment vais-je décrire les vieux et les vieilles, les nègres et les négresses, les conteurs et les conteuses, les vendeurs et les vendeuses, les charmeurs de serpents, les saltimbanques, les diseurs de bonne aventure, les mendiants et les promeneurs, les ânes et les enfants, les négociants aux djebas brodées et les femmes errantes au crêpe noir, les fleuristes ambulants aux très petits bouquets précieux et serrés, tout blancs de narcisses, tout mauves de violettes! C'est au bout de ma vingtième visite que je parviens à distinguer entre tous ces haillons, ces haïks, ces voiles, ces métiers... La place vit frénétiquement. Toutes les émanations, comme toute la population, se rencontrent sur son carré hospitalier. De dignes commerçants boivent lentement, à des tablés de marbre, leurs incalculables petites tasses de lourd café velouté, ou sirotent leurs petits breuvages falots, colorés et parfumés aux essences de fleurs. Des aïeuls, accroupis sur des bancs placés contre la mosquée, jouent paisiblement aux échecs ou aux cartes. Dans un groupe on répète les histoires éternelles de jardins odorants, d'eaux jaillissantes, de femmes langoureuses et d'amants intrépides. Des musi-

ciens vagabonds jouent leur nerveuse musique stridente, à part, dans une toute petite bande. Partout, il y a des étalages de beaux fruits mûrs, de gâteaux lilliputiens, de pains encore fumants étalés sur une planche, relevés de minuscules graines d'anis ou de raisins noirs, autour desquels on trépigne de désirs; des poivrons tordus, rouges comme des langues pendantes de démons; et, sur des papiers dépliés, par terre, des tas d'ahurissants déchets : ferrailles dépareillées, serrures hors d'usage, bouteilles vides, oripeaux méconnaissables, bouchons salis, gardés par de vieilles, vieilles gens, aux visages bruns ravinés de rides comme des rigoles, aux bras si tatoués et maigres, aux corps si osseux et aux yeux si morts que le soleil même ne peut leur enlever leur air de revenants. Je leur donne de l'argent parce que, vraiment, je crois qu'ils sont des sorciers... Et de temps à autre des chèvres, en dansant, traversent cette place allègre et palpitante que la mosquée protège dans ses trafics et ses ébats.

On s'habitue très vite à la saveur un peu poignante de la ville, mais on n'apprend à la connaître que fort difficilement. On me conduisit un jour dans une boutique de tisserands. Je devais y acheter des étoffes. Je vis en entrant des planches nues, des armoires vides, de vieux

coffres de bois, leurs couvercles rejetés, qui ne recélaient rien. Tout le décor était délabré et gris. J'attendis longtemps, debout, découragée, dans la banale échoppe où traînaient mille filoches gâchées de soies. J'eus la plus douloureuse impression de la pauvreté et la misère de la production indigène... Et quand j'allais partir, croyant ma matinée perdue, on m'apporta d'un magasin intérieur dont je n'avais même pas soupçonné la porte, des richesses qui me firent frissonner d'émerveillement. C'étaient des chemises de moires raidies destinées aux mariées princières; des mouchoirs de tête frangés et de larges ceintures où jaillissaient, parmi les entrelacs d'or et d'argent patiné, des couleurs primaires, bigarrées et passionnées comme dans l'Orient légendaire de nos rêves d'enfant — s'exaltant dans un flamboiement brutal et superbe où cependant l'œil trouvait une fastueuse, une savante et sensuelle harmonie... Et dans la suite, j'ai toujours vu, dans ces trésors surgis de cachettes obscures, illuminant brusquement la boutique dénudée, un symbole de Tunis la mystérieuse, l'opulente, dont les éblouissements sont secrets.

Les rues me sont des délices perpétuelles, dans le cœur même de la Médina, le quartier depuis toujours arabe, où aucune trahison ni

aucun compromis n'ont pu se glisser. Elles ont cette grâce qui n'appartient qu'aux vieilles choses souriantes, savantes et pudiques, et qui touche tellement qu'elle est peut-être la seule dont on ne se lasse jamais. Elles n'ont rien d'extraordinaire ni même de distinctif. Je confonds les unes avec les autres toutes celles qui m'ont ravie... Soudain, dans un grand silence, se présente aux yeux une petite ruelle qui n'a que deux ou trois traits, toujours pareils : une porte verte à gros dessins de clous noirs, un balcon suspendu de jaune safran, une fenêtre bleue aux grillages ventrus. Rien n'y bouge, rien ne s'y ouvre : un soleil blanc, doré, projette ses paillettes scintillantes sur des murs lisses de chaux blanche et sévère. C'est tout. C'est exquis... D'autres fois, on voit une fontaine, une vigne jaune qui s'entortille sur une barre de fer rouillée, un immense cyprès droit et haut et noir comme un génie, et toujours le même clair-obscur sur les mêmes murs blancs et plats et les mêmes fenêtres bleues grillagées... A de longs intervalles, on découvre une place : une koubba blanche, où s'abritent un banc et un abreuvoir de pierres polies; les premiers arbres verts d'un jardin constellé de parterres roses et lilas et jaunes; deux petites rues immobiles qui rayonnent à droite et à gauche, sur

lesquels le soleil coule pâlement, comme une eau, et quelques petits enfants noirs et rouges qui crient... Et, parfois encore, dans un chemin où terre, murs et lumière se fondent dans la même pâle symphonie fauve, ce sont deux porteurs blancs qui courent et psalmodient à voix haute deux notes toujours pareilles, tenant sur leurs épaules une longue civière étroite, où se ballote une rigide tunique verte — et ils la mènent là-bas, vers les tombes grises qui, si fraternellement, se resserrent sous le ciel éteint... De plus en plus la conviction me gagne que la beauté des pays d'Orient est faite surtout par les choses. Elles y demeurent libres de suivre leur naturelle évolution. L'homme n'y touche guère. Elles se développent en toute simplicité, et se détériorent de même. L'impression d'une ville arabe est partout identique : la paix, le repos, le fier silence, le voisinage de la mort. C'est l'incomparable séduction du cadre et du monde islamiques : c'est aussi le très profond principe de leur défaite...

La population m'est très sympathique... J'aime à voir circuler ces djebas blanches et grises qui s'ouvrent sur des gilets colorés, le plus tendrement du monde, de teintes qui nous sont absolument inconnues : des verts, des

roses, des beiges, des violets qu'on a pris certainement à des aurores d'oasis. Et ces chéchias d'un écarlate si sonore, ces babouches d'un jaune si frais. C'est peut-être dans ce très délicat orchestre de couleurs que la sensualité languide des Tunisiens se manifeste le mieux. Les figures que je croise sont jolies, douces et inscrutables. On comprend, rien qu'à les voir, que leur pensée est subtile, molle, fluide, et qu'elle s'échappera dès qu'on voudra la cerner. Mais l'énigme arabe, ici, est tempérée par une grâce unique. Elle a dû venir des terres de Grèce, tant elle est aimable et tant son sourire est spirituel.

Je crois que, de toutes les Musulmanes, ce sont les femmes de Tunis qui sont le plus impitoyablement empaquetées. On ne voit pas les riches, qui passent de leur maison à leur carrosse entre les burnous étendus de nègres robustes et noirs comme des cyprès. Les bourgeoises portent sur la tête une tenture épaisse et sobre, historiée de versets coraniques en fils d'argent, d'arbres droits et de raides animaux — et elles l'écartent un peu de leur corps, à hauteur de la taille, afin d'entrevoir les pavés à leurs pieds. Les pauvresses ont le plus funèbre des masques de crêpe noir. Comment des femmes ont-elles bien pu imaginer un déguisement aussi hideux !

Une bande de laine très sombre encercle étroitement le front, englobant les sourcils; une autre commence aux cils inférieurs et sertit le menton comme d'une gangue. On voit, entre ces affreuses étoffes, deux yeux, ni brillants ni curieux. J'ai été frappée de leur expression morne. Le noir maussade des voiles a dû déteindre sur eux. Et toutes, fortunées ou humbles, celles qui sont vertueuses ou celles qui se prodiguent, sont enfermées dans des draps de laine blanche, aux lignes informes, — et ces péplums, ces tentures, ces crêpes font de mes sœurs d'Islam d'ambulantes séquestrées.

Les types et les costumes juifs qu'on rencontre à chaque tournant sont d'une extrême variété. La population israélite, très nombreuse, n'a pas été délibérément reléguée à Tunis, comme au Maroc, dans un quartier infamant. Dans cette ville amène, le joug des maîtres a été assez doux, mais les Juifs furent cependant forcés d'observer certains règlements distinctifs. Aujourd'hui, il est vrai, la génération la plus jeune, et fort laide, de ces hommes souples, orientés tout entiers vers l'avenir, a pris en général à l'Europe son vêtement de corbeau, pratique et étriqué. Mais les aïeux portent encore leurs anciennes livrées : elles étaient sombres, pour bien indiquer que les Chananéens étaient une race de serviteurs et de

vaincus, — mais sur les bleus et les gris foncés étaient décrites des arabesques en soutache, et sous les boléros courts et au-dessus des culottes brèves, des ceintures soyeuses se hasardaient à briller. Et quelles extraordinaires figures ces vieux Sémites ont sous leurs caftans enroulés! Des fronts à la saillie austère, des yeux d'oiseaux de proie perçants, animés d'une énergie âpre que les ans n'ont pu réussir à exténuer. Des profils de rapaces, des bouches sans lèvres, des lignes de grands cadavres recourbés, des expressions si saisissantes, creusées jusqu'à une effrayante profondeur par des humiliations millénaires, des douleurs ataviques, des concentrations incalculables, des puissances de vision et d'activité brutalement pourchassées, et irréductibles. Comme tout cela a forgé, à travers les pays et les âges, ces masques ardents et décharnés! Comme, en les voyant, flambent et ressuscitent, dans l'esprit horrifié, les bûchers de l'Inquisition, les pogroms de la Sainte Russie, — les persécutions que pas une seule nation de notre planète ne manqua de faire. O race vouée aux supplices, en vérité, tout ton destin est incrusté sur les figures de tes intenses vieillards!

Les femmes sont incomparablement moins intéressantes. Certes, elles ont sur la tête de petits bonnets à cornes, qu'Isabelle la Catholique

les obligea autrefois à arborer, pour mettre en garde, contre leurs sorcelleries, ses doux sujets candides. Elles jettent aussi volontiers sur leurs épaules des châles de cachemire héréditaires qui ont au moins quelques siècles d'existence. Mais à cela se borne tout leur pittoresque. Leur très réelle beauté a chaviré dans leur graisse. Elles peuvent à peine se mouvoir; leurs poignets ont l'air de cuisses. Je me demande si les deux battants des généreux portails musulmans suffisent à les laisser passer. Les épouseurs israélites estiment la chair féminine à son poids plus qu'à sa qualité, et les jeunes filles sont immobilisées et repues jusqu'à leur mariage. Même après, elles doivent garder les mêmes idéaux, car jamais une matrone juive ne s'est montrée à moi autre que molle, vautrée et monumentale. La génération la plus récente s'habille, détail par détail, à la façon des élégantes algériennes et, comme elles, affectionne particulièrement les peignoirs de cotonnade lâches et les pantoufles éculées.

Peu à peu, je découvre les souks. Ce sont des rues quelquefois voûtées, quelquefois à claire-voie, plus rarement exposées toutes nues au soleil flambant. Elles sont bordées de boutiques, qui ont le plus souvent un mètre de large et un peu plus d'un mètre de hauteur. Et dans ces

niches dort tant de la grâce archaïque, tant de l'art précieux, tant de la richesse de Tunis la charmeuse! Le Souk des Essences vous enivre délicatement dès que vous y entrez. Des aromes imprécis s'irradient des boules de savon fait d'huile tout à fait pure; des cierges de mariage à cinq branches, des petites boîtes d'ivoire pleines de pâtes colorées qui s'amoncellent savamment sur les trois faces des magasins-placards! Dans les sveltes flacons historiés d'or, on a capturé les esprits du jasmin, de la rose, du narcisse, de l'œillet divin. Et même dans leurs prisons ils embaument. L'ambre est tout-puissant, qui commande à l'amour. Et les grands parfumeurs, qui tous, à les entendre, appartiennent à des familles de princes, de pèlerins et de ministres, vous vendent, gramme par gramme, l'esprit tenace, l'esprit subtil, l'esprit enfin libéré de la fleur que vous vous êtes choisie...

Le Souk des Etoffes m'hallucine. Il me rappelle une histoire que j'ai lue jadis, alors que je croyais à tout ce que disaient les livres. Il s'agissait d'une princesse prisonnière, et d'un petit garçon qui la sauvait. Il y avait une montagne, et dans la montagne, des galeries souterraines, et dans les galeries très noires des gnomes très méchants, très malheureux et très maigres, qui tissaient, parce qu'ils étaient une

race disgraciée, des robes très splendides pour des petites fées très hautaines. J'ai retrouvé mon conte tout entier, tout vivant, dans le Souk des Étoffes. Il est recouvert, et c'est à peine si le soleil passe, en dansant, pour illuminer un peu sa fraîcheur gourde, à travers la toiture des planches mal ajustées. Il n'y a pas beaucoup d'animation. Il n'y a pas du tout de joie. On n'y parle guère. On y travaille sans interruption. Les ouvriers, qui sont souvent des Juifs, sont assis à croupetons sur de vieilles nattes jaunes. Quelques-uns ont devant eux une Singer ancienne. Ils sont tout en pointes, en saillies et en angles, — tout en nez, mentons, coudes et genoux. Et ils cousent, cousent, cousent comme sous le coup d'un arrêt mortel. Quand ils brodent, leur nez — qu'Allah juge si j'exagère! — touche les vêtements qu'ils ornent. Et c'est de ces mains déformées par le labeur monotone de toute une existence, que sortent les dessins vifs, harmonieux, minutieux, — parfaits! — qu'on ne trouve qu'en Tunisie. Ils ont sucé, il est vrai, pour être plus élégants, la grâce de ces corps cassés, bossus, malingres. Ils ont drainé, pour être plus éclatants, la lumière de ces prunelles humaines si désenchantées et ternes. Pourquoi, ô grand Ordonnateur mauvais du monde qui exigez toujours de si rigoureuses compensations,

faut-il que cette beauté des choses ne puisse s'acheter qu'au prix de la laideur et de la tristesse des hommes...! Je passe vite, sans vouloir regarder plus longtemps des luxueuses taches que font sur le sol sombre de ces antres les djebas parachevées. Et derrière moi, les gnomes pathétiques et courbés cousent, cousent, cousent — ils coudront, sûrement, jusque dans leur tombeau.

J'aime les boutiques des tisseurs, où l'on essaie de soutenir, avec une belle persévérance courageuse, une concurrence indigène contre nos soieries de Lyon. Ce sont des chambres assez lumineuses, tapissées, naturellement, de toiles introublées d'araignées... Quelques artisans, graves, que les visiteurs ne parviennent pas à distraire de leur travail, sont installés devant leurs métiers si vieux qu'ils doivent dater, sans erreur possible, du commencement du monde. Les longs fils tendus devant eux sont myriadares, et il me semble bien que les jolies bobines tendres, à portée de leur main, qu'ils changent et renouvellent et remplacent avec un geste si prestigieux qu'on n'a vraiment pas le temps de voir la couleur de la soie, le sont aussi... La manette court entre les plans inégaux, diligente et agile comme une petite souris. A peine est-elle sortie qu'elle repart. Et devant mes yeux,

sans défaillance ou défaut, la pièce d'étoffe, bellement, se crée...

J'aime aussi les échoppes où le filali règne, en bourses, en petites mules à hauts talons cliquants, en selles majestueuses. Sur le rouge sombre, des fleurs en velours mauve d'iris, des arabesques en or de soleil, des pompons en vert d'amande s'épanouissent comme des floraisons. J'aime surtout une vieille maison arabe convertie en magasin d'antiquités. Je n'y achète jamais rien, car le vieux Maure qui y a fait fortune est plus rapace que tous les fils du M'Zab réunis. Mais, presque tous les jours, je vais regarder ses trésors. Il a des faïences irrégulières qui ont été limées et éteintes par les siècles, comme les brocarts fanés de quelque cathédrale espagnole et des cristaux de Venise dont le prisme projette des étincelles mauves et roses, entre les taches d'or. Leur verre pur résonne, sous le coup sec des doigts, comme une batterie de sonnettes d'argent. Il a des cuivres ouverts comme des dentelles — et des corniches de plâtre, détachées de quelque vaste palais écroulé, qui gardent intactes, dans leur ruine, leur blancheur tendre et la délicatesse aérienne de leurs nobles dessins.

La mort est si près de la vie, dans ce libre

pays de l'Islam, où nulle volonté humaine ne s'oppose jamais à la nature, qu'on ne s'en effraie ni ne s'en défend. C'est peut-être pourquoi, au sortir des souks, où se concentrent toute l'activité et tout le rêve des Tunisiens, il y a une maison où l'on entasse, sans appareil, les Beys régnants, les membres de la famille princière, les ministres anciens et honorés, dans de grandes salles dallées, au cœur même de la ville. Et moi qui aime qu'on fasse de la mort une amie douce et familière, je vais avec plaisir les voir.

La petite fille qui nous ouvre les portes massives a l'air de s'être échappée d'une légende, — draperies solennelles de lourd brocart bleu, bagues de cornaline à ses doigts, bracelets sur ses fines jambes, une frange fournie d'ébène brillant sur son front bas, des yeux invraisemblables de grandeur et d'éclat, et une bouche rouge, minuscule, qui se fronce piteusement quand les bras fragiles ne trouvent pas assez de force pour tourner, dans les serrures, les clefs monumentales. Elle nous fait traverser des cours nombreuses, et, dressée déjà à son métier de guide, nous arrête devant chacune des chambres des rois morts.

Elles sont remplies, — pour décrire l'impression qu'elles produisent, je ne trouve pas de termes plus fidèles, — de la plus somptueuse sim-

plicité. Beaucoup de choses m'émeuvent, dans ce doux Islam tunisien, mais aucune, jamais, ne m'a touchée comme la splendeur austère dont il marque ses tombes... Le génie de l'art arabe m'apparaît dans les salles avec une netteté qui m'éblouit. Mais comme il est indéfinissable!... Ce n'est point dans le décor qu'il réside, mais dans toute l'ambiance. Car, à prendre les parures, qu'y trouverai-je à louer? Sur les ordinaires carreaux unis, d'épaisses nattes vertes; sur les graves murs blancs, des entrelacs de plâtre; dans les dômes, des éclats polychromes de verre; comme mausolées, des lames de marbre couchées et étroites, avec, à leur tête, d'autres lames étroites et droites surmontées du religieux turban. A leur pied, de petits coffres simples de bois qui contiennent les livres saints et les prières des trépassés. C'est tout. C'est élémentaire. D'où provient donc la mystérieuse magnificence qui meuble ces enceintes nues?...

J'ai fini par comprendre. Et peut être que je tiens, par cette compréhension, le secret de toute la beauté islamique, qui est absolument immatérielle, faite de lumière et de suggestion. Des verrières aux menus éclats enchâssés dans les profondes découpures du plâtre, tombe, bleu, rouge, violet et jaune, un demi-jour merveilleux : multiple, sans nuances précises, un amal-

game des reflets tamisés de passionnées couleurs, riche jusqu'au faste, — une pénombre profonde, si chaude, si raffinée, si mystérieusement lumineuse, qu'elle suffirait seule à rendre tout glorieux... Et puis, le miracle de l'arabesque. Ici, en Tunisie, il est à son apogée. Quelle harmonie surhumaine poursuivent ces courbes, pures à la fois et sensuelles, rigides et voluptueuses, strictes et invariables, et cependant d'une si infinie variation, d'une ordonnance si compliquée! Comment, d'éléments exclusivement géométriques, a-t-on pu tirer des visions qui donnent, dans la chair même, des frissons de plaisir! J'éprouve certainement une joie physique à suivre des yeux les ciselures qui se déroulent, enchevêtrées, indéchiffrables, sans point de départ comme sans terme d'arrêt, précises et pourtant indéterminées comme un rêve, comme un poème, comme une mélodie... Oui, c'est cela même... C'est, sur ces hauts murs solennels, de la musique que je *vois*, au lieu de l'entendre... Elles ont, ces courbes, un rythme à elles, une subtile vibration, des pulsations ardentes et des tremblements délicats. Elles éclatent d'une multiple sonorité... Quelle nostalgie admirable dans leur confusion savante, et, dans leur imprécis entremêlement, quel mysticisme particulier! Quelle âme complexe, éternellement prisonnière,

tentent-elles, ces courbes, de reproduire et délivrer! Aussi tragiquement, aussi voluptueusement que la musique, cet art arabe de la plastique exprime l'inexprimable, et rend sublime le pur instinct...

Sur les dalles des tombeaux, auxquelles l'âge et la lumière prêtent des tons d'ivoire jauni, si doux, je retrouve les mêmes précieuses et légères inscriptions, comme de féériques et pâles dentelles. Quelquefois le marbre est simple, et s'affine encore davantage. Il n'y a pas de pompe, sur ces tombes, — rien que des effluves de grâce fine. Ces chambres, si adorablement monotones et strictes, ne donnent pas l'idée du vide : elles sont habitées par des présences, invisibles et distinctes, de paix, d'harmonie, de la beauté la plus absolue. Et je voudrais être ensevelie un jour comme on ensevelit ici : sans bruit, sans terreur, sans l'apparat monstrueux de nos morts d'Europe, — paisiblement, naturellement, puisque aussi bien la dernière fonction de la vie est d'expirer, et qu'il convient d'y mettre, comme dans tout haut devoir, de la réserve, de la simplicité et du silence...

Les nuits, j'aime à retourner, interminablement, dans ces rues de la Médina qui ont changé l'or pailleté de leur soleil contre le liquide

argent de la lune; qui se sont fait un clair-obscur nouveau — sous les porches, dans les recoins, des blancs plus blancs sur des noirs plus noirs, et, dans les places ouvertes, les plus frémissantes clartés bleues, suspendues comme des voiles de fumées d'encens. L'air est tout embaumé, comme si, en s'en allant, les hauts petits bouquets guindés et serrés du jour, lui avaient rendu leur frère petite âme... Et parfois j'entends, d'un balcon clos, une cithare qui sanglote, et je comprends mieux, dans ce recueillement charmant, fait de si vieilles et si tendres choses, ce qui rend doux et triste et puisant entre tous le cher génie de Tunis, porteuse d'un héritage trop lourd, peut-être, pour ne pas l'avoir épuisée...

Oui, je crois que j'aime — chose rare —  
Tunis avec mon cœur...

*A Monsieur Abdul Wahab, qui m'a fait un peu connaître  
et beaucoup aimer son émouvant pays,*

*Ce mince chapitre, très sympathiquement.*

#### FIANÇAILLES TUNISIENNES

Je suis conviée à des fêtes de fiançailles. Le fils d'un général tunisien va épouser une princesse beylicale, et le fiancé, avec cette courtoisie propre, il me semble, aux seuls Tunisiens, et qui est au delà de toute louange, me fait proposer d'assister aux chants et aux danses qui auront lieu à la Marsa, dans la maison paternelle. A cause de la guerre, il n'y aura pas, me dit-on, beaucoup d'invités.

Par le plus étrange hasard, il a neigé, cette nuit-là, à Tunis, et le lac que j'aime tant, a l'air, quand je le traverse, d'une glace opaque sous la lune neuve et froide. Les canards sauvages et les macreuses ont disparu, qui donnent une vie si gracieuse aux tranquilles eaux bleues. Et les

figuiers de Barbarie, des deux côtés de la route de terre, portent, sur leurs lames épaisses, d'in vraisemblables et scintillantes décorations de givre.

On me fait traverser rapidement un jardin argenté de lune et de gel, allégé, spiritualisé presque, par la magie de ces clartés doublement délicieuses. Un premier vestibule de marbre, nu, est rempli de serviteurs, — puis j'entre dans une vaste salle recouverte, qui a, sans doute, les dalles et la galerie traditionnelles, mais dont l'ornementation est moderne. Le plafond est écussonné aux armes de la famille. Un lustre de Venise, splendide, pend très bas, aménagé à l'électricité, et la lumière se déverse puissamment à travers les grappes de verres. Les arcades s'ouvrant sur les appartements intimes sont closes, exactement, par des stores vénitiens déroulés. Je suis placée contre un de ces volets verts, et je vois un œil humain brillant collé à une minuscule déchirure : les femmes de la maison sont toutes là, cachées, qui regardent.

Tout en face de moi se perd, reculé sous des voûtes, un salon étroit où des vieillards, sur des divans blancs, sont accroupis à l'arabe. Cette pièce est silencieuse : il y a peu de mouvement ; on n'y introduit que les hommes auxquels leur dignité ou leur âge interdisent les réjouissances

trop animées. Ils ne sortiront point pour contempler les danseuses. Même lorsque la musique atteindra un paroxysme de nervosité stridente, leurs nobles visages sérieux ne changeront pas leur expression de repos, les lentes paroles ne précipiteront pas leur allure. Elles sont d'une beauté antique, ces figures enveloppées de lainages et de mousselines immaculées, tissus si fins et légers, tenant dans leurs vieilles mains d'ivoire des chapelets d'ambre. Ce n'est pas leur âge seul qui leur a conféré cette harmonie sévère : nos vieillards à nous n'ont pas ce rythme, cette attitude et cette manière. Les aïeuls de l'Orient les tirent d'un idéal de race plusieurs fois séculaire, et c'est dès qu'ils naissent qu'ils entrent dans leur héritage de silence et d'immobilité... Mais, au demeurant, seule cette arrière-scène est vraiment islamique, parce que seule rigide et grave. Le reste est frémissant de vie. Je ne cesserai d'en être surprise, moi qui n'ai connu jusqu'ici que les fêtes mornes du Sud-Algérien.

Il y a, dans la salle, une foule de quelque deux cents jeunes gens (je suis, naturellement, l'unique femme). Beaucoup sont des collègues du fiancé, des fonctionnaires jeunes-tunisiens, parlant notre langue et vêtus de notre costume noir qu'achève le haut fez grenat des Égyptiens.

D'autres ont gardé les *djebas* classiques, en soie ou en moire claires, brodées d'appliques d'argent ou de dessins minuscules qui sont inextricables, — des arabesques et des entrelacs fuyants et complexes comme la musique qui va bientôt m'enchanter. On aperçoit des gilets de drap gris, mauve et vert, tendres comme une caresse aux yeux; des bas de nuances délicates, des brodequins plats de cuir jaune citron, des turbans plissés et neigeux... La diversité des types aussi est remarquable. Il y a des faces frustes et rudes, bronzées et presque brutalement viriles, accusant hautement leur origine berbère, et d'autres qui sont souples, vives et mouvantes comme celles des Siciliens, des Espagnols ou même des Levantins. J'ai de la peine à croire qu'un peuple homogène est assemblé ici, et il me faut songer aux sangs différents qui y ont laissé leur apport, — circasien, italien, grec et maltais, — pour ne plus m'étonner de ces visages aux caractéristiques contradictoires... Au moins par les femmes, presque tout Tunisois participe à une race étrangère. De toutes façons, il n'existe pas, ce soir, la moindre ombre de séparation entre les classes sociales. Les petits boutiquiers de la Marsa voisinent avec des fils de ministres. Un menuisier, que j'ai connu dans les souks, est assis à

côté d'un des maîtres de la maison. Aucun protocole, aucune préséance. O libre et souriant pays!... Chacun a pris la place qui lui semblait la plus tentante à l'heure de son arrivée dans la cour. J'ai, devant moi, un jeune homme brun à admirable profil busqué, — des yeux de feu, la bouche d'un arc parfait et sensuel. C'est un prince beylical. Les deux amis intimes qui l'encadrent sont, l'un un marchand de chéchias, l'autre un étudiant de théologie à la Grande Mosquée, le plus endiable et le plus irrespectueux des futurs marabouts... Quand le prince se lève, personne ne se dérange; il faut, pour qu'il puisse entrer et sortir, qu'il se glisse, avec des excuses, entre les chaises qui ne se remuent pas d'un centimètre pour lui livrer passage. Pourtant le hasard des morts pourrait le faire Bey, un jour... On ne tient pas grand compte, sur la terre d'Allah, du rang ou de la fortune, et la science héraldique ne m'a point l'air d'y faire beaucoup d'adeptes. Est-ce sens démocratique? Est-ce la plus aimable simplicité d'esprit? Ou est-ce le legs obscur de ces fiers et dignes ancêtres qui, au début de l'Hégire, sincèrement, ne s'inclinaient que devant la vertu?... Tout ce monde me témoigne la plus sympathique indifférence, — empilé et excité, s'interpellant avec des rires, possédé par une joie exubérante, où

flotte de l'amusante et candide grivoiserie à l'approche des danses...

Dans un coin de la salle on a haussé une estrade, déshonorée, hélas! par la plus vulgaire des moquettes. Cinq musiciens y sont assis sur des bancs. L'orchestre aussi est moderne. Il se compose de deux Juifs; l'un, d'un vrai type sémite, fermé et douloureux, la courbe du long nez aquilin se prolongeant presque sur la bouche, le regard concentré et âpre. Il a l'air d'un rapace vieilli. L'autre est jeune, ouvert, il montre de la gaieté à vivre. Tous deux sont habillés de drap bleu pâle, ornementé de passementeries distinctives, et leur tête est recouverte de l'écarlate chéchia nationale. Le désenchanté manie un violon, le joyeux une darbouka, poterie vernie, fermée à l'une des extrémités par une peau d'âne résonatrice. C'est un tel virtuose que je le vois souvent jeter son instrument dans l'air et le recevoir de nouveau sur son poing crispé, avant que les vibrations n'aient fini de s'éteindre. Ils ont posé par terre, près d'eux, leurs souliers de cuir jaune vif, et leurs pieds se délassent béatement dans des bas bleus. Un Tunisien joue de la cithare, l'immémorial amour des Maures. Le chef d'orchestre, coiffé d'un bonnet noir persan, s'appuie sur son piano.

Son visage est extraordinairement complexe. Il est fourbe, caressant, fat et enivré. On a envie de secouer cet homme pour l'intolérable suffisance de son sourire; on le craint pour sa douce et dangereuse fausseté, et la profonde nostalgie de ses yeux noirs, intenses et tristes au-dessus de la bouche relâchée, déchire d'une abrupte mélancolie mon exaspération qui monte... Moi aussi, dans les jours de jadis, j'ai regardé de cet immense regard je ne me rappelle plus quelles visions... — Entre la cithare et le piano est assise une femme, la Manoubia, chanteuse et danseuse célèbre. Je suis fascinée tout de suite par son expression de lascivité railleuse et désabusée. Quelles suprêmes rancunes ont donc pu créer une telle insolence? Au repos, elle a le sourire d'une femme qui a tout vu, tout su et tout goûté, et qui, lorsqu'elle a eu fini de tout apprendre, a rejeté la tête pour rire d'elle-même, des hommes et des dieux... — Derrière les musiciens se déploie une magnifique tenture : une soie jaune de soleil, sur laquelle s'appliquent des ogives de velours rouge et bleu, — contours nets, couleurs hardies, motifs d'un relief puissant, entrelacés comme les spirales des stucs d'un vieux palais. Devant l'orchestre se dresse une table basse, chargée de rafraîchissements amusants : des radis dans un verre

qu'ils teintent de rose tandis que leurs têtes vertes en sortent comme un bouquet; des olives noires, des dattes, des menus gâteaux d'amandes et des cônes en pâte de pistaches, d'imperceptibles tranches de pain de semoule et mille petits sirops fades, coloriés, qui me font songer à des bocaux de pharmacie. Les cafés et les thés, sur la plateforme et dans l'assistance, circulent sans trêve : liquides brûlants, très sucrés, contenus dans de petites tasses blanches historiées de fleurs naïves et tendres. — C'est un peu puéril — et si charmant!

Comme je suis arrivée pendant une accalmie de la musique, on me demande si je voudrais, avant les danses, voir les cadeaux que le fiancé, le lendemain, doit envoyer à sa petite princesse inconnue. Je traverse le salon étroit des patriarches, qui me suivent d'un regard lent, pas intéressés du tout, et je me trouve dans une petite chambre carrée, — faïencée et dallée, celle-là, qu'Allah la bénisse! à la vraie mode arabe, — et qui contient une seule commode soigneusement sculptée. Sur un large tapis, par terre, se trouvent disposés, régulièrement, de royaux présents.

Ce sont, au fond, trois corbeilles de satin blanc et cinq pains de sucre en cônes, tout

pointus, comme de gigantesques bonnets de sorciers. On les a ornés d'iris artificiels, de rubans roses et de franges de papier jaune découpées avec un joli art minutieux. Ils ont pour mission, quand elle les aura mangés, d'adoucir la petite épouse future. Vient ensuite un coffret, à la charpente de bois totalement recouverte d'argent et d'or. Les pleins et les repoussés en sont si habiles qu'ils donnent une impression de métal massif. J'ouvre le coffret capitonné de velours cramoisi : il contient vingt-quatre foulards brodés d'or, des bijoux, diadèmes, broches, bracelets aux pierres si riches qu'elles en deviennent barbares. Une petite montre émaillée, cadeau probablement de quelque aïeule européenne, semble s'être fourvoyée, tant elle est fine et suave, dans la masse de cet or magnifiquement lourd, de ces brillants ruisselants. La dot s'étale orgueilleusement : trois billets flambant neuf de mille francs. Ces cent cinquante louis deviennent la propriété de l'épouse : elle les gardera si son mari la répudie jamais. Un second coffret, de même facture que le premier, mais recouvert d'une housse de satin parsemée de bouquets d'argent, est plein de flacons d'essences : le divin esprit du jasmin, de l'ambre et de l'œillet dort dans des fioles précieuses. Dans d'autres corbeilles m'appa-

raissent un couteau d'argent, de l'ouate, et deux sacs de velours rouge. La fiancée y doit enfouir ses mains, quand, selon la coutume, on en aura teint la paume de henné. C'est encore du henné qui s'érige, tout près, en montagnes de pain d'épices. Pauvre fillette qui a l'air, dans son patio, lorsqu'elle est intacte, d'un camélia aussi pur qu'ardent : je ne sais pourquoi on lui fera des talons orange, des mains de mandarines, des ongles de corail; pourquoi ses souples cheveux bruns devront s'appesantir sous un casque de teinture, et revêtir une couleur factice; pourquoi ses sourcils fins deviendront de dures barres fixes sur son front autrefois limpide. Elle est fantastique jusqu'à l'effroi, vraiment, la différence entre la gracieuse simplicité d'une vierge tunisienne et le masque d'idole brutale qu'on plaque de force sur la mariée parée....

Après l'inspection des cadeaux, je fais une visite inespérée. On soulève très rapidement, par un geste de prestidigitateur, un des stores vénitiens de la cour, et me voici dans les appartements des femmes. Malgré le bruit, de vieilles gens dorment, enroulés dans leurs burnous, au fond de ces immenses lits arabes à nobles frontons peints et sculptés qui ressemblent à des plates-formes surmontées de dais. Des

enfants, tombés de lassitude sur les dalles, ont des attitudes touchantes de petits animaux détendus. Il me faut faire attention pour n'en pas écraser. Toutes ces salles sont sombres : je vois, dans l'obscurité confuse, une multitude de figures qui avancent, tournoient, s'effacent ; ces ombres chinoises dans ce milieu hoffmannesque commencent par me dérouter. On me prend par la main, les unes me poussent, les autres me traînent : je m'arrête dans une chambre à coucher qu'on éclaire soudain d'un jour violent, et je regarde, ébahie, les femmes innombrables qui ont fait cercle autour de moi.

Elles sont éclatantes. Elles ressemblent à quelque fabuleuse verrière musulmane. Elles portent toutes des boléros radieux, couleur de cerise épanouie, vert d'amande, jaune topaze de champagne, jaune de cédrat, bleu de nuit lactée, bleu de satin saphir, profond comme leur propre firmament, mauve d'iris, rose de fleur de pêcher. Les corsages, brodés d'or et d'argent pesamment appliqués, sont tellement ouverts que les seins ressortent... Des manches courtes, très larges, de dentelle ou de tulle blancs, tombent au-dessus du coude, évoquant les fraîches ailes battantes d'incommensurables papillons. Toutes ont encore des pantalons de zouaves : plats et collants par derrière, dessinant la croupe distinc-

tement en l'exagérant même d'une façon brutalement voluptueuse. Ces culottes de brocart épais bouffent sur les chevilles, et une cordelière les ramène sur le ventre en d'énormes plis raides qui donnent à chaque invitée la tournure d'une femme enceinte. De grosses gemmes serties dans des gangues d'or roux sont piquées dans leurs cheveux, sur leurs mains et leurs gorges. Sur les franges noires luisantes se perchent des petites toques à glands d'or. Et elles s'inclinent si gouailleusement de côté que mes hôtes ont l'air de s'être livrées à des ébats folâtres plus dignes de Bacchus que de l'Islam...

Cependant elles n'ont pas des visages de coryphées. Elles sont jolies — je crois vraiment que, de tout mon séjour à Tunis, je n'ai pas vu de Tunisienne *laide* — mais je ne retrouve plus les teints d'ambre rosé, les yeux vifs et pourtant doux, les bouches voluptueuses et spirituelles que j'ai admirés dans tant de patios. Ces femmes, pour s'orner, se sont donné, par le henné, le kohl et les onguents spéciaux, des faces impressionnantes de divinités absolument barbares. Elles se sont converties en figures impérieuses, farouches et gourdes. Les yeux démesurés sont plaqués sur des joues cireuses, et l'orangé des lèvres et de la langue, teintées à l'écorce de noix, me donne un choc de conster-

nation. Je ne m'y habitue pas. Je suis étonnée d'entendre ces chasses éclatantes me demander en français correct si la fête me plaît. Même leurs voix, si mélodieuses d'habitude, me paraissent ce soir rudes et rauques comme des gongs de bronze. Oui, ces fards, cette somptuosité, ces bijoux, cet attirail féminin d'un décor si richement massif et d'une gloire si orgueilleuse, les ont bestialisées. Elles me représentent, cette nuit, dures et sauvages et belles comme elles sont, des instincts purement organiques et des appétits seulement primordiaux. Elles réveillent le désir violemment, d'un coup de poing : elles ne suscitent pas même la notion de la volupté. Je sais pourquoi je me sens si immédiatement oppressée : je retrouve, dans cette atmosphère fermée, l'impression écrasante de monotone stupidité que dégage pour moi toute assemblée exclusivement féminine — mais elle est accentuée, exaspérée par des émanations de sexe. Ces bras et ces seins nus, ces hanches mouvantes, ces reins saillants répandent des effluves dominateurs de chair vivante et chaude dans les hautes chambres ténébreuses. Ils sont la représentation même de la forme d'existence qu'il a plu aux Musulmans de conférer à leurs femmes : celle de la sensualité déterminée, perpétuelle et passive, — et c'est

tout mon cerveau d'être individuel et libre qui s'enflamme de réprobation devant cette destinée de bétail.

Cependant la musique commence. Et son charme grêle et obsédant, totalement insaisissable, me pénètre tout de suite comme un élanement. Elle diffère d'une manière absolue de la musique algérienne. Elle n'a rien de nasillard, elle n'a aucun chromatisme : elle n'est peut-être pas profonde. Ce n'est pas la désolation déchirante et extatique des mélopées libres sous les cieux sans limites, dans les sables incorruptibles, — celles qui se sont exhalées des vides espaces royaux et de la mortelle frayeur des hommes. C'est une musique qui est née du plus savant et du plus délicat plaisir. Elle est enchantée. Elle a des frémissements de tendresse, elle a des scintillations d'esprit. L'ombre des grandes choses éternelles n'a pas passé sur elle pour l'élever et l'assombrir, mais toutes les délices humaines se sont fixées dans son rythme amoureux et vif, versatile et délicieux au delà de toute description.

Ce sont des *andaloucias* que j'écouterai toute cette longue nuit sans un vestige de fatigue. Elles sont venues de Séville, de Cordoue et de Grenade — des temps très anciens de la puis-

sance et la richesse des Maures. Ils les chantaient sur les cithares, les violons et les luths, dans leurs cours cloîtrées aux colonnes pures, aux albâtres immaculés, aux murs orfévrés de faïences multicolores, aux arches spacieuses, aux arbres précieux d'essences à la fois âcres et poignantes. Des cierges s'élançaient des marbres : d'innies fragrances flottaient bas sous le ciel léger, flambant d'étoiles larges. Des jets, droits et beaux et simples comme une vie renouvelée, fusaient des vasques centrales. Des fontaines cachées mêlaient leur pure et liquide mélodie aux symphonies passionnées des hommes. O nuits magnifiques et grisantes de l'Arabie d'Espagne, n'est-ce pas vous seules qui fites perdre aux vainqueurs, par vos sortilèges suaves et languides, votre magie dissolvante, votre immatérielle volupté, la mémoire des belliqueuses fanfares d'assaut!

Je demande à mes voisins de me traduire les chants. Mais aucun ne peut aller jusqu'au bout d'une explication. Ils n'y mettent aucun mauvais vouloir, mais la musique, au milieu d'une phrase, s'empare d'eux comme une amante et les enivre. Les paroles cessent abruptement, dans la plénitude de leur enthousiasme. Elles sont impuissantes, trop chargées de sensations. Un de mes amis tunisiens, le plus délicat et

vibrant des amants de l'Islam, tente de se livrer, pour me satisfaire : — « C'est si beau, me dit-il. Notre langue est si admirable! Elle est si profonde et si multiple que l'Europe aux langues claires et pauvres ne la comprendra jamais. Il faut étudier toute sa vie pour commencer seulement à la posséder. Mais dès qu'on entrevoit ce qu'est sa possession, on ne désire plus d'autres connaissances... » Et puis l'amour et l'émotion et la plus passionnée des nostalgies crispent de souffrance ravie ce visage si fin, et je ne veux plus interrompre la ferveur de sa silencieuse délectation.

J'essaie, moi aussi, de suivre les thèmes subits et rapides. Mais on m'avait bien dit qu'ils garderaient pour moi, étrangère, un sens inexorablement célé. Leurs variations me sont à la vérité incompréhensibles. Des phrases naissent, douces comme un murmure, éclatantes comme des cuivres; elles s'entremêlent longuement, elles ne font plus qu'un seul accord plein, hardi, sonore, et cependant — c'est là leur plus grand miracle! — de la plus admirable et distincte polyphonie. Mille vibrations ont composé ce son unique... Et puis la note s'immatérialise en souffles harmonieux et flottants, passe dans un autre temps, dans des cordes différentes, avant même que l'on sache quand et comment s'est

opéré cet adorable prodige. Des réminiscences de danses andalouses étincellent soudain — cadences alertes, motifs nerveux, remplis d'un irrésistible élan, qui augmentent en légèreté sonore, en verve, en saccades vertigineuses et ailées, en joie endiablée de vivre — et qui s'arrêtent d'un coup, sans résonances, avec une inconcevable, une déconcertante brusquerie. Ce ne sont plus des sons, ce sont des images. J'ai vu passer la farandole, exaltante de vitesse, de gaieté, de fougue, et les corps palpitants des danseurs possédés. Puis, sans aucune raison, d'un intuitif accord plus puissant que la logique, des plaintes s'élèvent — sans nulle douceur, désolées, volontaires, révélatrices de quelles obscures, quelles incommunicables ardeurs ! Dans l'orchestre, si attendri maintenant, le *denbir* bat à contretemps, comme la lente pulsation d'un cœur profond et fatigué...

Les plaintes deviennent des litanies d'amour. Leurs ondulations inextricables me semblent être tantôt rigides, tantôt frémissantes, et toujours si délicates, si douloureuses, pleines de l'aspiration si vaine de se dépasser ! Quelle intensité de désir, quelle qualité de souffrance tentent donc d'exprimer ces harmonieuses et pathétiques modulations, et dans quel transport de nostalgie, je m'efforce, moi, de comprendre,

à travers ces inarticulées paroles, l'âme de la race qui les produit, l'essence du secret Orient ! Ne devrais-je pas les sentir, cette essence et cette race, ce soir, dans cette musique qui n'est que la sublimation de l'instinct ! Je crois, une seconde, les entrevoir : faites d'inerties comme dans les brusques arrêts et les subits silences de mort — et de véhémences, comme dans les prestigieuses saccades qui soudain éclatent, telles les convulsions rythmiques de fous de génie. Et au-dessus, plus loin, plus profond que ces inerties et ces véhémences, je ne sais quelle mystique présence, quelle force simple et entière, — quelle mystérieuse possession ! — participant à des choses religieuses, des choses surhumaines, s'imposent à moi et me font frissonner... A-t-on jamais su de quelle puissance sacrée la musique est l'expression !

Et maintenant, toute la salle chante... Voix pleines et viriles, voix si émouvantes d'hommes mûrs, voix frémissantes et criardes d'adolescents qui, les yeux excités et les mains brûlantes, se renversent sur leurs chaises pour mieux tendre leurs gorges et mieux offrir, à cette musique séculaire et nationale, si prodigieusement évocatrice, si ardemment aimée, l'hommage de leur mâle écho. Ils chantent comme l'esprit les pousse, sans plan, sans fin, comme les divins

motifs de leurs plâtres toujours inachevés. Point de règle dans ce cœur spontané et capricieux. Chacun intervient à son heure et à son gré, sur le ton qu'il lui a plu de prendre; et la chose la plus fabuleuse dans ces psalmodies d'amour, ces rondes trépidantes ou ces mélodieuses lamentations, est que tous, d'instinct, sans notes ou papiers ou guides, observent la même cadence, inconnue, évasive, indéterminée comme le rêve — les mêmes notes syncopées qu'ils précisent en les scandant... Je sens, à l'abandon des attitudes, à la sensualité inconsciente des corps, aux visages un peu creusés, qu'ils se sont tous livrés à la musique comme à une influence fatale, qui est en même temps mêlée d'angoisse et de souveraine volupté. Dans des pauses, qui sont presque aussi passionnées que les thèmes, claironnent, derrière les minces volets verts, les *you-you-you* stridulés des femmes, spectatrices invisibles effrénées. Ils sont d'abord inimaginablement vifs, frais, vibrants et imprévus — ils sont partout et ne viennent d'aucune part... Puis, en se prolongeant, ils changent; ils font tressaillir comme une caresse suraiguë qui deviendrait une morsure. Ils ont tourné à la plus haineuse exaspération, comme s'ils éclataient sous toutes les fureurs de ces âmes refoulées et sujettes, sous tous les désirs cravachés

et déçus de ces corps condamnés — contre leur profond, leur impérieux instinct — à rester exclusifs pour l'injuste plaisir des mâles.

Or, la Manoubia se lève. Elle s'avance lentement sur la plateforme, d'un pas qui ressemble à une glissade détachée. Elle paraît n'accorder aucune importance à ce qu'elle va faire : son pas nonchalant se transformera insensiblement dans les gestes concertés d'une danse inquiétante. Elle chante, si le coup de gorge rauque et bref immotivé qu'elle lance de temps à autre dans le concert peut être appelé une voix. Du reste, elle n'ouvre presque pas la bouche, et on ne sait exactement d'où surgit son cri nasillard et puissant. Elle porte une calotte d'argent sur des cheveux frisés et très noirs; un corsage bleu brodé, des pantalons de brocart gris parsemés de petits bouquets roses étonnants de fraîcheur et de délicatesse. Elle a peu de bijoux; mais ses boucles d'oreille sont longues, antiques, surchargées d'incalculables brillants. Le type de la femme est très fin : son expression de lascivité indolente et ironique n'a aucune grossièreté. On ne voit pas encore ses yeux sous leurs paupières plissées que le kohl rend si lourdes et ténébreuses, mais un remous d'attention a déjà fait se redresser les jeunes...

Et puis, elle se met à danser. La danse du ventre, qu'elle figure exclusivement, est trop simple pour supporter d'être décrite. Je l'avais vue exécutée supérieurement dans le sud-algérien à Laghouat; les spasmes abrupts, les contorsions inharmonieuses, les saccades musculaires de la femme possédée. Les plus fameuses Ouled-Nails avaient simplement traduit de puissants mouvements organiques avec une suprême fidélité. Mais cette danseuse tunisienne n'avait rien de leur barbare et presque rituelle candeur, de leurs attitudes de raideur hiératique. Elle ne représentait pas un instinct naturel, mais une science humaine. Elle incarnait avec perfection l'artifice de la volupté.

Son sourire, sur sa bouche rouge, se précise dans un pli d'une prodigieuse insolence. Les yeux fendus se découvrent : à eux seuls, ils marquent le visage d'une empreinte de diabolique raillerie. Ils sont effarants d'indifférence consciente et assurée. Elle est tout à fait certaine de ce qu'elle va faire naître dans chacun de ces spectateurs agités. Elle en est si coutumière qu'elle n'y attache plus aucune espèce de prix. Elle n'est pas plus hostile qu'elle n'est empressée; il est fatal que tous ces hommes se commotionnent devant son corps, et quelquefois, quand elle y pense,

elle les regarde avec un passager éclair de tolérance amusée.

Je ne suis pas les mouvements du torse et de laroupe qui sont toutefois, dans leur génie provocant et agile, d'une science consommée. Quels nerfs d'acier soutiennent donc cette femme pendant ses rotations lentes et ses bonds liés?.. Et quelles images me suggère-t-elle enfin, uniquement par l'hypnotisme que produit la cadence de ses gestes? C'est dans une hallucination qu'elle va me faire glisser... Je ne vois plus l'estrade, ni les musiciens, ni la salle. Il n'y a plus qu'elle, si reculée, si soudainement immatérielle!... Elle tremble tellement qu'elle ressemble maintenant à une flamme bleue dans un vent puissant, une flamme ondulante humaine... C'est sûrement la danse d'une flamme ou d'un roseau... Pourquoi donc tout est-il si lointain, saturé des effluves de vieux, si vieux péchés, d'une malice si ancienne, de passions de damnés éteintes?... Tout, — mais quoi donc, quoi! je suis à la recherche de quel énigmatique passé? — tout fut autrefois violent et vibrant, mais eut lieu dans d'autres temps et sur d'autres terres... Il n'en reste plus aujourd'hui que la plus exténuée lassitude et la plus infinie mélancolie... Mais qu'est-ce donc, qu'est-ce donc, que je dois me rappeler?..

J'arrive à un degré si extrême d'angoisse que

je m'évade du sortilège qu'elle m'a jeté, — et c'est sa face maintenant qui me fascine. Elle mime, ce qui n'est pas coutumier, je crois, hors de l'Inde. Je ne sais qui elle fixe, — elle semble avoir pris pour mission de décontenancer toute la salle. C'est tantôt moi qu'elle dévisage, tantôt un marchand de chéchias, mon voisin, qu'elle nargue tellement qu'il quitte enfin la cour. Quelquefois c'est au prince beylical qui, littéralement, ne se tient plus d'excitation sur sa chaise, qu'elle sourit; quelquefois au chef d'orchestre à la tête persane, qui devient de plus en plus fat et de plus en plus enivré. Mais le plus souvent, c'est l'étudiant qu'elle vise, et il lui rend son regard narquois par une expression de la bouche, une crispation des mains qui hurlent, nu, le désir. D'ailleurs, ils observent tous, sans abaisser une seconde leurs paupières, le jeu varié de ses traits. On dirait qu'elle s'est choisi et qu'elle développe un thème : il y a certainement un homme devant elle, — seulement il est impossible de discerner lequel, — et elle s'offre à lui avec la plus savante impudeur et se refuse avec le plus insolent dédain. Lorsqu'il résiste, la contraction très lente du ventre, les torsions plus flexibles des bras, l'invite langoureuse des yeux sont soutenues jusqu'à devenir absolument intolérables, — jusqu'à ce qu'il cède. Et alors,

dans l'instant même de son humiliée soumission, les yeux de la triomphatrice reprennent leur dureté brillante, les lèvres, leur moue gouailleuse, et tout le souple corps tendu s'est rétracté... Vraiment, ce soir, je goûte une revanche de sexe : cette femme supplicie, devant moi, tous ces mâles incendiés.

Dans l'arcade qui s'ouvre sur le salon des augustes vieillards, une courte figure est apparue; enturbannée, un haïk blanc sur une djeba grise. C'est un professeur de la Grande Mosquée; il se cache aux trois quarts, derrière un pilier, et assiste, vaincu, à la danse. Mais l'étudiant l'a aperçu, et, le visage enflammé de malice et de passion, il apostrophe la chanteuse : « Danse pour mon maître, ô Merveilleuse et Épanouie!.. » L'impertinence fait éclater de rire la salle, mais la Manoubia s'est avancée, a regardé le commentateur scandalisé du Livre Saint, et, lentement, lentement, tandis que la musique se dissout dans les plus excessives, les plus énervantes incantations, elle lui offre, avec ses yeux où trônent les péchés des siècles, sa poitrine érigée et la vague roulante de son ventre, l'extraordinaire, l'irrésistible séduction de la monotone mélodie, du mouvement monotone, qui l'entraîneront lui aussi, comme les autres, dans un monde subtil, un monde irréel, où l'esprit

flotte, abandonné, vaguement lumineux, et triste, doucement, à l'infini.

— Quand je m'en vais, c'est l'aube tunisienne, blanche, froide et légère, — pure, délicatement, comme la naissance d'une source d'eau.

*A Miss Susanna Green, l'admirable Head de mon premier collègue, à qui toutes mes condisciples et moi devons le goût et le sens que nous eûmes, plus tard, de l'œuvre sociale,*

— Ce témoignage de mon respect et de mon attachement.

#### SUR LES FEMMES TUNISIENNES

— « Je vous mènerai voir aujourd'hui, ô Roumiya éternellement agitée, quelques-unes de nos féministes », me dit un matin un très grand gentilhomme tunisien, et sa caste est la plus courtoise du monde. Mais nous n'en sommes pas à une égratignure près, mon interlocuteur et moi. Et, chemin faisant, à travers les petites rues dorées qui glorifient le délabrement et prêchent la paix, nous reprenons notre incessante et âpre querelle.

Il est vraiment très complexe, mon compagnon. Je n'ai qu'à regarder ces yeux brûlants et narquois, cette bouche mélancolique et ferme, si finement sensuelle, tout cet air douloureux et

passionné pour savoir que je me trouve en face de deux héritages. L'esprit ardent se projette constamment hors de l'enveloppe fragile, usée à trente-quatre ans par le feu intérieur. Il est issu d'une aïeule française descendante d'une lignée de soldats; il a connu tout notre continent; nous lui avons donné, par le sang et par la culture, son armature intellectuelle et ses habitudes d'énergie. Ses traits sont ceux des peuples de notre race. Mais il s'est fait une expression différente, et ses amours et son âme sont, avec nostalgie et violence, irréductiblement musulmanes.

Et voici à peu près le discours qu'il me tient, tandis que nous enfilons les venelles aux noms baroques et charmants : rue des Riches, rue du Recueillement, rue du Chameau, rue du Silence...

« *Lella*, Madame, vous représentez à mes yeux le terme aigu de l'évolution féminine moderne. (Il me fait beaucoup d'honneur, mon grand gentilhomme tunisien!) Vous êtes instruite. Vous êtes libre. Vous êtes agissante. Vous avez donc atteint le triple idéal de la femme européenne : savoir, indépendance et activité. Et je vais maintenant vous dire pourquoi je préférerais que s'abîmât dans la mer Méditerranéenne, comme l'Atlantide de jadis dans l'Océan,

la Tunisie tout entière, plutôt que de voir une de nos femmes musulmanes vous ressembler jamais. »

Je ne peux pas répéter ce que m'a dit mon ami tunisien. C'est un poète, et sa parole est légère, aérienne, frémissante comme une effusion. Mes mots rigides et froids la trahiraient. Et sa thèse est celle d'un poète : elle n'est point une preuve, elle est l'expression du lyrisme le plus délicat et le plus rêveur. La femme pour lui n'est sûrement pas un être humain, donc pas un être égal. Elle est odorante comme une fleur, scintillante comme un joyau. Il faudrait qu'elle marchât sur des pétales de rose. Elle ne doit rien connaître de ce qui pourrait obscurcir son regard, ou peser sur le sourire de sa bouche. Elle doit rester rafraîchissante et claire comme les sources des monts. C'est en buvant à ses lèvres douces d'ignorance, que les lèvres enfiévrées des hommes peuvent retrouver la force de vivre et le goût de lutter. Et pour que la poussière de la terre ne souille pas cette eau cristalline, il faut l'enfermer dans des vasques de marbre blanc. Pour que la pierre précieuse n'use point ses pures facettes, il faut la garder dans son écrin. Pour que la fragrance de la fleur ne s'évanouisse pas vite, au gré des pluies, des vents et des passants, il faut la mettre en

serre, pour la seule délectation du maître du jardin... J'écoute, émue par la sincérité totale de l'accent... Est-ce un hommage ou une injure de nous aimer comme cela ?

Mais nous sommes devant la maison de Lella Hanifa, la première féministe que je dois visiter. Et voici que précisément son mari, dans un *dog-cart* fort moderne, rentre chez lui. Il presse vivement mon compagnon de se présenter avec moi. Le fin visage ardent de mon ami tunisien, malgré son sourire courtois, se crispe d'une désapprobation douloureuse :

— Tu voudras bien m'excuser, dit-il. Tu sais que *ce n'est pas la coutume*.

Et pendant tout le temps de ma visite, qui dura plus d'une heure, il m'attendit sous l'éblouissant soleil tunisien, debout dans la rue. Il me sembla alors, — il me semblera toujours, — que dans sa réponse et dans son attitude réside l'essentiel esprit de la civilisation de l'Islam : ce qui a été fait est la vérité à tout jamais, et criminelle est la main qui tente d'y toucher.

Chez Lella Hanifa<sup>1</sup>, une négresse droite et

1. Il est bien entendu que tous les noms que je donne sont fictifs, et que j'ai seulement l'ambition de présenter *des types de femmes*, résultats synthétiques de nombreuses visites et de nombreuses conversations pratiquées dans les classes sociales où j'ai pris mes figures. Aucun souci d'intellectualité ou d'art

haute comme un cyprès, portant sur ses hanches roulantes une *fouta* cerise vif, surmontée d'un corsage bleu, — ce m'est un étonnement toujours nouveau de voir comment ces peaux d'ébène s'accommodent si harmonieusement des plus primitives couleurs! — me fit traverser un patio aux arches et marbres noirs. Comme dans toutes les maisons arabes de construction récente, l'ancienne ordonnance y était respectée, mais les plâtres travaillés et les faïences polies y faisaient complètement défaut. Une autre gaie petite négresse, — il y en a à foison dans toutes les demeures riches, reliquat des siècles de l'esclavage bénin de l'Islam, — m'introduisit dans un salon blanc et or, dont les canapés et les fauteuils étaient tapissés du plus raide et luxueux des brochés de Lyon. C'est là une marque extérieure caractéristique de l'évolution des idées. Les armoires, les pendules et les sofas européens jouent dans l'ameublement des maisons jeunes-tunisiennes un rôle disproportionné et encombrant. Je conviens qu'ils ne sont pas encore

ne confère le droit, à mon sens, de passer outre à certains devoirs de reconnaissance, et je garde aux Tunisiens que j'ai rencontrés et qui, seuls, m'ont facilité la connaissance de leur ville, la plus sympathique gratitude pour leur amène accueil. Il ne serait pas (malséant que d'autres écrivains roumis, visitant l'Orient et bénéficiant de l'hospitalité orientale, observassent un peu plus les mêmes règles.

disposés avec mesure ou goût, ni même avec utilité, mais je ne sache pas que la première moitié de notre XIX<sup>e</sup> siècle, où régnaient le reps, le cachemire et l'acajou, ait été beaucoup plus artistique. Nous oublions trop vite que les temps de transition sont chaotiques dans toutes leurs manifestations, et que, nous aussi, tandis que nous nous ajustons, nous sommes, inéluctablement, pas mal laids, démesurés et ridicules.

Lella Hanifa portait des pantalons de satin blanc, un boléro ouvert sur des seins étincelants, — à ce point de vue spécial, les Tunisiennes ne sont pas aussi timorées que nous, et leur tenue intérieure habituelle rivaliserait honorablement avec nos grands décolletages, — une écharpe alourdie d'arabesques argentées et, dans ses cheveux libres, des diamants gros comme des cailloux arrondis. Elle me fit offrir ce café noir qui, avec les amusants petits gâteaux de poupée, compose les rafraîchissements qu'on ne peut décliner. Lella Hanifa est connue à Tunis pour ses opinions et ses gestes avancés. Elle sort quand il lui plaît, en tenue européenne ou de petite bourgeoise arabe au crêpe noir, tandis que, de par sa très haute naissance, elle devrait, comme aux stricts temps de la pure croyance, ne quitter le vestibule de sa maison que pour

l'ombre gourde de son carrosse, — et, afin de ce faire, passer, rituellement, entre deux rangées de serviteurs aux toges tendues en haies. Elle reçoit aussi, à visage découvert, quelques amis intimes de son mari. Elle va au cinématographe et elle assiste aux représentations du grand théâtre, avenue de France. Elle a passé deux étés dans des villes d'eaux de chez nous. Lella Hanifa a toute la grâce alerte et toute la philosophie ironique du meilleur esprit tunisien quand elle m'expose ses théories. Et c'est certainement chez elle que j'ai trouvé l'argumentation la plus liée. Elle a réfléchi. Elle me dit :

— Une bonne partie du secret de notre éducation et de nos habitudes tient dans ceci : nos mâles ont un instinct de domination et d'exclusivisme plus développé que vos hommes à vous. Ils sont, par tempérament, des propriétaires, et ils ont peur d'être lésés. Ils ont consolidé toutes sortes de coutumes préexistantes, et trouvé toutes sortes de raisons religieuses, pour se défendre contre les préjudices possibles. » Et elle haussa ses très appétissantes épaules. — « Ils savaient que la femme est séculièrement subjuguée par toute évocation de la puissance religieuse. »

— Nos hommes aussi ont fait cela !

— Mais nous sommes de nature plus douce

que vous, je crois, dit Lella Hanifa en souriant; nous sommes plus conservatrices; nous sommes surtout restées plus croyantes. Je m'explique ainsi notre plus longue et plus radicale soumission.

— Mais vous êtes au vingtième siècle, objectai-je. Et vous n'essayez pas de la rejeter?

Et alors Lella Hanifa me fit une réponse dont, avec quelque chagrin, j'allais plus tard éprouver la profonde justesse.

— Croyez bien que nous rejetons cette soumission déjà *dans la mesure où nous le désirons*. Continuez vos visites. Et revenez me voir avant de quitter Tunis, Lella. Vous me direz alors qui s'oppose à la plus rapide émancipation des femmes, — les hommes de notre génération ou nous.

Ainsi que Lella Hanifa me l'avait conseillé, je continuai mes visites. Je veux rapporter l'une des plus caractéristiques. Une de mes connaissances jeunes-tunisiennes, un jeune homme plein d'une très nonchalante bonhomie, offrit de me conduire chez sa fiancée. Celle-ci habitait avec la tante (à peine plus âgée que la future épouse) de mon guide : il avait donc le droit d'entrer dans la maison. Après de brefs pourparlers, les deux jeunes femmes acceptèrent de

recevoir avec moi un de mes amis qui visitait aussi la Tunisie. C'était donc indubitablement des avancées.

Notre accueil servit de prétexte à une amusante petite tricherie. Lella Zobaïda, la tante, se montra au haut de l'escalier, et malgré sa mise simple, elle avait l'air d'une houri : yeux blancs et noirs invraisemblablement longs de pharaonne, teint de tubéreuse languide, cheveux roux, — et le roulement de ses hanches, dans ses pantalons collants, était si voluptueusement marqué qu'elle semblait presque boiter. Derrière elle parut la plus spirituelle des frimousses chiffonnées, celle de mademoiselle Djénaïna, la fiancée : regard pétillant de vive malice, bouche résolue, tout l'air déterminé et espiègle, le petit ton assuré d'une de nos étudiantes européennes. Il lui avait été impossible, en décence, de ne point venir à notre rencontre : il avait été tout aussi impossible, en urbanité tunisienne, à notre ami musulman de ne pas nous escorter jusqu'au bas des marches. Et pendant que la tante se récriait, fort honorablement, d'effroi, le fiancé, en s'attardant aux excuses, échangea les regards convenables avec celle qu'il aurait dû, religieusement, épouser sans l'avoir jamais vue. Mais, pendant notre visite, il fut relégué dans le vestibule d'entrée, et nous

attendit patiemment sur un de ces bancs de pierre bas, accolés aux murs, où autrefois les esclaves s'asseyaient...

En haut, le salon, quoique donnant sur un patio, et faïencé jusqu'à une certaine hauteur, avait des divans et des tables modernes. Nos hôtes nous expliquèrent l'agencement très simple de leurs journées : elles faisaient de la dentelle et brodaient du linge; elles sortaient une ou deux fois par semaine, voilées, mais à pied; elles tenaient des réceptions d'amies; elles voyaient assez régulièrement des hommes au tout premier degré de parenté; elles lisaient du Pierre Loti naturellement; hélas! hélas! du Georges Ohnet, du Pierre Decourcelle, et elles aimaient Myriam Harry. Evidemment, il eût été superflu de leur demander des commentaires sur André Suarès, ou le sens de *l'Offrande à Marie*. Mais combien de femmes « cultivées » savent, dans nos salons parisiens, exprimer un jugement personnel sur autre chose que les œuvres de Gyp ou de Lavedan<sup>1</sup>?

1. J'ai été continuellement surprise de voir, dans tous les milieux, combien peu les femmes lisaient. Mademoiselle Djénaina et sa tante étaient bien plus tenaces que la plupart. En général, les Jeunes-Tunisiennes ne connaissent en français que les feuilletonistes : Charles Mérouvel, Michel Zévaco, Gaston Leroux, que leurs frères émancipés oublient dans leurs tiroirs. Il est certain que, laissées à elles-mêmes dès qu'elles quittent

A première vue, l'existence extérieure de ces petites cloîtrées ne diffère pas tellement, tellement, de celle d'une jeune fille bourgeoise, très bien élevée, en province, ou même d'une de ces impeccables vierges closes du monde protestant à Paris. *Mais* voici qu'une amie survint... Et elle avait à peine eu le temps de s'asseoir que le mari de la tante s'annonça par le bruit de ses

l'école, elles ne peuvent plus avoir la moindre direction intellectuelle, et incurieuses d'esprit, il leur est impossible de mieux s'orienter dans leur choix. Quant à leurs lectures arabes, *elles sont nulles*. On sait que l'arabe littéraire est fort difficile : il n'est presque jamais enseigné aux femmes, même dans les écoles franco-arabes, où les leçons de langue littéraire sont de *trois quarts d'heure tous les deux jours*. (C'est pourtant la langue écrite du pays. Je n'ai pu comprendre comment cette considération n'a pas touché davantage cet esprit distingué qu'est le directeur actuel de l'Instruction en Tunisie : il a pourtant beaucoup fait pour développer, à Tunis et dans l'intérieur, le côté professionnel de l'éducation des jeunes filles! Fallait-il donc s'émouvoir uniquement de la disparition du polonais dans l'ancienne Pologne allemande et russe, et du remplacement du français par l'allemand en Alsace-Lorraine? Y aurait-il donc deux mesures dans toute préoccupation, même généreuse...?) En conséquence de tout cela les journaux et les revues de l'Égypte, le plus grand centre actuel d'intellectualisme islamique, sont inabordables aux femmes.

J'ajouterai cependant que, d'après ce que m'ont affirmé toutes les Tunisiennes, *sans aucune exception*, ces publications égyptiennes manquent d'intérêt. Aussi bien quels thèmes attachants pour une mentalité féminine, pourrait-on traiter dans des feuilles bien pensantes? Les romans psychologiques éveillaient une inquiétude contraire aux principes de l'islam. On connaît d'autre part la monotonie qui se dégage, par une ironie lamentable et naturelle, des récits vertueux. Et les sujets historiques ou scientifiques sur lesquels on est bien obligé de se rabattre ne peuvent prétendre raisonnablement à passionner des cerveaux qui n'ont subi aucun entraînement préalable.

pas, et que les deux hôteses, se jetant sur la visiteuse dans un simultané mouvement frénétique, la firent s'évanouir par une porte opposée. *Mais* le fiancé de mademoiselle Djénaïna attendait toujours, solitairement, sur le banc des esclaves, dans la cour d'en bas. Non, même extérieurement, ce n'est pas tout à fait la vie d'une petite bourgeoise provinciale ou d'une huguenote parisienne....

C'est surtout quand je veux pousser plus avant dans la vie intérieure de ces jeunes Arabes, que je me rends compte, d'une irréfragable manière, de leur différence fondamentale avec nous. *Elles ne sont pas curieuses*. Elles ont à un degré qui m'est pénible la conception essentielle de l'esprit islamique : *l'acquiescement au mode établi*. A mon sens, c'est là le signe profond, la caractéristique dominante, l'instinct même de toute société musulmane, — asiatique ou africaine, — et de toute âme musulmane individuelle : l'attachement au passé, la cristallisation dans l'ancienne loi, la fidélité, jusqu'à l'immobilité, jusqu'à la mort, à la forme une fois pour toutes donnée. O peuple délicat, charmant et stérile, comment, comment t'amener à comprendre, avant que la nécessité implacable des choses, de l'égoïsme, de la vie même, nous oblige à te submerger,

dans quel renoncement tu peux seul trouver ton salut!

Dès que je sors du domaine des romans, mes petites houris et moi ne nous entendons plus. Elles n'ont point d'expérience, puisqu'elles ne quittent pas assez leur demeure; point de connaissances générales, puisqu'elles n'apprennent pas assez longtemps; point d'idées impersonnelles, puisqu'elles ne peuvent causer avec des hommes plus instruits, plus objectifs qu'elles. La guerre européenne non plus ne les a pas touchées, quoique des milliers de leurs concitoyens<sup>1</sup> soient partis pour nos champs de bataille. — Mais alors, que désirez-vous surtout? leur dis-je. — Des sorties plus nombreuses, me fut-il promptement répondu. — Et la fréquentation libre des hommes? Elles hésitèrent : — Oui, peut-être.... Quelques parents de plus.... Puis l'Islam, du coup, les ressaisit : — Mais ce n'est pas l'usage. — Mais, insistai-je, ne croyez-vous pas, mademoiselle Djénaïna, qu'il est tout à fait irrationnel, par exemple, de laisser votre pauvre fiancé se morfondre dans un vestibule quand il pourrait si honnêtement se joindre à nous? Nous serions plusieurs ici pour le rappeler aux bienséances, même si, comme, en vérité, les

1. En janvier 1918 plus de 70 000, sur une population indigène totale de 800 000 âmes.

précautions de votre loi l'impliquent, il faisait mine de se jeter sur vous! — J'ai toute la vie devant moi pour voir mon fiancé! répondit fort irrespectueusement mademoiselle Djénaïna. Puis, avec cette fine et rapide perception, si essentiellement tunisienne, elle ajouta dans un sourire : — Que voulez-vous? Je sais que vous ne me comprendrez pas... Je suis trop habituée à cette séparation des sexes pour, malgré tout, en désirer très vivement le mélange.

Je me récrie, sincèrement attristée. Je voudrais tant donner à mademoiselle Djénaïna, qui a des parents malléables qui l'adorent, des désirs plus efficaces d'individualisme! Elle m'écoute jusqu'au bout et dit de nouveau, cette fois avec un soupir :

— Que voulez-vous? Il y a certainement des choses que j'aimerais faire : lire davantage, voyager un peu... Mais si je passe pour être trop moderne, *je ne suis pas sûre que je trouverai à me marier.*

Évidemment. C'est encore la raison la plus péremptoire pour une femme... Partout.

Je devais voir mademoiselle Djénaïna une fois encore. J'allai chez elle un jour en visite de départ, et je la trouvai, dans le même salon que naguère, entourée d'une quinzaine de dames en

prodigieux attirail, bijoux sur leurs cheveux épanchés, culottes de moire raide, boléros brodés, figures peintes. On faisait la demande officielle de la main de mademoiselle Djénaïna, et la grand-mère de mon petit guide nonchalant, coutumier des attentes, était là sur un sofa, son long visage pâle de très grande patricienne décelant son ancestrage grec. Elle était fille de mamelouks, comme beaucoup de nobles tunisiens. Mais, par Allah! qu'avait-on fait à mademoiselle Djénaïna? Elle était assise sur une chaise, en costume de soie noire brodée d'immenses palmes d'or pesant, parée comme une châsse de magnifiques et frustes bijoux; ses minces épaules étaient recroquevillées, ses mains étaient jointes sur ses genoux comme celles d'une suppliante, sa tête était courbée, et son regard, que j'avais vu si spirituel et si vif, avait l'expression la plus terne, la plus éteinte, la plus passive qu'il soit possible d'imaginer. Elle semblait accablée, effondrée, dévitalisée, vaincue. Des gouttes de sueur paraissaient sur ses tempes. J'essayai de causer : elle entr'ouvrit à peine les lèvres. Personne, du reste, ne lui adressait la parole, — elle avait l'air d'une condamnée, mais si infime qu'on ne s'en occupait même pas. Ce spectacle me devint pénible et enfin je me levai. Et alors mademoiselle Djénaïna fit tomber un mouchoir de macramé qu'elle tenait

entre ses doigts : nous nous baissâmes ensemble pour le ramasser et elle murmura, avec un éclair de l'ancienne et jolie raillerie dans ses pauvres yeux fatigués et sur sa bouche pâlie : « Il faut m'excuser. C'est l'usage. Si je me tenais autrement, — *naturellement* —, on dirait que je suis une jeune fille sans éducation ni modestie. » Dieux ! Et cette fois-ci, il n'y a pas à le cacher, c'étaient des femmes et non des hommes qui décrétaient cet imbécile cérémonial.

Pour terminer, Lella Zobaïda m'accompagna jusqu'à la porte d'entrée, toute ferrée de clous. Mon petit ami méditatif philosophait là, comme de juste. Ils se précipitèrent l'un sur l'autre pour se saluer. Lella Zobaïda était plus capiteuse que jamais, ses seins chauds de rose blanche à moitié hors de son corsage, fleurant toutes les essences suggestives échappées des flacons tunisiens. Et comme elle embrassait à pleine bouche son neveu, qui avait à peine un an de plus qu'elle, voici qu'un très, très vieux mendiant, la face brouillée par la misère, les yeux obscurcis de chassie, entr'ouvrit timidement la porte pour demander l'aumône. Avec le plus aigu des cris, Lella Zobaïda mit ses mains sur ses longs yeux de pharaonne et s'envola par l'escalier. Avec le plus rapide des reculs, le vieux mendiant chassieux referma le portail, et repartit sans son

obole... Elles sont parfois amusantes, les observations de l'Islam...

Je n'ai point trouvé, ainsi qu'on me l'avait prédit, les Tunisiennes muettes, farouchement, sur tout ce qui touche à leur vie secrète, féminine, — la vie de leur cœur et de leurs amours. Plusieurs m'en ont parlé avec cet humour fin qui marque au coin le véritable esprit de leur race et surtout de leur sexe. J'avais été conviée à un « café » mondain, et je me trouvai dans une petite assemblée de sept ou huit femmes, culottes de zouaves, ardentes ou délicates ; boléros harnachés de broderies, manches vastes de tissus diaphanes, mouchoirs lumineux d'or et de rose ; mains orangées, sourcils noirs, des déversements de bijoux. Elles étaient installées, la plupart à croupetons, sur des divans : les plus élégantes siégeaient dans des fauteuils. Elles absorbaient avec un plaisir évident les cent petits sirops bleus, roses, verts, que des servantes noires, droites comme des peupliers hardis, faisaient circuler sur des plateaux de cuivre, et elles mangeaient une quantité étonnante de ces pâtés auxquels on donne des noms si piquants : « chevilles-de-gazelle, crottes-de-chameaux, délicesses-du-palais... (Mon Dieu ! nous aussi, nous sommes gourmandes ! Il y a bien des femmes, à

Paris, qui ne pouvaient se passer, par jour, avant la guerre, de moins de vingt petits gâteaux). Et si quelquefois elles montrèrent une admiration un peu naïve pour nos coutumes d'Europe, un désir un peu enfantin de les imiter; si quelques-unes de leurs manières semblèrent un peu précieuses — eh bien! notre société aussi ne manque guère de femmes qui n'ont ni beaucoup de goût, ni beaucoup de simplicité, ni beaucoup d'envergure, et certain de nos siècles est connu dans l'histoire pour son génie artificiel. J'ai trouvé, au contraire, dans ces mille petites choses — même ces petites fautes — une preuve pathétique de la marche inéluctable du progrès féminin, et j'ai senti, — oui, — beaucoup de gratitude envers ces femmes qui figuraient le stade du progrès, ingrat, difficile, — sacrifié! — posé nécessairement au début de toute évolution<sup>1</sup>.

Nous parlâmes d'amour en sirotant nos breuvages. On me décrit, en souriant, les mille et une façons dont il est possible de se déguiser pour aller à un rendez-vous; comment on peut correspondre clandestinement, comment on déambule par les toits ou comment on reçoit sur

1. Ceci est dit pour répondre, entre autres choses, à l'esprit de « l'étude » de M. Charles Géniaux sur les Musulmanes, qui, en fait de psychologie, est superficiel plus que de juste, et, en fait de style, plus que de juste platement écrit.

les terrasses. Et, dès qu'elles se sentirent en confiance, plusieurs des visiteuses émirent leurs opinions ou me racontèrent leur histoire. Bon nombre y mirent de l'esprit, même quand l'histoire était triste ou l'opinion désabusée. J'apprends qu'il y a, à Tunis, une prison pour femmes, la prison coranique, où la loi musulmane fait enfermer les épouses infidèles. Pour cause d'adultère, une détention de trois ans est facilement octroyée. Des peines plus légères sont distribuées à celles qui sont trop querelleuses ou impertinentes envers leurs maris, ou qui, dans la rue, relèvent trop volontiers leurs voiles. Il y a des maisons spéciales, « d'habitation gracieuse », tenues par des matrones austères, où le cadi envoie demeurer, sous la plus stricte surveillance, les femmes contre lesquelles le divorce est requis (ou qui l'ont réclamé elles-mêmes), mais dont le cas n'est pas encore suffisamment élucidé. Elles sont espionnées nuit et jour par les austères matrones auxquelles on adjoint un *djïed* témoin. Leurs maris sont obligés d'aller les visiter chaque soir pendant leur claustration, et tous les détails de ces entretiens, minutieusement recueillis par le *djïed* et la *djïeda* aux écoutes derrière les portes, sont rapportés au cadi dont ils doivent éclairer le jugement. On me cite des motifs ahurissants

de répudiation. — « Mon premier mari m'a quittée parce que j'étais trop grasse, dit une jeune femme, et le second, parce que j'étais trop maigre. » Il y a une formule de serment qui une fois énoncée doit être observée, sous peine de se voir publiquement flétri comme un parjure, — dans ce cas, on tient toujours parole, quels que soient l'injustice de la décision ou les remords qu'elle inspire.

— Ma petite fille criait tellement, me raconta une des visiteuses, qu'enfin mon mari, exaspéré, jura sur la tête du Prophète qu'il me ferait reconduire à mes parents si elle le réveillait pendant la nuit. Il regretta tout de suite son serment, et il s'enveloppait la tête d'un turban épais, au moment de son sommeil, afin d'avoir les oreilles bouchées... Mais une nuit de grande chaleur, hélas! il dut se découvrir le visage, et il entendit l'enfant crier...

— Et il vous renvoya? dis-je incrédule.

— Il le fallut bien. Il l'avait prononcé.

D'autres avaient été répudiées parce que leurs servantes cassaient trop d'assiettes, ou brûlaient trop de plats, ou encore parce que leurs maris n'avaient pas su tenir la parole qu'ils s'étaient à eux-mêmes donnée. — « Si-Mansour, mon époux, ne devait pas prendre de café, lequel lui faisait mal. Il était de volonté si faible qu'il

désobéissait toujours au médecin, un grand médecin français, Madame... Un jour, désespéré de lui-même, il s'écria : « Sois répudiée, ô ma femme, si je bois encore un *caouah!* » Depuis lors, je vivais en tremblant, je surveillais les servantes, qui avaient l'ordre le plus sévère de ne jamais donner du café à leur maître, quoi qu'il fit. Mais un soir Si-Mansour rentra presque en pleurant. « Hélas! j'ai oublié!... Un ami me mena chez lui : je consentis à boire une petite tasse, une toute petite tasse, qu'elle soit maudite d'Allah!... Mais j'avais fait un serment, hélas! il faut t'en aller! » Je demande, à nouveau, atterrée : — Et vous êtes partie?

La réponse vint comme tout à l'heure.

— Il le fallait bien. Il l'avait prononcé...

Pas de révolte... Ces choses me sont dites avec naturel, comme elles ont été faites. Pas même d'amertume contre tous ces mâles capricieux, injustes, égoïstes, stupides. On est habitué, depuis tant de siècles, à les voir agir ainsi! C'est leur nature d'homme. Mais, à bien réfléchir, quelle formidable condamnation comporte une pareille résignation! Et comme, pour accepter si passivement que les hommes soient tyranniques et imbéciles, il faut que les femmes les croient organiquement incapables d'être jamais quelque chose de meilleur! Je n'ai pas

du tout l'impression qu'en général une divorcée regrette son mari pour lui-même. C'est un peu de vanité qui la fait souffrir, le prestige social qui lui manque, l'indépendance plus grande qu'elle avait dans la maison de son époux que dans celle de son père, et, — surtout, — les caresses et les contacts physiques dont elle a le goût extrême — le goût normal, puisque c'est le seul débouché vital que l'Islamisme a donné à ses filles. C'est le sexe qu'elle regrette, non pas l'individu.

Mais toutes ces femmes, quelles que soient leurs souffrances intimes, sont des privilégiées. Leurs malheurs sont atténués par le décor de leurs maisons, la multiplicité de leurs servantes, la somptuosité de leurs parures. J'ai maintes fois déploré mon matérialisme : je ne puis plaindre que la faim, la soif et le froid... Ces dames — qu'elles me pardonnent ! je sais jusqu'où c'est une injure ! — me rappellent un peu les héroïnes de Paul Bourget. Je connais des destinées plus dures.

C'est pourquoi j'explore d'autres plans sociaux, guidée par mademoiselle M., directrice d'une école franco-arabe, qui voudra bien trouver ici, en faible hommage à son amabilité et à sa courtoisie infaillibles, l'expression de ma profonde

gratitude. Elle me mène dans de nombreuses familles d'ouvriers, de petits fabricants, d'agriculteurs, chez lesquelles elle retrouve d'anciennes ou d'actuelles élèves qui l'accueillent comme une amie.

Le plus souvent, je laisse mademoiselle M... se débattre seule contre les petits pâtés et les petits sirops, et je regarde, je regarde comme un ivrogne boit. Toujours les choses m'ont révélé plus que les gens. C'est dans ces demeures médiocres, dépouillées d'atours, de charme et de possibilités de distraction, — dans ces cadres *essentiels* bâtis autour des femmes islamiques, — que je prends le mieux connaissance de l'iniquité de la règle que la société musulmane a décrétée à leur endroit.

Les premières visites sont faites encore à des maisons privées, et on y accède comme toujours par des cours — mais délabrées maintenant, sans vestige de beauté. Plus de faïences ou de fontaines : un crépissage brutal. Quelques vagues vieilles — parentes humbles, le plus souvent — travaillent dans des chambres qui servent de cuisine. Les ustensiles reposent par terre : il faut s'accroupir pour élever, à même le sol, un capricieux petit feu. On lave aussi, tout simplement, le linge de la famille, dans des terrines...

Plus de salons non plus. Nous sommes intro-

duites droit dans une des chambres à coucher. Pas d'autres ouvertures que les portes; murs blanchis à la chaux, nattes, deux alcôves qui se font face, aux deux extrémités de la pièce, et qui sont exactement remplies par des lits à frontons peinturlurés, larges, hauts et fort durs. Ce ne sont que de minces matelas posés sur des planches. Une banquette court le long de chaque lit, comme un marche-pied, pour en permettre l'escalade difficile. Des couvertures de laine sans draps, pliées contre le mur en amusants dessins de dents de scie. Des divans étroits et bas, recouverts de cotonnade blanche. Pas d'autres meubles ni d'ornements, sauf dans les pièces de mariés tout récents où, comme de juste, il y a pendules, chromos et armoires.

Presque toutes les femmes adultes, quand je les surprends, sont occupées à ne rien faire. Nous sommes en hiver : beaucoup sont accroupies sur les canapés, et elles tiennent, sous leurs pieds et entre leurs mains, des briques chauffées. Elles bavardent, dépeignées, débraillées, en mules abîmées. Il ne semble point qu'elles gardent de la coquetterie pour elles seules. Et, — ô dieux! — l'expression inanimée de tous ces visages! Figés dans une vie primitive et ennuyée... Le vide, la monotonie, l'indolence qu'engendre une existence impitoyablement la même, comme

elles les portent bien sur leurs figures bouffies et légèrement maussades! Elles ne se réveillent, brièvement, que pour une visite, et même alors, dans leur courte excitation, je trouve qu'il persiste un fond immuable d'engourdissement. Des femmes entrent, en habituées, apportant des marchandises ou racontant des histoires — des colporteuses professionnelles, qui diffusent les scandales des patios les mieux défendus. Des jeunes filles, trop âgées pour aller à l'école ou pour circuler librement, brodent, — pâles déjà de leur réclusion, jolies, fronts fermés, yeux vides... Il naît des merveilles sous leurs doigts ataviquement agiles, mais leurs bas sont troués, leurs culottes blanches d'intérieur ont des accrocs, leurs manches de mousseline ont des déchirures. Le vêtement tombera enfin en loques, ou sera porté chez les Juifs, les seuls raccommodeurs. En général les Tunisiennes de la petite bourgeoisie ne savent ni ravauder, ni coudre, pas plus que repasser. Il n'y a aucune recherche dans la tenue de leur ménage : l'indispensable est fait, et on le juge suffisant. Oui, — de tous ces domiciles s'exhale le pur esprit musulman, car ne pouvant être rehaussé ici par son seul leurre — son art sensuel et savant — il montre sa nature véritable. Et il est froid, il est terne, il est léthargique, il ne vibre guère, comme le

jour emprisonné d'une oubliette, et on sent que, tel qu'il reste, aucun principe de vie ne peut plus jaillir de lui.

Dans les logis tout à fait pauvres, peuplés par des familles nombreuses, même impression, mais intensifiée encore par la nudité plus absolue, par l'espace plus resserré, par l'abondance plus grande des locataires, qui sont empilés les uns sur les autres comme dans nos pires maisons ouvrières. Personne n'est chez soi. Les pièces donnent sur un patio unique, et comme il n'y a jamais de fenêtres, les portes sont forcément maintenues ouvertes. On entend tout, d'un ménage à l'autre : on participe aux querelles, aux confidences, aux mouvements, aux mots d'amour. Aucun secret, puisqu'il n'y a aucune possibilité de réticence. Une seule observance : quand le mari d'une habitante rentre, il frappe d'une manière convenue sur la porte de la rue, et toutes les autres femmes se cachent du coup chez elles pendant qu'il passe. Mademoiselle M... m'affirme que beaucoup vivent cinq, dix ans dans la même maison sans se rencontrer face à face avec les époux de leurs voisines.

Comme la vie répond bien au décor ! *Vide...* Mais que font-elles, toutes ces femmes, que font-elles, que font-elles ! Elles sont surabondantes, — aïeules, mères, filles, parentes, amies,

— pour leurs travaux de ménage si simplifiés, pour l'entretien des objets et de leur linge si misérables. Leurs petits poussent d'eux-mêmes, comme dans toute société musulmane, par une grâce spéciale. Dans ces sphères, le mari ne subit ni l'ascendant du nom ou du luxe de la femme, ni le trouble qu'apporte une instruction occidentale. Il n'est donc pas enclin à transiger avec les règles vétustes des coutumes, de l'usage et de la religion. Les femmes ne savent pas lire. Elles ne sortent presque pas. On leur interdit en général de travailler au dehors : non seulement pas de vie sociale, mais aussi pas de vie professionnelle, d'ouvroir ou d'atelier. Leurs idées, leurs connaissances, leurs expériences sont limitées par le patio, les enfants, quelques compagnes et un homme. Sans aucune défaillance, de génération en génération, depuis treize siècles, le cerveau de ces femmes a été castré.

J'ai pourtant, avant de m'en aller, quelque chose d'intéressant à voir : un établissement qui accueille les femmes du peuple et qui leur donne presque un *statut* particulier. Parmi les institutions françaises qui ont le mieux mérité des femmes arabes, les services économiques tunisiens tiennent, en toute franchise, une place hautement honorable. Ils ont créé à Tunis,

depuis la guerre, un ouvrier de quelque cent cinquante femmes indigènes. On ne s'y trouve pas en face des interrogations qui angoissent : les questions de la langue, du programme d'études, de la francisation n'existent d'aucune manière. Les moyens sont en harmonie parfaite avec le but, et le but n'est pas colonisateur, il est social. Pour une fois, l'esprit et la conscience se reposent dans la bienheureuse impossibilité de rien critiquer<sup>1</sup>.

L'ouvroir, qui fonctionne dans une vieille maison arabe à faïences et à patio, est incommode et débordé, mais il est propre. Il y a de l'air et du soleil. C'est curieux de voir, tout contre ces stucs et ces dalles de fins dessins et de couleurs tendres, les machines à coudre, noires, pataudes, qui, de l'Amérique, ont fait si brusquement irruption dans ce délicat Orient... Et les ouvrières ont l'air de fleurs, avec leurs *foutas* ardentes ou leurs pantalons blancs, leurs étincelants mouchoirs de tête sur des chevelures de nuit, et leurs yeux radieux de Tunisiennes, doux toujours, et presque toujours intelligents... Il y a un bruissement quand j'entre, mais, après un ou deux vifs regards, le travail se poursuit...

Dans une salle, les petites mains apprêtent,

1. Ceci a été écrit en 1918.

assises par terre sur des nattes, dans leurs atours brillants. Dans la pièce principale, beaucoup plus grande, sont rangées des machines à coudre : quatre-vingts à pédales et vingt-quatre à action électrique qui suppriment le travail de manœuvre. Les heures de présence sont de huit par jour ; les salaires varient, pour les petites mains, d'un minimum de soixante-quinze centimes par jour à un maximum de deux francs, et, dans l'atelier de couture, d'un minimum de deux francs à un maximum de quatre francs cinquante. L'atelier, qui s'occupe surtout de confection militaire, produit en moyenne quotidienne six cents chemises d'hommes, ou six cents caleçons, ou deux mille musettes. Et je ne fais pas mention des réparations apportées aux uniformes de l'armée tunisienne et du collège Sadiki — le plus grand collège indigène de Tunis —, qui réservent une partie de leurs commandes à l'ouvroir ; ni des costumes de toile kaki à l'usage des zouaves ; ni des vêtements, chemises et pyjamas, destinés à une clientèle de ville. Celle-ci, du reste, tend si bien à s'accroître qu'on envisage déjà le maintien définitif de l'atelier, après la guerre, rien qu'en satisfaisant aux commandes privées.

L'ouvroir s'ouvrit en septembre 1914, sous le coup d'une nécessité urgente de main-d'œuvre

pour l'armée. Je ne suis pas enthousiaste des politiques de francisation radicale, — est-ce que chacun ne doit pas avoir le droit de vivre, s'il le désire, à la façon de ses pères! — mais on ne peut qu'énergiquement louer le Protectorat d'avoir utilisé, d'une façon à la fois habile et légitime, cette chance unique de faire pénétrer son action dans les classes populaires féminines. Tout ce qu'on avait fait, jusque-là, à l'adresse des femmes, était la fondation de quelques écoles, pas toujours adéquates (à l'exception très heureuse des *écoles-ouvriers* de filles musulmanes) dans leurs conceptions et leurs méthodes — et dont un des résultats, pour le moins imprévu, a été de surexciter, chez bon nombre d'intellectuels indigènes, l'attachement à leur propre civilisation. L'ouvrier se recruta difficilement : il eut au début dix pauvresses très âgées, des *azouzas* (grand'mères), recrutées par... persuasion. Mais le but, dans l'occurrence, justifiait les moyens : je me réclame de cet esprit d'élite, M. Jules Harmand<sup>1</sup>, qu'on ne peut cependant pas taxer d'aimer les méthodes d'assimilation intégrale!...

Des progrès remarquables furent faits en deux

1. Auteur de *Colonisation et Domination*, l'ouvrage le plus impartial et le plus remarquable qui ait été écrit, à mon sens, sur la question coloniale.

mois. Les vieilles femmes ont aujourd'hui disparu; elles ont envoyé leurs filles, mères de famille souvent choisies parmi les femmes des tirailleurs qui, à leur tour, confièrent à l'ouvrier leurs aînées, des jeunes filles, des *vierges*. Il faut connaître un peu les mœurs musulmanes pour apprécier tout ce qu'il y a de prodigieux dans cette dernière concession. Dans aucune société au monde la jeune fille n'est gardée aussi impitoyablement que dans l'Islam. A l'âge de douze ou treize ans elle est retirée de l'école — quand on a bien voulu l'y envoyer! — et il est rare que même les familles les plus libérales lui permettent de sortir, en cérémonie, calfeutrée dans une voiture, plus d'une fois tous les deux ou trois mois). Quelques prostituées sont aussi venues, mais, l'élimination se faisant d'elle-même, à mesure que l'ouvrier se développait, deux ont renoncé, afin de pouvoir y rester, à leur ancienne profession. La propagande, actuellement, se fait surtout par les ouvrières et les ouvriers d'un atelier professionnel — une cordonnerie — adjacent.

Toutes ces recrues manquaient totalement de connaissances techniques. La femme indigène pauvre est travailleuse, en général, mais elle est tout aussi ignorante. J'ai dit déjà que sa cuisine est élémentaire, son lessivage coûteux,

que le dégraissage et le raccommodage lui sont presque inconnus. A moins d'être donnés au dehors, les vêtements ne sont pas repassés. Mais ce ne sont que les notions pratiques qui manquent aux Tunisiennes. Elles ont, à l'état latent, une dextérité manuelle incroyable. Elles sont soigneuses et rapides. On m'affirme qu'à expérience égale, elles sont plus compétentes que des ouvrières européennes. Je savais déjà, par la vue des merveilleuses broderies et des dentelles arabes, à quelle perfection elles peuvent arriver, et il semble qu'elles transportent, dans le domaine pratique, dès qu'on les y fait entrer, la même attention et la même sûreté. Elles se sont donc éduquées très vite, et grâce à elles, on est en voie de parvenir, par très petites équipes, à la formation *professionnelle* d'une main-d'œuvre féminine indigène pouvant vivre sur elle-même.

C'est là, fort brièvement, la principale conséquence technique de l'ouvroir. Mais aussi, — et c'est à mon sens son effet le plus bienfaisant, — il donne à la femme l'occasion de commencer une évolution que *l'opinion publique musulmane consent à accepter*. La femme et la jeune fille sortent du patio régulièrement. Innovation énorme! Mais, d'une part, cette brusque éruption est entourée de garanties conformes aux mœurs et loyalement observées : le très bien-

veillant directeur français est le seul homme qui pénètre dans l'atelier. Le sous-directeur indigène, qui a quelque trente-cinq ans, n'y a jamais été admis, et lorsque, il y a quelques mois, Si-Ben-Gabri, délégué du Sultan du Maroc, vint visiter l'ouvroir, on en prévint les ouvrières la veille et on leur demanda si elles s'y opposeraient. (Trois ou quatre d'entre elles préférèrent s'absenter pendant la visite; toutes les autres acceptèrent l'inspection sans se voiler.) D'autre part, la famille indigène ne souffre point de cette absence des mères. On sait quelles innombrables quantités d'aïeules, de belles-sœurs, de cousines cohabitent le même patio, et, pendant leurs longues journées vides, sont toutes prêtes, — la solidarité musulmane, du reste, a la puissance d'un véritable instinct, — à s'occuper du ménage et des enfants de leurs voisines. Il ne peut donc être question ici, pour le moment du moins, du péril de la désagrégation familiale. Enfin le mari ne formule aucune objection, sa femme étant dans un lieu sûr et augmentant chaque semaine les ressources conjugales d'une somme tout à fait appréciable pendant ces durs temps de guerre. D'autant plus que cet apprentissage de la femme lui donne une expérience de la coupe, de la confection, du raccommodage qui se manifeste très heureusement dans un

ménage pauvre. Des jeunes filles fréquentant l'ouvroir se sont déjà mariées sans difficulté. Aucune de ces travailleuses n'encourt donc le blâme public, avec lequel, en pays musulman, il faut compter d'une manière qu'il nous est totalement impossible, à nous Occidentaux, de concevoir.

Nulle habitude européenne *concrète*, on le voit, n'est acquise. Mais la mentalité des ouvrières indigènes se modifie pourtant. Elles jouissent tout d'abord de l'aisance supérieure que leur travail leur procure immédiatement. Elles s'habillent mieux, *elles se nourrissent davantage* : le directeur me dit qu'il y a *un changement physique évident, au bout de quelques semaines, dans la personne des plus petites apprenties*. Puis, prenant conscience de leur valeur économique, elles commencent à s'affirmer : elles ont plus d'autorité dans le geste, plus de sûreté dans les marchandages. Elles s'estiment supérieures, en raison des connaissances pratiques et des avantages tangibles que leur confère leur travail, à leurs compagnes immobilisées et improductives dans leurs maisons. Peut-être ce sentiment aboutira-t-il un jour à ce suprême agent de libération : la confiance en soi-même et ses propres moyens...

Elles acquièrent de l'initiative et des idées de

prévoyance : il y a des ouvrières qui ont déjà commencé à verser deux francs par semaine au directeur jusqu'à rachat complet de leur machine (deux cents francs). On les encourage — et elles s'y prêtent lorsqu'elles sont suffisamment instruites — à travailler à domicile avec ces machines qui vont bientôt devenir leur propriété personnelle. Elles en arrivent à aimer le travail méthodique et discipliné, elles dont la caractéristique séculaire, comme celle de tout être tenu trop longtemps en tutelle, est le manque d'esprit de suite, d'effort et d'ordre! Elles se sont plaintes, lors des fêtes récentes du *Mouled*<sup>1</sup>, de l'interruption, par suite de la fermeture de l'atelier, des besognes dont elles avaient pris l'habitude. Car elles admettent à peine, maintenant, qu'on les prive de travail. Elles se rapprochent de nous par la reconnaissance — assez organique, je le veux bien, mais tout de même sincère — que leur inspirent ce bien-être, ce savoir, cette indépendance relative que nous leur procurons. Ai-je dit que l'ouvroir avait bien mérité des femmes arabes? Il a encore mieux mérité de la France. Il accomplit pour elle une réforme qui n'en paraît pas une, qui ne provoque pas de réactions, qui n'ulcère pas les sensibilités, et

1. Naissance du Prophète.

qui, cependant, plus que toute tentative scolaire, conduit, parce qu'elle s'élève sur les bases inviolables de l'utilité matérielle, à cet affranchissement social que toute nation colonisatrice doit, pour sa propre justification, aux peuples annexés.

Or, après avoir vu les femmes tunisiennes, — qui ont cependant atteint, en général, un degré social plus élevé que leurs sœurs, et qui ont des qualités mentales considérables, — voici ce que je pense. Qu'elles soient tunisiennes, algériennes ou turques, les femmes musulmanes ne sont pas beaucoup plus que les bêtes du désert. Elles passent, comme elles, sans laisser d'autre souvenance que le plaisir fourni ou les services rendus. Jusqu'à aujourd'hui, leurs mâles observent vis-à-vis d'elles le principe des deux sociétés sexuelles juxtaposées, pratiqué par toutes les civilisations embryonnaires. Les mœurs sexuelles de l'Islam le classent encore non loin des nègres de l'Afrique méridionale, des aborigènes de l'Australie, des sauvages de l'Amérique du Sud<sup>1</sup>. La femme y est décrétée

1. Chose extrêmement curieuse, car on n'en découvre aucune trace dans l'esprit de la société allemande actuelle, ce sont les Germains primitifs qui ont posé les premiers en Europe l'axiome de l'égalité des sexes. La coutume bavaroise, par

religieusement impure, elle est maintenue en sujétion sexuelle, sociale, économique, à l'intérieur de cadres étroits, préconçus, rigides, absolument inaltérables, qui arrêteront à tout jamais son développement. On m'allègue que ce sont les commentateurs du Livre Saint qui ont aggravé le sort de la femme et accru son fardeau; que ce sont eux, et non pas le Prophète, qui ont douté qu'elle ait une âme, qui lui ont imposé le régime inhumain de la claustration et la prohibition de montrer son visage<sup>1</sup>. Mais je ne puis m'empêcher de voir,

exemple, comportait que « quiconque aurait répudié sa femme par pure envie, paierait 48 sous d'or aux parents et rendrait la dot de la femme ainsi que tous ses biens ». Chez les Scandinaves, le divorce, d'abord facultatif uniquement pour l'homme, finit aussi par être permis à la femme, parce qu'« aucun des époux ne peut être contraint contre sa volonté, à vivre avec l'autre » — déclaration qui proclame pour la première fois l'égalité des droits en fait de mariage (*Wake*, I, cité et commenté par Charles Letourneau, *La condition de la femme dans les diverses races et civilisations*). Germains et Scandinaves réalisaient ainsi un progrès incommensurable sur la conception non seulement orientale de la femme, mais aussi grecque et romaine, dont on ne connaît pas assez, je trouve, la brutalité et l'injustice. Mais de toutes les civilisations, c'est indubitablement l'ancienne Égypte qui a fait à la femme la part d'indépendance la plus extraordinaire.

1. Voir à ce sujet l'intéressant petit travail : *L'Esprit Libéral du Coran*, où les trois auteurs Benattar, El Hadj Sebai et Ettéalbi font un effort ardent pour prouver qu'il n'y a aucun verset dans le Coran qui oblige la généralité des femmes musulmanes à sortir voilées ou à se cloître chez elles. De plus le Prophète a dit lui-même : « L'instruction est obligatoire pour tout Musulman et toute Musulmane. » Il avait instruit sa femme Aïcha et recommandait aux croyants d'aller

écrits en toutes lettres dans le Coran, des textes comme ceux-ci : « Les femmes vertueuses sont obéissantes et soumises. Vous réprimanderez celles dont vous aurez à craindre la désobéissance; vous les reléguerez dans des lits à part; vous les battrez. Aussitôt qu'elles vous obéissent, ne leur cherchez pas querelle. Dieu est élevé et grand<sup>1</sup>. » « Les hommes sont supérieurs aux femmes à cause des qualités par lesquelles Dieu leur a donné la prééminence, et aussi parce qu'ils dotent les femmes (droit divin et supériorité économique<sup>2</sup>)! » C'est encore, hélas, le Prophète qui autorise le mari, si l'adultère de sa

puiser leur instruction religieuse auprès de cette femme au « visage rose ». Les auteurs cités affirment que les versets 32 et 33 du chapitre xxxiii du Coran, dont les docteurs islamiques se réclament pour prescrire aux femmes la réclusion, ne s'appliquent — et encore, pas dans le sens rigoureux qu'on leur donne — qu'aux seules épouses du Prophète, tenues à une réserve spéciale; et que les célèbres versets 30 et 31 du chapitre xxiv ont été dénaturés au point de faire appeler « visage » ce qui n'est qu'embellissement ou ornement. Donc l'enseignement du Prophète, qui prescrivait aux femmes de ne laisser voir qu'à un certain nombre d'hommes ce qu'elles faisaient pour « s'embellir », c'est-à-dire pour être coquettes et plaire, a fini par signifier, par la faute des traducteurs, qu'une femme devait *cacher sa figure*. (Mais est-ce que notre anti-féministe saint Paul ne recommandait pas aux femmes tout aussi péremptoirement que Mahomet d'être sobres dans leurs vêtements, pudiques dans leur attitude, décentes dans leur langage, et de ne pas chercher à exciter les sens des mâles?) Du reste, plusieurs historiens prétendent que les femmes islamiques n'adoptèrent le voile qu'à la fin du 1<sup>er</sup> siècle de l'Hégire, par coquetterie et esprit d'imitation, à l'instar des femmes persanes.

1. Coran, Sourate IV, 38.

2. *Ibid.*

femme est prouvé par quatre témoignages, à enfermer son épouse dans une maison « jusqu'à ce que la mort la visite ou que Dieu lui procure un moyen de salut<sup>1</sup> », — autant dire la prison perpétuelle. L'infériorité de la femme islamique, dans tous les domaines, sauf dans ceux de la volupté et de la fécondité, est trop connue, vraiment, pour que j'aie même l'idée de l'exposer en détail ici. Il y a des choses aussi irréfutables que la luminosité du soleil.

Mais lorsqu'il s'agit des femmes, j'ai constaté, presque sans aucune exception, que la notion de la justice s'abolit dans le cerveau musulman. Les Arabes les plus instruits, les plus délicats, les plus près de nous, intellectuellement, redeviennent instantanément des antagonistes, ou tout au moins des étrangers, dès qu'on aborde la question du droit imprescriptible qu'a un être humain, autre qu'un homme, de vivre sa vie propre. Il y a alors, sous leur crâne, une case qui se clôt *automatiquement*, sans aucun espoir de réouverture : je ne puis décrire autrement cette opération mentale, cet anéantissement immédiat et absolu de tout sens d'équité qui se passe alors! Ils ont implanté en eux, par de si longues et si profondes hérédités, la notion de

1. Coran, Sourate IV, 15.

la possession intégrale de la femme, qu'aucune puissance intellectuelle, aucun raisonnement, ne peuvent changer leur sensibilité à cet égard. Ce n'est plus pour eux une question cérébrale, c'est une question physique. Il faudrait que le Prophète vint derechef proclamer un nouveau Coran, plus catégoriquement libéral dans sa philosophie. Tout comme, au fond, notre esprit d'expérimentation scientifique ne mord presque pas sur un vrai fils de l'Islam, la conception européenne de la femme comme entité morale indépendante lui demeure incompréhensible et digne d'une ardente réprobation. C'est un fait : je pourrais lui trouver bien des motifs, ni très nouveaux, ni particulièrement honorables. Nos hommes à nous, Occidentaux, les ont aussi mis en pratique, avec une passable brutalité, jusqu'aux environs du XIII<sup>e</sup> siècle, si j'ai bonne mémoire : instinct d'exclusivisme et de tyrannie ; intérêt économique ; peur de perdre un instrument de jouissance. (Car l'âme masculine, vaniteuse et sensuelle, n'a pas beaucoup varié de génération en génération, et jamais elle n'a été ni très profonde ni très originale.) Si, à tout cela, on joint la caractéristique fondamentale de l'esprit musulman, — son attachement au principe aveugle d'autorité et son respect indestructible de *l'a priori*, — on comprend quel formi-

dable soubresaut de résistance se déclenche dans un vrai cœur de croyant devant la seule suggestion de l'équivalence sexuelle...

Tous ces faits ont cependant une répercussion naturelle, et c'est par la logique vitale des choses que les femmes musulmanes sont effroyablement vengées<sup>1</sup>. Rendues inférieures par la volonté des hommes, *elles maintiennent à leur tour la race dans l'infériorité*. Il paraît évident — pour autant que quelque chose puisse être clair dans l'obscur et complexe domaine de l'atavisme — que l'enfant tient rarement son hérité d'un seul parent exclusivement. Or, l'hérité qu'une mère islamique transmet à sa progéniture est infailliblement d'une qualité cérébrale médiocre. Même si, de siècle en siècle, les pères progressent en intellectualité, les génératrices, en pays musulman, restent stationnaires, et le peuple, dans son ensemble, demeure, par le jeu équitable des forces compensatrices, figé dans un mode mental, à un niveau mental, à peu près inchangeables.

Il y a plus. La société musulmane confie à la garde des femmes les enfants mâles jusqu'à

1. Je recommande à ceux que ces questions intéresseraient le livre extrêmement spirituel de M. Arnold van Gennep : *En Algérie*, qui abonde en aperçus d'une ingéniosité et d'une nouveauté remarquables.

leur dixième ou même douzième année. C'est à ce moment seulement que, par des rites particuliers, un garçon devient homme, libre, et, passant du *haremlik* au *selamlik*, se mêle à la société de ses pairs et congénères. Mais *il a déjà dix ou douze ans d'impressions purement féminines* dans le cerveau, transmises précisément à l'âge le plus émotif, pendant l'époque la plus ductile de toute son existence. En quoi peuvent-elles consister, ces impressions et ces connaissances qui émanent de créatures, pitoyables certes — je ne le sens que trop véhémentement! — mais ignorantes, superstitieuses, puériles, malpropres, des non-valeurs sociales? Quelle armature intellectuelle ont-elles pu constituer à l'enfant, ces vides et pathétiques petites oiselles ou ces bêtes de somme harassées par le travail? Quelles croyances ont-elles pu lui inculquer qui ne soient pas des routines, quelles règles de conduite qui ne soient pas du caprice, quels préceptes moraux qui ne soient pas le plaisir? D'autre part, dès que l'enfant a réussi à se viriliser, — soit par la fréquentation des hommes, soit par le passage dans une de nos propres écoles, — le terrible mariage précoce ou le concubinage facile de l'Islam le font retomber, implacablement, dans l'enlèvement des habitudes et des influences du milieu féminin. De nouveau, il trouve au foyer conju-

gal ce qu'il avait trouvé au foyer familial : la malpropreté, l'enfantillage, les superstitions, l'ignorance. Comment sa femme serait-elle plus avancée que sa mère, puisque l'une et l'autre ont été enfermées dans les mêmes murs de patio...! La vérité est qu'un Musulman ne parvient jamais à se soustraire à l'action des femmes et, dans sa race, *celle-ci est régressive*.

Aussi quels rapports entre les deux sexes! A coup sûr, dans les classes sociales supérieures, où l'homme, de lui-même affiné et nonchalant, est pris dans un réseau de considérations mondaines, — fortune, famille, prestige de la femme qu'il s'est acquise, — les relations entre époux se rapprochent des nôtres. Mais que sont ces riches, ces civilisés, en regard des gens des montagnes, du bled et du désert, qui les surpassent infiniment en nombre comme en valeur représentative, et chez qui *seuls* il faut chercher la nature véritable du lien conjugal? Du nord au sud de toute l'Afrique française, il m'a semblé apercevoir, toujours, la plus irréductible férocité entre les sexes. Rudesse, exploitation, mépris de la part de l'homme, ruse et infidélité haineuse de la part de la femme.... Celle-ci, de plus est restée maîtresse, dans la pratique de l'amour, de procédés qui, sous leur apparence voluptueuse, peuvent dissimuler de mortelles repré-

sailles. C'est là sa seule arme. Il n'est pas illogique, — il est *juste!* — qu'elle en use... Seulement, ce n'est pas une pareille science, la seule que l'homme lui ait permis de connaître, qui parviendra encore à la faire progresser.

Je crois que l'islamisme ne pourra vivre que si la femme évolue. Je sais que, pour cela, il faut que sa gangue essentielle éclate, et que cette gangue est faite d'une indicible grâce, d'une indicible majesté et d'une indicible nostalgie... Je sais que le monde aura perdu encore un peu de beauté quand les femmes musulmanes auront changé. Mais ce n'est plus la beauté qui justifie de vivre...

Alger, 1918.

FIN

W. TH. M.  
VILLA "SILVANE"  
Boulevard Cote - d'Argent  
MOULLEAU (GIRONDE)

## TABLE

AURÈS . . . . .	1
TUNIS . . . . .	239
FIANÇAILES TUNISIENNES . . . . .	260
SUR LES FEMMES TUNISIENNES . . . . .	285

143-19. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 10-19.  
9451-10-19

## DERNIÈRES PUBLICATIONS

	Vol.		Vol.
<b>RENÉ BAZIN</b>		<b>JULES LEMAITRE</b>	
Les Nouveaux Oberlé....	1	La Vieillesse d'Hélène....	1
<b>MARCEL BERGER</b>		<b>PIERRE LOTI</b>	
Jean Darboise, auxiliaire.	1	L'Horreur allemande....	1
<b>RENÉ BOYLESVE</b>		<b>PIERRE MILLE</b>	
Le Bonheur à Cinq Sous.	1	Nasr'Eddine et son épouse	1
<b>GUY CHANTEPLEURE</b>		<b>ÉMILE NOLLY</b>	
La Ville assiégée.....	1	Le Conquérant.....	1
<b>MADELEINE CLEMENCEAU JACQUEMAIRE</b>		<b>JACQUES NORMAND</b>	
Les Hommes de Bonne Volonté.....	1	Petites Notes pendant la grande Guerre.....	1
<b>MARQUERITE COMERT</b>		<b>FRANCISQUE PARN</b>	
Èros Rédempteur.....	1	En suivant la Flamme...	1
<b>PIERRE DE COULEVAIN</b>		<b>J.-H. ROSNY J<sup>re</sup></b>	
Le Roman Merveilleux...	1	Mimi, les Profiteurs et le Poilu.....	1
<b>PAUL DARMENTIÈRES</b>		<b>CHARLES TARDIEU</b>	
Maman.....	1	Sous la Pluie de Fer....	1
<b>MAX DEAUVILLE</b>		<b>MARCELLE TINAYRE</b>	
Jusqu'à l'Yser.....	1	La Veillée des Armes....	1
<b>MARC ELDER</b>		<b>LÉON DE TINSEAU</b>	
Jacques Bonhomme et Jean Le Blanc.....	1	Le Secret de Lady Marie.	1
<b>ANATOLE FRANCE</b>		<b>JEAN-LOUIS VAUDOYER</b>	
Le Petit Pierre.....	1	Les Permissions de Clé- ment Bellin.....	1
<b>A. GÉRARD</b>		<b>PIERRE VEBER</b>	
La Triple Entente et la Guerre.....	1	L'Homme qui vendit son âme au diable.....	1
<b>PIERRE GOURDON</b>		<b>PAUL WENZ</b>	
La Réfugiée.....	1	Au Pays de leurs Pères..	1
<b>GYP</b>		<b>COLETTE YVER</b>	
Le Journal d'un Cochon de Pessimiste.....	1	Les Cousins riches.....	1